ROCK&FOLK

ROYAL BLOOD
NOEL GALLAGHER
THE JAM
PINK FLOYD
MARK RONSON
KIM FOWLEY

DAVID BOWIE

ENTRE AU MUSÉE !

22 PAGES COLLECTOR

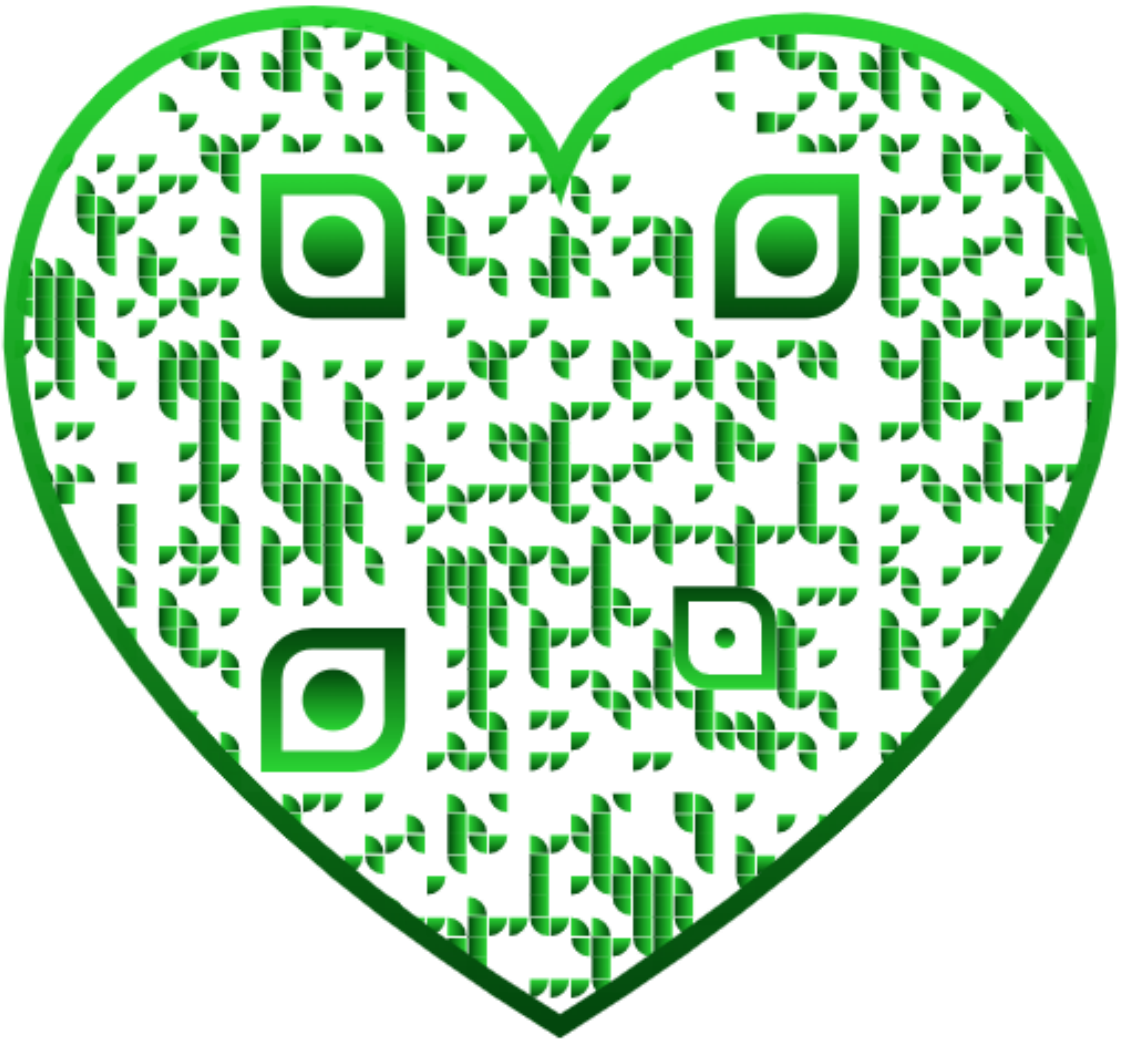
BEL 6,90 € / SUISSE 11,30 CHF / LUX 6,90 € / PORTUGAL CONT 7,20 € / CAN 10,99 $ CAN / ITA 7,20 € / INDE 13,40 € / DOM 6,90 € / N CAL (A) 1650 XPF
N CAL (S) 950 XPF / POL (A) 1900 XPF / POL (S) 1040 XPF / GRE 7,20 € / MAR 76 DH / TUN 9,80 TND / ESPAGNE 7,20 € / ILE MAURICE 7,20 €

MARS 2015
N°571 / 6,30 €
MENSUEL

ROCK&FOLK N°571 MARS 2015

L 19766 - 571 - F: 6,30 € - RD

Editions Larivière



LIVE MUSIC

BIKE SHOW

2015

MORZINE

11 - 14 JUILLET

HARLEY-DAYS

AN EVENING WITH

TOTO

BETH HART

JOAN OV ARC - SOFAÏ - AND MORE

MOTOR HARLEY-DAVIDSON CYCLES

DEMO RIDE

EXPOSANTS

SPIRIT OF EAGLE
ANNECY - FRANCE

Harley-Davidson Financial Services

Fender

Freeway MAG

VERYSHOW Productions

Y and Co.

Road Trip Factory

RTL2 97.9

pepsi

ROCK & FOLK
LA VIE EN ROCK

MORZINE AVORIAZ
Portes du Soleil

Edito

David Bowie Is un phénomène d'édition

Salut les amis...
- Neil Young fait la promotion de son système audio personnel, le Pono. Questionné sur le retour du vinyle, le Loner nous a donné une grande leçon d'objectivité hippie. Selon lui, écouter du vinyle, *"c'est prendre une position de mode"*.
- Le 19 janvier 2015, les Black Crowes ont officialisé leur séparation. Chris et Rich Robinson et Steve Gorman ne parvenaient plus à s'entendre sur rien. La dissolution est effective. En vrai, les Black Crowes avaient beau négliger l'Europe, sortir des disques ratés et bougonner les uns contre les autres, ils vont nous manquer.
- Pendant ce temps, ZZ Top confirme son retour. L'inoxydable trio a joué avec Rivers Cuomo de Weezer, chez Jimmy Kimmel. Le quartette, rebaptisé Wee-Z Top, a interprété "Sharp Dressed Man".
- Au moment d'envoyer ce numéro à l'imprimerie, AC/DC est annoncé aux Grammys. Sans son batteur historique Phil Rudd, bloqué en Nouvelle-Zélande par un long processus judiciaire. Chris Slade pourrait revenir sur le tabouret de batteur derrière Angus and co...
- Spéciale dédicace au dénommé Macron : au Colorado, un des 23 Etats américains à avoir autorisé la marijuana, on nage dans le carbure. La revente légale de l'herbe a rapporté une telle manne de dollars à l'Etat que chaque citoyen va recevoir un remboursement sur ses impôts.
- Kim Gordon de Sonic Youth publie ses mémoires, "Girl In A Band". On le lit en quatrième vitesse et on vous en cause le mois prochain. Parce que ce mois-ci, les éditeurs français ont fait sa fête à David Bowie. Devenu un réel phénomène d'édition.
- Incapables de résister, nous avons reformé la Dream Team Dahan/ Soligny pour justement célébrer le *Fin Duc Blanc* sur un grand nombre de pages.
Agnès Léglise et Patrick Eudeline se sont joints à la fête.
Et maintenant, louons le Grand Homme, recordman des unes de Rock&Folk.
- Les Londoniens se sont trouvé un nouveau combat, tenter de maintenir ouvert le 12 Bar Club de Soho, vieille place forte des Libertines désormais menacée par des promoteurs.
Alan McGee a publié une longue missive combative :
"Ils veulent foutre en l'air notre culture au nom du fric, ils essayent de nous transformer en percherons."
Quelque chose est définitivement en train de se passer, *mister Jones*, et c'est mondial.
Rock on !

PHILIPPE MANŒUVRE

PS : Ce matin, 6 février 2015, un vieux fou insultait mon kiosquier, coupable d'avoir Charlie Hebdo. *"On devrait tous les pendre, ces Charlie"*, a hurlé le vieux sénile avant de prendre la poudre d'escampette. On peut craindre que ce ne soit pas exactement terminé, le Jihad junior...

LIVE NATION FRANCE FESTIVALS, EN ACCORD AVEC LA VILLE D'ARRAS ET LA COMMUNAUTÉ URBAINE D'ARRAS, PRÉSENTE

3 | 4 | 5 JUILLET 2015 | ARRAS

MAINSQUARE

LE CRÉDIT MUTUEL DONNE LE LA

MUSE | LENNY KRAVITZ
PHARRELL WILLIAMS
SHAKA PONK | SKIP THE USE | SAM SMITH
HOZIER | THE SCRIPT | GEORGE EZRA | IAM
LILLY WOOD & THE PRICK | RUDIMENTAL LIVE
MADEON | FAKEAR | THE AVENER | RONE | ...

WWW.MAINSQUAREFESTIVAL.FR ET POINTS DE VENTE HABITUELS

MAINSQUAREFESTIVAL @MAINSQUAREFEST

LIVE NATION FRANCE FESTIVALS / LICENCES N°2-1055351 & 3-1055229 45 / RCS LILLE 499 019 505 00010 / ©PHOTOS : JÉRÔME POUILLE / ALL RIGHTS RESERVED.

Sommaire 571

Parution le 20 de chaque mois

MES DISQUES A MOI

Isabelle Chelley **MARK RONSON** 12

NECROLOGIE

Olivier Cachin **KIM FOWLEY** 16

Philippe Thieyre **EDGAR FROESE** 20

TETE D'AFFICHE

Géant Vert **FESTIVAL D'ANGOULEME** 22

Christophe Basterra **ROBI** 24

Bertrand Bouard **SEASICK STEVE** 26

Thomas E Florin **PASCAL COMELADE & LES LIMINANAS** 28

Bertrand Bouard **KITTY, DAISY & LEWIS** 30

EN VEDETTE

Philippe Thieyre **MOVING GELATINE PLATES** 32

Eric Delsart **NOEL GALLAGHER** 36

Nicolas Ungemuth **THE JAM** 40

Eric Delsart **WHITE FENCE** 44

Pierre Perrone **ROYAL BLOOD** 48

Joe Banks **PINK FLOYD** 52

EN COUVERTURE

Eric Dahan **PORTFOLIO DAVID BOWIE** 56

Jérôme Soligny **DISCO DAVID BOWIE** 66

LA VIE EN ROCK

Patrick Eudeline **DAVID BOWIE** 74

www.rocknfolk.com

COUVERTURE : MASAYOSHI SUKITA-DR GRAPHISME : FRANK LORIOU

RONSON

BOWIE

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 010 DISQUE DU MOIS 079 DISQUES 080 REEDITIONS 088 HIGHWAY 666 REVISITED 092 VINYLES 094 DISCO IDEALE 096 QUALITE FRANCE 098 BEANO BLUES 100 ERUDIT ROCK 102 FILM DU MOIS 104 CINEMA 106 DVD CINEMA 108 DVD MUSIQUE 110 CULTE DES OBJETS 112 VIDEO GAMES 114 BANDE DESSINEE 116 LIVRES 118 LIVE 120 AGENDA 124 CHARTS 129 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 130

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.fr

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Philippe Manœuvre (32 99) **Directeur Artistique** Vincent Tannières (32 95) **Secrétaire de Rédaction** Vincent Palmer (32 96)

Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Rédacteur** Basile Farkas (01 47 56 54 35) **Secrétariat** Matthieu Vatin (32 99)

PUBLICITE : Directeur de Publicité Captif : Thierry Solal (33 00) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82)

PHOTOGRAVURE Responsable : Béatrice Ladurelle (31 57) **Scannéristes :** Nathalie Morales, Daniel Lesven **VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) :** Lætitia Alzieu (56 95)

ABONNEMENTS : Directrice des Abonnements VPC : Catherine Veillard **Promotion Abonnements :** Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 61,54 € Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00 Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr

COMPTABILITE (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas **IMPRESSION :** Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 1er trimestre 2015. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0515 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

Quel bonheur de lire ça

Illustrations : Jampur Fraize

Satisfaction

Je n'en reviens pas ! Rock&Folk parle du présent et du futur sur sa couverture ! Pas très punk, mais ça nous change un peu... Continuez dans cette voie et *keep rockin'*...

ALEXANDRE *(courriel)*

Pleure the Auteurs

Très bien, votre hors-série 555 disques, beau boulot ! Mais évidemment, c'est de mon disque manquant dont je viens vous parler. "New Wave" par The Auteurs, en 1993. Un disque limpide dans lequel la hargne des textes et le dédain contenu dans la voix de Luke Haines épousent une batterie et une basse au cordeau (ah, la tension d' "American Guitars" !), le tout réchauffé par de réguliers coups de marqueur au violoncelle ("How Could I Be Wrong"). Je n'en ferai pas des tonnes mais il me semble être un des meilleurs albums — et groupe — à redécouvrir des années 90, un rock de dandys un peu teigneux, au moins au niveau d'Oasis et de Suede. Pour avoir vu le groupe une fois à Paris (dans une salle hélas quasi déserte), il tenait la route. La personnalité *difficile* de Haines n'a certes pas contribué à la popularité du groupe, c'est bien dommage, mais il ne mérite pas à mon goût l'oubli si vite... Voilà, greffier, notez mon amicale réclamation !

CHRISTOPHE BUTRUILLE *(courriel)*

1988

Je bois une mousse à la santé de la rédaction de Rock&Folk en écoutant l'album magnifique de Brian Wilson avec des titres comme "Love And Mercy" ou "Rio Grande". 1987, je crois.

SOEN ROBWEEY *(courriel)*

A portée de clic

Conclusion de l'article Génération 2015 : *"Il y a un problème avec les radios et les télés mais les artistes sont là."* Quel bonheur de lire ça. Mais bien sûr que les artistes sont là. N'en déplaise aux nostalgiques, Thee Oh Sees, Ty Segall, Fuzz, Black Lips, Allah-Las, Temples ou Jacco Gardner (pour ne citer que l'article) ne font pas de la musique au rabais par rapport à ce qui se faisait dans les années 60 et 70. L'évolution du rock suit son cours habituel. On dépoussière, on adapte à son époque. Il faut être d'une sacrée mauvaise foi pour dire qu'il ne se passe plus rien depuis la fin des années 70, que le rock serait mort avec le punk. J'entendais ça dans les années 90 et maintenant des jeunes fantasment sur cette décennie (considérée comme bénie en matière d'indie rock, de rap et d'electro). Tant pis si le rock est devenu une niche. Pas besoin qu'on vienne nous gueuler sans cesse dans les oreilles ce que l'on doit écouter. Les bons groupes, il n'y a qu'à se baisser pour les ramasser. Qui se fout des nombres de vues Youtube et des télé-crochets ? Tout est à portée de clic, le son studio n'a jamais été aussi facile d'accès. On represse des vinyles, le fric n'est plus là et pourtant des jeunes continuent à prendre leurs instruments et à s'entasser dans un van. De quoi on se plaint ? Cessons d'embellir le passé, de rechigner sur tout et d'attendre le messie. Ce serait bête de se dire dans quelques décennies : *merde, comment j'ai pu passer à côté de ça ?*

MANU *(courriel)*

Réponse : Signalons qu'en 2014, pour la première fois, selon Billboard, les ventes du fonds de catalogue ont surpassé celles des nouveautés.

Une bien bonne

Kim Fowley est parti. On peut parler de lui désormais en disant *Feu* Fowley...

E.T. DECONING PEOPLE
– 84310 Morières-Lès-Avignon

Les yeux grands ouverts

A Patrick Eudeline, merci pour cette lecture et critique du livre de Michel Houellebecq, avec des yeux grands ouverts. Pas grand-chose à ajouter à vos mots simples et évidents pour décrire une réalité que la bienpensance de la quasi-totalité des médias occulte, par cécité et/ou consciente ou inconsciente culpabilité des années de colonisation dont nous, Européens du 21e siècle, ne sommes pourtant responsables en rien. Alors sans doute, attendez-vous à être montré du doigt par ces conformistes du renoncement qui, en d'autres temps, auraient formé le gros bataillon de la France molle et pétainiste par crainte de pire. Merci à vous d'avoir cette attitude *rock* de résistance à la connerie. *Je suis Rock&Folk.*

GERARD *(courriel)*

Portes du Soleil Ski & Bike
PRÉSENTENT

ROCK THE PISTES FESTIVAL

5E ÉDITION

14 AU 21 MARS 2015

BRIGITTE
DIMANCHE 15 MARS
MORGINS

CHARLIE WINSTON
LUNDI 16 MARS
AVORIAZ

DUB INC
JEUDI 19 MARS
CHAMPÉRY - LES CROSETS

SELAH SUE
VENDREDI 20 MARS
LES GETS - MORZINE

THE DØ
SAMEDI 21 MARS
CHÂTEL

ÉVÉNEMENT SKI
MARDI 17 MARS &
MERCREDI 18 MARS

AIRFRANCE KLM TRANSPORTEURS OFFICIELS
Gibson BRANDS
carpooling.fr
ROSSIGNOL
JeanLain
ŠKODA
UPC up content
BFMTV NEWS 24/7
ROCK&FOLK
LE MAGAZINE NEON
digitick.com
SKIEUR
iConcerts
RTL2 LE SON POP-ROCK

ABONDANCE, AVORIAZ, CHÂTEL, LA CHAPELLE D'ABONDANCE,
LES GETS, MONTRIOND,MORZINE-AVORIAZ, ST JEAN D'AULPS

CHAMPÉRY, MORGINS, TORGON, VAL-D'ILLIEZ-LES CROSETS-CHAMPOUSSIN

WWW.ROCKTHEPISTES.COM

pamplemousse.com - Crédit photos : Les Portes du Soleil - JF Nuorand, Matthieu Vitré, Fotolia Licence 2-1044968 Licence 3-1044969

Fuck

Charb, Tignous, Wolinski, Cabu. Putain, c'est comme si on avait assassiné les Beatles d'un coup ! Bordel de Dieu !

JEAN-LUC CHARBONNEAU *(courriel)*

Rébellion

Fidèle lecteur depuis presque 20 ans, je viens de lire avec délectation ce que pourrait être le futur du rock. Oui, le rock a changé et je trouve ça bien. Quel plaisir de voir les Thee Oh Sees ou Ty Segall dans de petites salles, sentir cette énergie directement et pas par un écran géant à cent mètres de moi. Quel plaisir de taper le nom d'un artiste sur Google, tomber sur un blog et être renvoyé vers d'autres artistes, d'autres perles peut-être. Aujourd'hui le rock en a fini avec la masse, et c'est tant mieux. Non pas qu'il se referme, au contraire, il s'ouvre, se libère et redevient une aventure : au détour d'un disquaire, d'un site web, d'un concert, la surprise. Le rock se fait multiple, protéiforme, expérience. La rébellion, en revanche... c'est un autre problème. Problème plus large que le rock car elle ne s'est pas simplement déplacée, elle est au mieux devenue marginale, au pire récupérée, voire assassinée (paix à Charlie & co). Bien plus que rébellion, le rock se fait alternative : art de vivre dans l'expérience sonore, dans l'énergie, en marge des masses, dans un choix individuel. A l'heure où les grandes communions ont disparu (pour le pire ou le meilleur, à chacun de voir), le rock aussi, en tant qu'alternative, se vit à échelle humaine. Et peut-être que votre rôle aussi doit changer : accepter de laisser les Stones ou les Beatles au mainstream (ils leur appartiennent de toute manière) pour laisser plus de place aux innombrables perles alternatives d'hier et d'aujourd'hui.

SEB *(courriel)*

Lettre au(x) vieu(x) con(s)

Cher Rock&Folk, dans votre dernier courrier des lecteurs, un mec de *54 balais* affirme que dans les années 70 il y en avait 10 par semaine, des disques comme le "Manipulator" du génial Ty Segall (non mais vous avez vu ses concerts ! excellentissimes). Alors ces plus de 5000 disques de ce calibre, qu'il me les cite fissa...

La musique actuelle serait désespérante ? Donc des Melody's Echo Chamber, Tame Impala, Jacco Gardner, Forever Pavot, Anna Calvi, Mustang, Rumer, Paul Weller, Fidlar, Burgalat, Gaspard Royant, Daniel Darc ("C'Etait Mieux Avant") pour m'en tenir à des disques sortis dans cette ultime décennie ou, si nous remontons encore plus loin, Divine Comedy, Richard Hawley, MGMT, Goldfrapp, Bettie Serveert, Jay Reatard et tant d'autres, c'est de la merde ? Bah, si Ty Segall n'est pas génial, alors c'est sûr que Slade ça c'était de la musique. Ou pourquoi pas Grand Funk Railroad, des disques tellement parfaits... Bah non, des disques parfaits, il y en a rarement. Ils en on fait un, les Stones ? Et puis tout ça c'est du rock, ça se vit au moment présent, on s'attache à des groupes, on vit avec, on les porte sur notre peau et c'est ça l'esprit. On a toujours raison d'aimer à la folie quelque chose (exception faite concernant Bénabar). C'est ça aimer son temps (ou pas) et vivre avec. Et puis il y a les filles aussi ! Et celles des années 70, sauf en poster, bah je te les laisse. C'est du jeunisme peut-être... non c'est ça aussi le rock. Tu transpires et tu suis les meufs (ou les mecs) là où elles (ils) veulent bien te mener. Si niveau musique vous voulez donner des leçons, vaut mieux aller du côté du jazz, du classique. Là c'est autre chose, l'expérience est plus profonde, plus longue, plus cérébrale. Franchement je te prends pas un disque de Airbourne contre une mesure de Berlioz...
Eh mec, *it's only rock'n'roll but I like it !*
Etre rock en 2015 c'est aimer le rock de 2015 et les filles qui vont avec.

BOYS IN THE BAND *(courriel)*

Pardonne mais n'oublie jamais

Rock&Folk février 2015 page 13 : l'entrefilet des condoléances n'a jamais été aussi long ; il n'a jamais été aussi triste.

PATRICK FONTAINE *(courriel)*

Ecrivez à Rock&Folk, 12 rue Mozart 92587 Clichy cedex ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.fr. Chaque publié reçoit un CD...

JJ GREY & MOFRO
'OL GLORY

ILS MÊLENT ROCK SUDISTE, FUNK ET SOUL À LA PERFECTION

12 morceaux pleins du mélange particulier et profond de rock, folk, funk, gospel et de rhythm & blues bien gras inspiré par le Sud et Influencé par Lynyrd Skynyrd, Jerry Reed mais aussi par Otis Redding.

DISPONIBLE EN CD DIGIPAK ET EN 2 LP VINYLE À PARTIR DU 23 FÉVRIER 2015

www.facebook.com/MOFROBAND • www.youtube.com/user/JJGreyMusic
www.flickr.com/photos/mofronet/sets/ • www.jjgrey.com • twitter.com/jjgreyandmofro

EN CONCERT LE 19/03/15 A PARIS AU NEW MORNING

MAHALIA BARNES
"OOH YEA – The Betty Davis Songbook "

MAHALIA BARNES REPREND BETTY DAVIS
AVEC JOE BONAMASSA A LA GUITARE !

Mahalia Barnes, fille du chanteur australien Jimmy Barnes, est l'une des voix les plus impressionnantes de l'hémisphère sud. Avec son groupe The Soul Mates et Joe Bonamassa, elle reprend avec brio le répertoire de Betty Davis, une funk crue et sexy des 70's. Produit par Kevin Shirley (Aerosmith, Led Zep., Black Crowes...).

DISPONIBLE EN CD ET EN 2 LP VINYLE À PARTIR DU 23 FÉVRIER 2015

https://www.facebook.com/MBandthesoulmates • twitter.com/mahaliabarnes
http://instagram.com/mahaliabarnes • myspace.com/mahaliabarnes

WAGRAM www.mascotlabelgroup.com MASCOT LABEL GROUP

STEVEN WILSON
HAND. CANNOT. ERASE.

Le très attendu nouel album studio du fondateur des légendaires Porcupine Tree.

SORTIE LE 2 MARS

CD + DVD Limited Mediabook / CD Digipak /
Blu-ray + FLAC & mp3 / 2LP + FLAC & mp3 / Download

www.kscopemusic.com/stevenwilson
www.stevenwilsonhq.com

kscope WAGRAM

EN CONCERT
LE 25 MARS
A L'OLYMPIA A PARIS

GAVIN HARRISON
Cheating the Polygraph
(CD+DVD-V / LP)

Le batteur de Porcupine Tree nous délivre une relecture brillante et surprenante des morceaux du groupe.

Sortie le 13 Avril
www.kscopemusic.com/gavinharrison

www.kscopemusic.com

vimeo.com/kscopemusic | twitter.com/kscopemusic | youtube.com/kscopemusiclondon | soundcloud.com/kscopemusic | facebook.com/kscopemusic | instagram.com/kscopemusic

Télégrammes

PAR BUSTY & BASILE FARKAS

AVI BUFFALO
Après deux albums, Avi Zahner-Isenberg a décidé de dissoudre le groupe dont il était le seul patron. Motif avancé dans une longue tribune : la vie en tournée nuisait à son bien-être et à sa créativité.

BABES IN TOYLAND
Encore un groupe grunge qui revient : le trio de filles emmené par Kat Bjelland se reforme après 18 ans sans jouer ensemble.

BEAUREGARD
Cette année, le festival normand accueillera entre autres Scorpions, Christine And The Queens, Sting, Alt-J et Lenny Kravitz (2 au 5 juillet).

BECK
Après "Morning Phase", le Californien travaille sur un nouveau disque plus enjoué et auquel Pharrell Williams collabore.

BJORK
La fuite prématurée de son album "Vulnicura" a conduit l'artiste islandaise à le sortir sur iTunes près de deux mois avant sa date de sortie programmée.

THE BLACK KEYS
En raison d'une blessure à l'épaule du batteur Patrick Carney, le duo a été contraint d'annuler toutes les dates européennes de sa tournée Turn Blue World Tour et notamment les trois françaises prévues à Paris et à Lyon.

BRIAN WILSON
L'âme des Beach Boys a préparé un onzième album solo pour le 6 avril. Al Jardine ou le groupe She & Him feront une apparition sur "No Pier Pressure".

CHIC
Fort du succès de "Get Lucky", Nile Rodgers a prévu de sortir un nouvel album en juin avec son attelage disco.

Courtney Barnett

Photo DR

Beck

Photo DR

COURTNEY BARNETT
Après deux EP remarqués, la chanteuse de Melbourne revient le 23 mars avec son premier album, "Sometimes I Sit And Think, And Sometimes I Just Sit".

CRIBS
C'est l'homme des Cars Ric Ocasek qui s'est chargé de la production de "Men's Needs, Women's Needs, Whatever", la prochaine parution (23 mars) du groupe des frères Jarman.

DAVID BOWIE
A l'occasion de l'exposition David Bowie Is, la Philharmonie de Paris organise un *week-end Bowie* (6 au 8 mars) au cours duquel seront présentés les spectacles "Low/Heroes : Un Hypercycle Berlinois" et "Et Puis J'Ai Demandé A Christian De Jouer L'Intro De 'Ziggy Stardust' " de la compagnie Ouvre Le Chien dirigée par Renaud Cojo. Signalons également la série de conférences à la Cité de la Musique par Jérôme Soligny les 12, 19 et 26 mars.

“Si je devais tout recommencer, je deviendrais plutôt prof” BOB DYLAN

DOMINIQUE A
Le Musée de la Seine-et-Marne consacre une exposition au chanteur, “Dominique A, Une Enfance En Seine-et-Marne” du 15 mars au 14 juillet (Saint-Cyr-sur-Morin).

DON COVAY
Compositeur d’une myriade de classiques (“Mercy Mercy”, “Sookie Sookie”, “Chain Of Fools”) et interprète sans pareil, le chanteur soul s’est éteint à 76 ans le 31 janvier dernier.

DRENGE
Le duo anglais sort son deuxième album, “Undertow”, le 6 avril.

JIMMY PAGE
Parallèlement à la ressortie du catalogue Led Zeppelin qui se poursuit avec un “Physical Graffiti” remasterisé le 23 février, le guitariste envisage de recruter de nouveaux musiciens pour donner à nouveau des concerts.

LAS AVES
Séparés en mars 2014, les ex-Dodoz reviennent avec un nouveau groupe au nom d’oiseau et un premier EP intitulé “LA”, produit par Dan Levy (The Dø). Ils se produiront notamment le 26 mars au Point Ephémère (Paris).

L7
Après 14 ans de silence, le groupe de Donita Sparks reprend du service. Le quartette californien passera notamment par le Hellfest le 20 juin.

MONDIAL DU TATOUAGE
L’événement, organisé par Tin-Tin et parrainé par Nicolas Duvauchelle aura lieu cette année du 6 au 8 mars (Grande Halle de La Villette, Paris).

NOEL GALLAGHER
Toujours très fort en matière de teasing, le Mancunien s’est dit partant pour fournir des chansons à son frère Liam si celui décidait de se lancer en solo après la séparation de Beady Eye.

PAT KEBRA
L’ex Oberkampf sort fin février un nouvel album intitulé “Electrosensible”, comprenant un duo avec l’ex-chanteuse de Dolly.

Photo DR

L7

PAUL McCARTNEY
Après Kanye West et Rihanna, le Beatles gaucher poursuit son immersion dans la pop contemporaine en s’affichant en studio avec Lady Gaga.

PETER DOHERTY
Le baladin désintoxiqué des Libertines sort le 9 mars un nouveau single, “Flags Of The Old Regime”, un hommage à sa camarade Amy Winehouse. Tous les bénéfices des ventes seront d’ailleurs reversés à la Amy Winehouse Foundation, association fondée par la famille de la défunte et qui s’occupe d’adddictions en tout genre.

ROCK THE PISTES
Le festival des Portes du Soleil accueille cette année Brigitte, The Dø, Sub Inc, Charlie Winston (14 au 21 mars).

SELAH SUE
Le concert parisien prévu le 30 mars à l’Olympia affichant complet, une nouvelle date a été annoncée le 24 septembre au Zénith.

THE VACCINES
Le troisième album du groupe de Justin Young est terminé et s’appellera “English Graffiti”.

VIKINGS AND PANTHERS
Parallèlement à la sortie d’un livre sur lequel il a collaboré avec Jean-William Thoury et Pascal Szulc, le photographe Gilles Elie Cohen retrace en images le parcours des Vikings et Black Panthers, gangs rock parisiens des années 80, dans une exposition à la galerie Addict (6 février au 28 mars).

VILLAGERS
“Darling Arithmetic”, le troisième album des Irlandais est prévu pour le 13 avril.

WE LOVE GREEN
On connaît désormais une partie de la programmation du festival parisien (30 et 31 mai) : Christine And The Queens, Django Django, Allah Las, Joey Bada$$...

Condoléances

Demis Roussos, **Edgar Froese**, **Don Covay**, **José Artur** (présentateur radio), **Dallas Taylor** (batteur de Crosby, Stills, Nash & Young), **Anita Ekberg** (actrice)

“Où est le disquaire ?”

MARK RONSON

Le producteur du “Back To Black” d’Amy Winehouse fait un nouveau gros coup avec son album hommage à l’âge d’or de l’electro-funk new-yorkaise.

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

Si son nouvel album, “Uptown Special”, donne des envies de danser jusqu’au bout de la nuit dans un New York pas encore *disneyifié* et aseptisé, Mark Ronson affiche pour l’instant l’air du gars qui ne rêve que d’une sieste après une trop longue journée de promo. Heureusement, le musicien et producteur s’avère du genre pro et, dès qu’on lui explique le principe de la rubrique, il reprend vie. La musique, c’est une vieille passion. Héréditaire. *“Mon père était un fou de musique. Quand j’avais 3 ou 4 ans, il m’arrivait de me réveiller en pleine nuit lors d’une de ses soirées très bruyantes. Je venais m’asseoir devant les enceintes en faisant semblant de jouer de la batterie.”* Le côté groovy de son quatrième album n’est donc pas un hasard. *“Je cherche toujours le rythme parfait. En même temps, j’ai demandé à Michael Chabon d’écrire les paroles pour ne pas faire un disque unidimensionnel. Quand on pense paroles intelligentes, on voit forcément un mec avec une guitare acoustique, pas de la musique dance…”*

Faire monter la pression

ROCK&FOLK : Premier disque acheté ?

Mark Ronson : Mon beau-père m’a donné vingt dollars pour mon douzième anniversaire et je suis allé chez Tower Records acheter trois maxis. Dont “Let’s Go All The Way” de Sly Fox, un morceau vraiment cool, avec une grosse batterie et une mélodie à la Prince. Même si c’était du R&B, il a marché sur les radios alternatives. C’est assez logique que j’aie aimé, j’aime les disques qui mélangent les genres. Parfois, j’aime un peu trop.

R&F : Et ensuite, vous écoutez quoi ?

Mark Ronson : Entre 12 et 14 ans, je vénérais Guns N’Roses et j’aimais pas mal de metal pas terrible de l’époque. Et les premiers trucs sortis

de Seattle, Soundgarden “Louder Than Love”, le premier album de Rage Against The Machine et à partir de là, je me suis familiarisé avec le hip hop. Je ne connaissais que les trucs commerciaux, comme Run-DMC ou les Beastie Boys, puis je me suis mis à écouter les radios new-yorkaises vers 15 ou 16 ans. La musique était devenue incroyable vers 1990-1991 : il y avait A Tribe Called Quest et tous ces trucs géniaux à la radio. Je suis devenu obsédé par le hip hop.

R&F : A travers quels titres avez-vous découvert le rap ?

Mark Ronson : Il m’arrive d’entendre un truc un jour et d’être retourné. C’est comme ça que ça s’est passé. Le premier disque qui m’a frappé,

c’était Black Moon, “Who Got Da Props ?”, que j’ai enregistré à la radio. C’était avant Shazam, je ne savais pas qui c’était, et j’ai emporté la cassette à l’école pour la faire écouter à un gamin de ma classe. Il m’a renseigné avec l’air de me dire : *Dans quelle grotte vis-tu ?* Ensuite, la chanson de Pete Rock & CL Smooth, “They Reminisce Over You (TROY)” m’a marqué.

R&F : Vous avez été élevé par Mick Jones, l’ex-guitariste de Johnny Hallyday. Ses disques passaient à la maison ?

Mark Ronson : Je ne savais pas à quoi ressemblait sa musique mais, quand j’entendais son nom prononcé à la maison, je savais que Mick aimait et respectait beaucoup Johnny. C’est toujours le cas. Foreigner a joué à Los Angeles l’an dernier et Johnny a assisté au concert. Et Mick était très touché. A l’époque où ils ont joué ensemble, c’était magique. Mon beau-père avait 23 ans, il jouait de la guitare sur la scène de l’Olympia et il vivait son rêve.

R&F : Et vous, à 18 ans, vous devenez DJ à New York…

Mark Ronson : Je jouais de la guitare dans des groupes avec des copains de lycée à cette période. Quand je suis tombé amoureux du rap, il m’est arrivé d’inviter des rappeurs sur scène à nos concerts.

Mais nous n'étions qu'un groupe de lycée pourri, pas The Roots. Je savais que je ne deviendrais jamais un rappeur, je ne connaissais rien à la production et j'ai compris que la seule façon de participer à cette musique, c'était de devenir DJ. Je pouvais trouver les disques, apprendre le scratching, le cutting, etc. C'était une très bonne période pour vivre à New York. La scène underground, avec des groupes comme Gang Starr, était très appréciée et les mecs venaient aux soirées où j'étais DJ. Tout comme Biggie ou Jay-Z. J'emportais toujours trois caisses de disques par soirée. Et la moitié d'une de ces caisses ne contenait que des trucs de Biggie ou Jay-Z. C'était aussi l'âge d'or du clubbing à New York, avant l'interdiction de fumer, les iPhone, les carrés VIP, etc. Les gens ne venaient là que pour danser et restaient sur la piste.

R&F : Il y avait des incontournables pour faire danser tout le monde ?

Mark Ronson : A cette période, il m'arrivait d'être derrière les platines de 22 heures à 4 heures du matin parce que je n'étais pas très connu, mais ça me plaisait. Je commençais par mes disques préférés et je ne passais pas les gros trucs avant une heure du matin. C'était entre 1993 et 2000. Je me souviens de disques forts, comme "Put Your Hands Where My Eyes Could See" de Busta Rhymes, "It's All About The Benjamins" de Puff Daddy And The LOX, "Deja Vu" de Lord Tariq & Peter Gunz. On reconnaissait les plus gros disques au fait que lorsqu'on les passait, on entendait quasiment les gens s'exciter. Je faisais un peu de teasing avant pour faire monter la pression, je leur en passais une mesure...

L'énergie du rock

R&F : Passer de DJ à producteur a été assez naturel ?

Mark Ronson : Quand j'étais DJ, je me suis acheté un très bon sampler. Je faisais des sons, j'enregistrais des mecs qui rappaient... Dans mes sets, je passais aussi bien Biggie que Rufus & Chaka Khan ou AC/DC et un soir, un mec m'a dit : *"Je ne sais pas si tu produis ou pas, mais je viens de signer cette fille et je voudrais qu'elle sonne comme tes sets."* C'était Nikka Costa, mon

premier album en tant que producteur. Etre DJ ou produire, c'est assez similaire. On appuie sur des boutons, on joue avec le rythme. A l'époque, je ne savais pas enregistrer une batterie, par exemple. J'ai commencé à me faire connaître grâce à "Ooh Wee" avec Ghostface Killah sur mon premier album, même si ça n'a pas été un hit énorme... Mais c'est sans doute grâce à ce que j'ai fait avec Amy que je suis le plus connu.

R&F : Amy Winehouse, c'était votre muse, d'une certaine façon ?

Mark Ronson : C'est vrai. La première fois qu'on s'est rencontrés, on n'a parlé que de musique, on s'est fait écouter nos morceaux favoris. J'aimais la façon dont elle décrivait la musique qu'elle voulait faire. C'était excitant. Je voulais être inclus dans cette aventure. Elle devait rentrer à Londres le lendemain, mais je lui ai dit que j'allais travailler sur des musiques pendant la nuit, j'ai proposé qu'elle revienne le lendemain. J'étais inspiré par ce qu'elle m'avait fait

avec lui. Je n'ai pas eu vraiment de retour, j'ai seulement su qu'il aimait bien la chanson. Et puis, il y a deux mois, sa manageuse me rappelle en me disant, comme si elle avait trouvé mon numéro sur son bureau : *"Je ne sais plus pourquoi je dois vous contacter..."* Je lui ai tout expliqué et elle m'a dit : *"Stevie a un jour off, si vous réservez un studio à Chicago, je verrai ce que je peux faire."* Le jour J arrive, je suis à New York, en train d'enregistrer une bande-son pour un film avec un groupe de merengue, le studio est plein de pontes du cinéma, j'ai du mal à me concentrer... J'ai fini par appeler sa manageuse qui m'a répondu qu'il était en train d'arriver au studio. Six heures plus tard, j'ai reçu par email un lien vers la séance et c'était tellement fort au plan émotionnel que je n'ai pas pu l'écouter avant une demi-heure. J'étais figé sur place. Quand je l'ai enfin mis, je n'ai jamais rien entendu de plus fort...

R&F : "Uptown Special" semble raconter l'histoire d'un âge d'or de New York, c'est quasiment une capsule temporelle, pleine de références. Comment avez-vous travaillé avec Michael Chabon ?

Mark Ronson : C'est mon auteur préféré et je lui ai envoyé une lettre pour lui proposer d'écrire des paroles pour mon album. Il m'a fait suivre des textes au départ, sans musiques, et certains étaient très étranges,

"C'était avant Shazam"

écouter, comme les Shangri-Las... J'ai écrit les accords de "Back To Black" et un petit backing-track avec le tambourin, et quand elle est revenue le lendemain, ça lui a plu. Elle a écrit les paroles en deux heures... Amy était exceptionnelle, une fille d'une très grande intelligence. Et honnête. Et pleine de qualités. C'était ma copine et il n'y a pas de jour où je ne pense à elle. Franchement, j'aurais préféré que le disque se vende moins et qu'elle soit toujours là.

R&F : Vous avez aussi produit "Arabia Mountain" des Black Lips. Vous pensez qu'un groupe comme celui-là peut sauver le rock'n'roll, si tant est qu'il en ait besoin ?

Mark Ronson : Je crois que tout se déroule par phases. Les choses évoluent, on entend moins de guitares qu'il y a six ou sept ans, lorsque c'était l'âge d'or du rock anglais, avec Bloc Party, Kaiser Chiefs ou Arctic Monkeys... Mais ces derniers marchent encore bien, il y a Tame Impala et des tonnes de groupes de rock excitants. Ils passent moins à la radio que tout le reste. Les Black Lips mériteraient d'avoir bien plus de succès. Je ne pense pas que le rock sera enterré par la dance un jour. Le jour où plus un gamin ne voudra prendre une guitare n'arrivera pas. L'énergie du rock fait partie de ces choses qui représentent la rébellion adolescente.

Je ne sample plus

R&F : Qui comptez-vous parmi vos héros ?

Mark Ronson : Mon musicien et compositeur préféré, celui dont la musique m'a procuré le plus de joie, m'a touché le plus et influé sur mes compositions, c'est Stevie Wonder. En particulier ses disques du début des années 70, "Music Of My Mind", "Talking Book", "Fulfillingness' First Finale", "Innervisions" et "Songs In The Key Of Life".

R&F : Ça a été difficile de travailler avec lui sur cet album ?

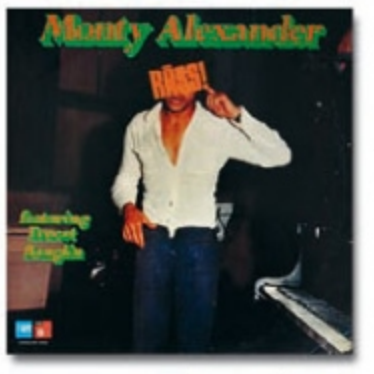
Mark Ronson : J'avais composé cette mélodie sur laquelle j'entendais Stevie jouer de l'harmonica. J'ai fini par l'envoyer à sa manageuse, en expliquant que Stevie était mon héros, que je rêvais de faire un disque très excentriques. Il s'est produit un truc génial : je pouvais presque chanter les paroles en les lisant. Ça ne m'arrive jamais, je ne suis pas le genre de personne qui se promène dans la rue et a soudain une idée de mélodie. Ça me prend toujours du temps. Jeff *(Bhasker, le producteur — NdA)* et moi avons commencé à faire des petits croquis des mélodies, pour qu'il sache combien de syllabes caser, et nous avons beaucoup procédé de cette manière. Il a fallu réécrire certaines chansons trois ou quatre fois, les paroles étaient bonnes mais ne s'accordaient pas à l'humeur du morceau. Pour "Heavy And Rolling", par exemple, Andrew Wyatt a pris les paroles et en a fait un free-style en studio. Il s'est passé des choses différentes comme ça, mais mon objectif, c'était avoir des histoires suffisamment mystérieuses pour qu'il faille écouter l'album plusieurs fois pour bien le comprendre. C'est ce que j'aime dans mes albums favoris. Je peux en écouter un pour la centième fois avant de commencer seulement à comprendre certaines choses.

R&F : Vous collectionnez les disques ?

Mark Ronson : Oui. Quand j'ai commencé à être DJ, j'en achetais énormément et il me reste beaucoup de vinyles. Dès que j'arrive quelque part, je veux savoir où se trouve le disquaire. Je ne sample plus beaucoup, donc je ne collectionne que pour le plaisir.

R&F : Votre trésor ?

Mark Ronson : "Rass !", un disque de jazz de Monty Alexander sur lequel il reprend "Love & Happiness". C'est assez rare et c'est magnifique.



R&F : Pour finir, vous emportez quoi sur cette fameuse île déserte ?

Mark Ronson : Je choisis le plus de doubles albums possible, puisque je suis coincé sur cette île ! Je prends "Songs In The Key Of Life", "The Suburbs" d'Arcade Fire, "Mecca And The Soul Brother" de Pete Rock & CL Smooth, "Midnight Marauders" de A Tribe Called Quest et le "Greatest Hits" de Tom Petty. Je sais que c'est nul de choisir une compilation mais, sur une île déserte, il me faut le plus grand nombre de morceaux cool... ★

Album *"Uptown Special" (Columbia/ Sony Music)*

Nécrologie

KIM FOWLEY

1939-2015

Hyperactif depuis les fifties, le maboule rocker multifonction a rendu son dernier souffle. **PAR OLIVIER CACHIN**

"La mort, c'est mon prochain projet d'avenir. Ceci sera probablement la dernière chance pour quiconque en Europe de me voir vivant et en mouvement. Venez avec vos caméras pour que vos petits-enfants puissent admirer les mouvements magiques des lèvres d'un futur homme mort."
Ainsi parlait Kim Fowley en 2012 pour son ultime série de concerts européens qui le virent passer par Paris pour un show dans une église et à l'Ubu de Rennes pour un concert d'anthologie avec Marc Minelli, les musiciens de Bikini Machine et Dominique Sonic. Mission enfin réussie : le King Fowley a rendu son âme à celui à qui elle appartenait le 15 janvier 2015 à Hollywood.

Du sublime à l'absurde

Kim Fowley, c'était pour le grand public le créateur des Runaways, ce qui lui aura valu d'être interprété dans le biopic du *girl group* par l'extraordinaire Michael Shannon sous la direction de Floria Sigismondi en 2010. Kim s'est lui-même défini comme *"le chaînon manquant entre le rock des fifties et la musique des années 2000"*. Son CV pourrait être celui d'un mythomane tant il semble irréel, avec à son actif une panoplie extensive de fonctions (chanteur, producteur, auteur, compositeur, éditeur, arrangeur, acteur, réalisateur, écrivain, pygmalion), d'adresses (il a vécu dans 22 pays différents et 38 Etats des USA) et d'accomplissements allant du sublime à l'absurde. Il a travaillé avec des stars aussi antinomiques que Gene Vincent (pour qui il produisit quelques titres à la fin des fifties), le trio familial de teenage pop Hanson (qu'il tenta sans succès de faire signer par 23 labels quelques années avant leur succès), la vierge professionnelle Doris Day, le groupe de rock féminin les Runaways bien sûr, les Anglais glam de Slade, la rappeuse californienne Azealia Banks (pour qui il a coécrit "Nude Beach A-Go-Go") ou encore les Modern Lovers de Jonathan Richman, sans oublier Soft Machine, les Seeds, Frank Zappa, Phil Spector, Johnny Winter, Paul Revere, John Lennon ainsi qu'un nombre incalculable de groupes garage sixties.

Dernière conquête

Ses premiers mots lors de notre première rencontre en 2003 furent : *"Tu connais Serge Gainsbourg ? Eh bien c'est moi. Moi aussi je baise des femmes jeunes comme il le faisait. Et le reste du temps, je suis Jim Carrey."* Drôle, lunatique, brillant, le Dorian Gray du rock'n'roll était également un artiste prolifique au répertoire pléthorique. *"J'ai écrit 3000 chansons et produit 5000 disques. Avant j'ai été un voleur, je faisais des cambriolages et je baisais des vieilles femmes pour de l'argent. J'étais un prostitué mâle pour des dames riches que je braquais. Ça m'a lassé, alors je me suis mis à la musique. Je suis déjà allé en prison pour meurtre, j'ai tué un type... La réalité est plus étrange que la fiction. Impossible mais vrai"*, racontait-il du haut de ses presque deux mètres, accompagné à la fin de sa vie par la performeuse dominatrice SM Snow Mercy, qu'il présentait comme sa dernière conquête. C'est pourtant avec sa vieille complice du showbiz Kara Wright qu'il s'est marié, le 24 septembre dernier. *"Il me reste trois ans et demi, il faut que je sois créatif"*, déclarait-il en avril 2012, se sachant atteint d'un cancer de la vessie. Il aura tenu presque trois ans. Une des dernières apparitions à l'écran de Kim Fowley a été son cameo dans le clip de Beyoncé "Haunted". Sur un fauteuil roulant, maquillé comme un Aladdin Sane sexagénaire, puis mourant sous les baisers d'une femme noire aux ongles rouge sang. Son regard déchirant semble dire au revoir à ses fans, à son public, à la vie. Une vie si bien remplie que, malgré la peine de le voir quitter cette terre, on se dit qu'il y a accompli sa mission. *"Quand je crèverai, j'aurai un cercueil transparent et ma femme se jettera nue dessus. Et je préfère aller en enfer. La musique y sera meilleure, les Osmond Brothers s'emmerdent au paradis."* ★

Photo Bob Gruen

MATIC MAN

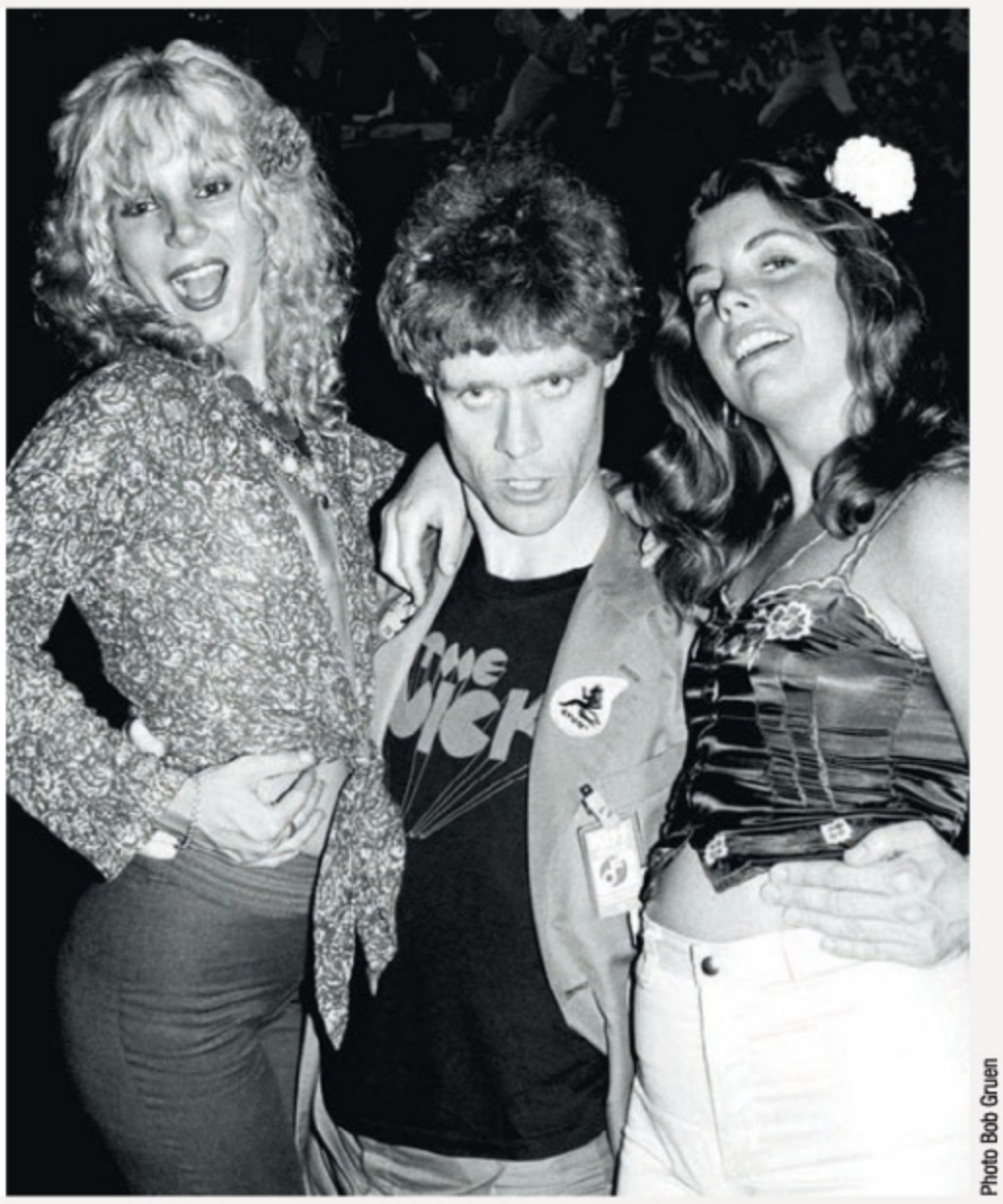


Photo Bob Gruen

“Détestez-moi pour les bonnes raisons”

KIM FOWLEY

INTERVIEW 2003

Voici onze ans, le grand manitou californien évoquait sa propre mort et quantité d’autres sujets dans ce savoureux entretien.

RECUEILLI PAR PHILIPPE MANŒUVRE

ROCK&FOLK : Vous avez travaillé avec tant d’artistes… Pouvons-nous les passer en revue ?
Kim Fowley : Pourquoi pas.
R&F : Gene Vincent ?
Kim Fowley : Il souffrait. Sa jambe. Une douleur affreuse, persistante. Il se shootait à la morphine. Terrible. Cette douleur, j’ai choisi de la mettre sur le disque que nous avons fait ensemble.
R&F : Soft Machine ?
Kim Fowley : A l’époque, guère mieux que des Lovin’ Spoonful ratés...
R&F : Sky Saxon des Seeds ?
Kim Fowley : Un abruti. Si Mick Jagger faisait un gosse avec un âne, on obtiendrait Sky Saxon.
R&F : Les Byrds ?
Kim Fowley : Roger McGuinn... Voilà un génie !

R&F : Il n’était pas le seul dans le groupe…
Kim Fowley : Non, mais il a tenu plus longtemps que les autres. La plupart étant morts. Le premier groupe des Byrds était le meilleur. Meilleur son, meilleur tout. A l’époque où j’écris pour eux *(“Byrdmaniax”)*, c’est purement pour le fric, le fun s’en est allé.
R&F : Comment expliquer que Kim Fowley ne soit pas tombé dans un truc ou un autre ? Vous aimiez la musique plus que tout ou quoi ?
Kim Fowley : Je m’aimais moi, plus que tout. Le truc important, c’est moi. Regardez cet affreux chien en face... C’est un peu moi. En ce chien, je me vois. Revenir comme ça, réincarné en chien. Forniquer, bouffer des croquettes, voilà mon programme. Ce chien en face a la bonne attitude *(un passant intervient, nous parle de John Lennon et George Harrison)*. Tiens, les Beatles morts !

R&F : Parlons de Flash Cadillac. Lorsque vous montez ce groupe, pour le besoin du film “American Graffiti”, vous inventez la notion de nostalgie…
Kim Fowley : Là encore aujourd’hui, on ne parle plus que de morts. Le dernier en date est mon ancien guitariste, Warren Zevon. Morts de bon goût : l’un des Flash Cadillac a eu le culot de claboter sur scène. Comme Johnny Guitar Watson.
R&F : Ou Molière…
Où souhaitez-vous mourir, Kim ?
Kim Fowley : Dans la chatte d’une femme. Et d’ici là, il faut jouer. Faire du bruit magique. Ce qui est une bonne définition du rock’n’roll. Gainsbourg aurait pu dire ça, non ?
R&F : Les Modern Lovers ?
Kim Fowley : Ce Jonathan Richman est un cas difficile. C’est un porc. Un vicieux petit cochon. Malin, mais bon... Ce con se prend pour Dieu.
R&F : Vous travaillez également avec Alice Cooper…
Kim Fowley : Grand homme d’affaires. Uniquement dans ce métier pour le business.
R&F : Kiss ?
Kim Fowley : Le génie à l’état pur. Gene Simmons est un génie. Il a réussi à maintenir le projet à flot toutes ces années... Bravo ! J’ai deux chansons sur leur nouvel album live.
R&F : Les Dead Boys ?
Kim Fowley : Stiv Bators était un gentil jeune homme, un mec bien.
R&F : Sur l’album live du Plastic Ono Band à Toronto, on vous entend présenter le groupe…
Kim Fowley : Oui, Lennon. Un type calme. D’un calme extraordinaire dans la vie... Calme comme tout.
R&F : Van Halen ?
Kim Fowley : Schéma classique : bataille entre le chanteur et le guitariste. Ils sortent prochainement un album d’inédits, apparemment j’ai un titre dessus.
R&F : Steppenwolf ?
Kim Fowley : Du très bon boucan, pour des Canadiens venus d’Allemagne de l’Est *(rires)*. Leur guitariste Mars Bonfire jouait aussi pour moi. Aujourd’hui, il est riche. Blindé de thunes. Il a écrit “Born To Be Wild”, il n’a plus jamais retravaillé. Des millions sont rentrés. Il vit dans une villa sublime, dans les collines. Il a pris la thune.
R&F : Qu’est-ce qui fait une bonne chanson rock’n’roll ?
Kim Fowley : Il faut qu’on puisse baiser dessus ou se défoncer dessus. Aucune alternative.
R&F : On peut imprimer ça ?
Kim Fowley : Imprimez tout ce que vous voulez... Tout le monde s’est assagi. Tout le monde est politiquement correct. Pas moi. Je serai toujours un bouc en chaleur.

R&F : Mötley Crüe ?
Kim Fowley : Nikki Sixx est rusé, mais la musique de son groupe est à chier. J'édite certaines de leurs chansons.
R&F : Quand Sonic Youth reprend votre "Bubble Gum", ça vous fait plaisir ?
Kim Fowley : Oui, car je gagne du fric. C'est tout ce qui compte. Chier, créer, baiser, c'est la même fonction. Que ça sorte de mon cul, ma bite ou mon cerveau, ça sort. C'est tout. C'est pareil.
R&F : Vous chantez "Help I'm A Rock" sur le premier album des Mothers Of Invention de Frank Zappa...
Kim Fowley : C'est du blé, mec, du pognon.
R&F : Stop ! Qui vous a inspiré ?
Kim Fowley : Moi. Ensuite j'ai appris la mécanique de la grandeur. Gamin, j'étais voleur. Je volais uniquement d'autres voleurs. Fun, fun, fun. Puis j'ai bossé pour Alan Freed, l'*originator*, le premier, l'homme qui a inventé le concept et l'a nommé rock'n'roll. J'allais chercher ses sandwichs. J'ai compris que j'avais un destin en moi. Car tout est en nous. Et ça, c'est pas la drogue qui l'apporte, ni une chanson. C'est là. Le paradis est là, en nous, en nos cerveaux. J'ai toujours su que j'étais merveilleux. L'accroche de votre article est là : *Chier, baiser, chanter*. Aucune différence.
R&F : Vous êtes un producteur. Vous savez ce qu'il faut faire. Que pensez-vous du gangsta-rap ?
Kim Fowley : Je n'en ai jamais enregistré, mais c'est bien. Pour l'instant, ça parle beaucoup de mort. Un jour, ils pourraient aller plus loin, enregistrer un rap sur un mec qui nique jusqu'à ce qu'il en crève. Ce serait intéressant pour eux. Le gangsta-rap est de la littérature pour les gens qui ne savent pas lire.
R&F : A l'heure des regrets : qui auriez-vous aimé produire ?
Kim Fowley : Creedence Clearwater Revival. Dusty Springfield. Wilson Pickett. Edith Piaf ou Jacques Brel. Voilà un cas intéressant. Ce Brel ne savait absolument pas chanter et j'aurais pu lui apprendre deux ou trois trucs, mais c'était un putain d'acteur. Il aurait fait croire n'importe quoi à n'importe qui... Un véhicule fabuleux.
R&F : Vous avez enregistré les disques les plus déments dix ans avant la formation des Cramps. "Outrageous" ou "I'm Bad", c'était trop, non ?
Kim Fowley : C'est mon défaut. Je suis toujours en avance. Ecoutez la compilation Microbe. Ce sont mes singles d'il y a trente ans, on les écoute maintenant. Ces albums que vous mentionnez gentiment seront énormes dans deux décennies. Imprimez ça. Pour l'instant, dans un univers dominé par Britney Spears et Brad Pitt, Kim Fowley est Satan. Yeah.
R&F : Quel est le truc le plus abominable que vous ayez jamais fait ?
Kim Fowley : J'ai baisé une chatte *(silence radio)*. Un vrai animal ! Bon, j'avais rien d'autre sous la main ce jour-là...

R&F : Qu'est-ce qui manque à la musique ces jours-ci ?
Kim Fowley : Rien. Tout est dans les bacs. Les kids achètent. L'argent est la vérité absolue. Les kids n'achètent plus de rock'n'roll, et alors ? Ils achètent du rap. Ils écoutent autre chose. Mais c'est toujours magique pour eux.
R&F : Qui a tué le rock'n'roll ?
Kim Fowley : Personne. Quand Elvis est mort, le rock'n'roll est mort. Quand John Lennon est mort, le rock est mort. Depuis, le rock est devenu un produit. Ce n'est plus une façon de vivre, ni rien d'important. C'est juste un produit. Fin de la musique. Mais je continue à faire des disques de rock'n'roll. Des disques sans synthés qui peuvent encore changer quelques vies. Je suis un peu le John Wayne du rock'n'roll...
R&F : Vous tournez dans toute l'Europe. Vous rencontrez tous les journalistes. Quelle est la question qui revient le plus souvent ?
Kim Fowley : On me demande si je suis fou.
R&F : Je n'aurais jamais pensé à ça...
Kim Fowley : Comprenez-moi. Je fais l'idiot. Je n'ai pas arrêté de vous charrier. Avec vous, ça passe. Avec certains, pas du tout. Mais ma musique parle pour moi. Ma bite aussi. J'ai une bite magnifique. Gland en forme de champignon, couilles énormes. Je fornique depuis l'âge de onze ans. J'ai baisé 5000 femelles en 53 ans d'activité sexuelle.
R&F : Dont les cinq Runaways ?
Kim Fowley : Ah non ! Jamais ! Impossible ! C'étaient mes artistes... Totalement différent.
R&F : Vous avez des enfants ?
Kim Fowley : Il semble. Quinze au moins, dont un noir. Et sans doute autant que je ne connais pas qui se baladent dans la nature. Je n'en ai reconnu aucun, je ne les fréquente pas, ne les vois jamais. Chacun sa vie, ils ont la leur, cette planète est assez grande pour tout le monde.
R&F : Les femmes ?
Kim Fowley : Je vous dirai le secret. Les femmes sont différentes des hommes, déjà au département plomberie. Les femmes sont des animaux. Les hommes ne comprennent rien à la faim des femmes. Que veulent les femmes ? Elles veulent de l'affection alors que les hommes veulent chier par leur bite. C'est très différent. Chez la femme, l'orgasme est le prélude à une série d'autres orgasmes. Un arc-en-ciel orgasmique, comme disait Arthur Lee. Le secret est de faire orgasmer la femme avant même qu'elle voie votre queue. Ensuite vous la tenez pour la vie. Nous sommes tous des prédateurs, mais il faut aider la femme à orgasmer avant de jouir soi-même.
R&F : Vous savez tout, quelle est la drogue à éviter absolument ?
Kim Fowley : Le sucre.
R&F : Avez-vous un message final pour les Français ?
Kim Fowley : Je vais m'adresser aux femmes d'abord. Françaises, pourquoi allez-vous m'aimer ? Je baise comme un Black, je vous lèche la chatte comme une femme et j'ai l'endurance d'un vampire. Ceci est le destin de l'orgasme. Je baise en pleine lumière. Femmes françaises, je veux voir vos têtes lorsque je vous pénétrerai avec mon instrument massif. Je veux que ce soit Noël quand je vous touche. Et maintenant un message pour les rockers français : arrêtez de taper vos gonzesses. Arrêtez ! Votre femme est votre femme mais aussi votre fille, votre sœur, votre maîtresse, votre mère et votre amie. Il y a plein d'autres trucs à demander à une femme. Elle peut cuisiner pour vous. Nettoyer pour vous. Quand vous serez sur votre lit de mort, qui d'autre sourira à vos côtés ? Au revoir, chérie, j'ai aimé jouir dans ta bouche. A tous les enfants de France : amusez-vous bien. Essayez de devenir des chefs. Ce monde sera le vôtre si vous faites bien les choses. A tous les criminels français : ne vous faites pas prendre. A toutes les prostituées françaises : allez dans les hôpitaux, baisez tous ces malades : ils ont besoin de vous. A tous les junkies de France : n'infectez pas vos frères. A tous les malades du sida : baisez-vous les uns les autres, que ça reste en famille. A toutes les lycéennes de France : masturbez-vous en regardant ma photo. A tous les musiciens de France : vivez au local, pensez international. A tous les romanciers de France : écrivez les rêves dont ce monde a besoin. A tous les mannequins de France : faites-vous poussez des seins et rasez-vous la chatte. A tous les dentistes de France : gardez le moral, continuez à faire rouler la roulette. A tous les compositeurs de France : Debussy est Dieu, imitez-le. A toutes mes fans féminines de France : j'aimerais vous baiser. A tous mes fans : baisez pour moi toutes les femmes que je n'aurai pas le temps de visiter. A mes ennemis de France : détestez-moi pour les bonnes raisons. A tous vos lecteurs : allez voir mon site Internet. Ecrivez-moi, balancez des photos cochonnes ou de vous à poil. J'aime ça. Et si vous me plaisez, je reviendrai peut-être vous épouser dans le cimetière de Jim Morrison. Nous ferons l'amour au milieu des crottes de chien et nos invités applaudiront. Merci pour tout.
R&F : Vous semblez un type très dur, très direct...
Kim Fowley : J'ai fait l'armée. Air Force. Combat singulier. Je sais me battre. J'ai fait de la prison pour meurtre aussi. C'est arrivé en studio, dans un brouillard acide. Un type s'est précipité sur mon guitariste avec un flingue. Il allait le tuer. Maintenant c'est mon studio, mon guitariste, OK ? J'avais une baguette de batterie à la main, j'étais au milieu. J'ai tué l'assaillant d'un coup net. J'ai fait de la prison pour ça. *Second degree murder*. Vous pouvez retrouver l'époque rien qu'en regardant ma discographie que vous semblez si bien connaître : il y a trois années où je ne sors pas de disque. J'étais en prison.
R&F : C'était comment ?
Kim Fowley : Très cool. Je n'ai pas viré homo. Facile, là encore. Les assassins sont des superstars en prison. Un mec qui a tué, pensez, personne n'essaye de le violer. J'ai fait mon temps. J'ai aimé l'expérience. Derrière les barreaux, j'écrivais toujours des chansons, vous savez. ★

Nécrologie

EDGAR FROESE

1944-2015

Expérimentateur synthétique émérite, l'homme de Tangerine Dream s'est éteint à 70 ans. PAR PHILIPPE THIEYRE

Edgar Froese a effectué *son changement d'adresse cosmique* à Vienne le 20 janvier dernier suite à une embolie pulmonaire. Son nom restera indissociablement lié à Tangerine Dream, groupe qu'il a créé et dirigé jusqu'à sa mort. Dans les années 1970, avec Can, Kraftwerk et Klaus Schulze, Tangerine Dream prit une part prépondérante dans le succès international du krautrock et dans le développement de la musique électronique.

Edgar Willmar Froese est né le 6 juin 1944 en Allemagne prussienne à Tilsit comme, deux mois avant lui, Joachim Fritz Kraudelat *alias* John Kay, futur chanteur de Steppenwolf. Son père ayant été tué par les nazis, il emménage avec le reste de sa famille à Berlin-Ouest après l'annexion par l'Union soviétique de Tilsit, rebaptisé Sovetsk. A Berlin, il vit au contact des Américains qui ont investi la ville, s'imprégnant très jeune de leur culture musicale. Dans les années soixante, pendant quatre ans, il étudie la peinture et la sculpture à l'académie des beaux-arts de Berlin. Parallèlement, ayant appris le piano, puis la guitare dans sa jeunesse, il joue dans plusieurs formations étudiantes jusqu'à la création de The Ones en 1965. Logiquement, les Ones proposent un répertoire de reprises pop, soul et blues avant de s'immerger en 1967 dans le psychédélisme. Sur leur unique 45 tours (sur Star Club), "Lady Greengrass" est un grand moment de psychédélisme avec solo de guitare estampillé acid rock par un Edgar Froese marqué par sa découverte de Pink Floyd et de Jimi Hendrix. Lors d'une tournée en France et en Espagne, Froese a l'occasion de rencontrer, à Cadaqués, Salvador Dalí avec qui il restera en relation.

Aimant construire des machines et passionné par les techniques de studio et le travail sur les bandes sonores, il découvre la musique contemporaine auprès du compositeur Thomas Kessler qui, en outre, met à la disposition de ses élèves un studio, l'Electronic Beat Studio. En septembre 1967, Froese met sur pied une nouvelle entité, Tangerine Dream dont le nom, a priori emprunté à "Lucy In The Sky With Diamonds" des Beatles, est également le titre d'un album du groupe psychédélique anglais Kaleidoscope. Dans le bouillonnement culturel de Berlin, les musiciens confrontent leurs innovations dans des lieux ouverts et multiculturels, en particulier au Zodiac Free Arts Lab, et n'hésitent pas à passer d'un groupe à l'autre. En 1968, Tangerine Dream participe au Woodstock allemand, le Songstage festival d'Essen, véritable acte de naissance du krautrock. Après de multiples turn-over, c'est un trio qui enregistre "Electronic Meditation", paru en juin 1970, avec, autour de Froese, Klaus Schulze à la batterie et Conrad Schnitzler, co-fondateur du Zodiak et de Kluster, au violoncelle et aux synthétiseurs. Inspiré par le "Saucerful Of Secrets" de Pink Floyd, "Electronic Meditation" est un album certes expérimental, mais encore marqué par les sons analogiques et la guitare. C'est également la première manifestation discographique de la nouvelle scène berlinoise après celles de Munich avec les deux Amon Düül et de Cologne avec Can. Schulze et Schnitzler partis, Froese recrute Christopher Franke venu d'Agitation Free (batterie, synthés) et Steve Schroyder (claviers) pour Atem et Alpha Centauri en 1971 mais, l'année suivante, sur l'album "Zeit", ce dernier est remplacé par Peter Baumann, le synthétiseur VCS3 prenant alors une place prépondérante, même si guitare et orgue sont toujours présents.

Ce trio marquera l'histoire de la *Kosmische Musik*, expression utilisée par Froese lui-même, de l'electro et de l'ambient, grâce à une série de disques mémorables entre 1972 et 1978, comme "Atem" avec, sur la pochette, la photo de Jerome Froese, fils d'Edgar et futur membre du groupe, "Phaedra", l'album le plus emblématique réenregistré en 2005, "Rubycon", "Stratosfear", la BO de "Sorcerer" et les deux live "Ricochet" et "Encore". C'est cette formation qui se produit les 14 et 15 février 1972 au festival de rock allemand du TOP (Théâtre de l'Ouest Parisien) de Boulogne-Billancourt aux côtés de Kraftwerk, Guru Guru, Ash Ra Tempel et Klaus Schulze ainsi que lors du concert mythique et magique de la cathédrale de Reims, avec Nico, le 13 décembre 1974.

En même temps que "Phaedra", Edgar Froese sort son premier album solo, "Aqua" pour lequel il conçoit un système d'enregistrement *Artificial Head* adapté à un casque hi-fi en trois dimensions. Par la suite, jusqu'à sa disparition, il ne cessera d'explorer les sons électroniques au fil d'une production prolifique, plus d'une centaine d'albums, dont près de quarante musiques de films, pour Tangerine Dream et une dizaine de créations solo. A sa manière discrète mais autoritaire, Edgar Froese fut un des musiciens les plus influents du rock et au-delà. ★

Photo Van Houten/ Dalle

Illustration Chester

Sous haute protection

ANGOULEME 2015

Marquée par le Fauve d'Or de Riad Sattouf, la 42e édition du festival de BD a aussi servi d'exutoire post-*Charlie*.

Illustration JC Menu

Du haut des nuages qui recouvrent la ville, c'est, grosso modo, quatre mille ans de caricaturistes morts qui se gondolent en admirant le spectacle. Parmi eux, Daumier qui regrette particulièrement d'être dans l'impossibilité de se réincarner pour immortaliser la scène.
C'est vrai, quoi ! Vu de dessous la casquette dégoulinante d'ondée, cet hommage à Charlie Hebdo sur le fronton de l'Hôtel de Ville, c'était vraiment comme Louis XVI obligé d'arborer le bonnet phrygien pour faire plaisir aux gueux. Non, vraiment, le rocher en papier de la principauté du monde de la BD en aura vu de belles au cours de cette 42e édition placée sous le signe du recueillement sous haute protection.

Jeudi

Nonobstant l'atmosphère digne d'un poème de Baudelaire, cette première journée à se baguenauder sous la pluie aura été intéressante sur un point : la durée de la fouille obligatoire du petit reporter est proportionnelle au poids de la pluie qui imbibe ses vêtements. Autant dire qu'en fin de journée, c'était plutôt *"bonjour, bonsoir"* sur le plan de la sécurité. Sinon, les deux évènements marquants resteront l'annonce du Grand Prix maintenant attribué dès les premières heures et l'instauration du nouveau prix Charlie. Pour le premier, le manga est désormais sacralisé grâce à la personne de Katsuhiro Otomo, créateur d'Akira et d'une kyrielle impressionnante dans le genre ; pour le second, ce fut un grand moment de rock and roll urbain sous la forme d'un JC Menu au top de trois jours sans dormir car mandaté par Charlie pour venir chercher son prix. Là, ça faisait longtemps que le salon feutré de l'Hôtel de Ville n'avait pas entendu une telle salve contre les institutions. Et c'était bien.

Vendredi

Miracle, il fait beau ! Alors que les différentes bulles commencent à pétiller, Mezzo se prépare à une très longue journée pour défendre "Love In Vain" dans un environnement assez éloigné du Sud des Etats-Unis en 1935. Parallèlement, la visite de la Bulle du Nouveau Monde se transforme en expédition au royaume des givrés tant l'accumulation de dessinateurs rockers au mètre carré est impressionnante. Entre Cromwell et la bande à Chester, ce sont des dizaines d'allumés rigolards qui animent la place dans une ambiance à des années-lumière de la sinistrose dégagée par les auteurs professionnels. Là, l'incertitude de la retraite n'a pas l'air de perturber grand monde.

Samedi

Alors que la foule des grands jours s'est enfin décidée à sortir, les files d'attente s'allongent et le temps passé à se faire fouiller devient de plus en plus longuet. Heureusement, Sean Murphy, auteur de "Punk Rock Jesus" (Urban Comix) est là pour expliquer comment faire une BD correcte en écoutant Johnny Cash, Jean-Sébastien Bach, Rancid et Social Distortion. A la question de savoir s'il compte dessiner un *"Punk Rock Mohammed"*, il décline en rappelant la kyrielle de problèmes suite aux allusions à l'IRA dans sa bande dessinée.

Dimanche

Après un début de festival surréaliste, une touche de rock psychédélique n'aura de cesse d'ornementer la dernière journée sous la forme de visite de politicards de tout bord venus apporter leur pierre à l'édification du mur de protection autour de la fonction liée au dessin de presse. Entre la récitation concernée de la ministre de la Culture et l'inauguration de la place Charlie Hebdo sous la houlette du maire de Bordeaux, jamais la consommation de champignons n'aura été aussi élevée dans une région plus connue pour ses chaussons à carreaux que pour sa dévotion à la presse satirique. Le lâchage des Fauves aura vu, entre autres, la consécration méritée de Riad Sattouf avec "L'Arabe Du Futur" (Fauve d'or), le prix spécial (consolation ?) à Chris Ware pour le monumental "Building Stories" et meilleure réponse qui soit du papier à l'escroquerie numérique, ainsi que "Dérive Urbaine" pour la BD alternative et sociale. Enfin, le discours final de Blutch aura tout de même eu l'immense avantage de couler dans le plomb le politiquement correct ambiant de la cérémonie des Fauves. Reste à savoir ce qu'il va advenir de toutes les promesses faites ce jour. Pas grave, on verra bien ce qu'il en restera l'année prochaine. ★

GEANT VERT

"Intime"

ROBI

Comment chanter dans l'idiome de Barbara tout en renouvelant un peu l'exercice ? Une chanteuse parisienne piquée d'ascetisme cold wave avance quelques propositions...

pop

On ne s'en rend pas compte immédiatement, mais elle est en fait à l'image de sa musique. Intrigante, souvent. Déroutante, parfois. Fascinante, toujours. Elle ne choisit jamais ses mots à la légère — légèreté n'est d'ailleurs pas un terme qui lui sied — pour mieux accorder au(x) silence(s) la place appropriée. Elle, c'est Robi, jeune femme au regard magnétique, qui parvient à faire rimer vie avec passion — et inversement. Ce n'est pas à la portée de tout le monde. Elle a sorti ces jours-ci son deuxième album, dont le titre semble programmatique : "La Cavale", donc. Justement : "*Il n'y a rien que je désire plus ardemment que ne rien faire… Mais je suis une paresseuse* intranquille. *Je ne sais profiter du temps arrêté. Quelque chose me pousse en avant, m'appelle, me poursuit.*"

Moments suspendus

Robi — on l'aura déjà compris — est un surnom. Celui qu'elle porte depuis qu'elle habite Paris où elle a atterri, au propre comme au figuré, à l'âge de 18 ans, après avoir grandi en Afrique et à la Réunion. La vie d'étudiante à laquelle elle se destine fait long feu. De carnets noircis en rythmes qui lui trottent dans la tête, elle prend la musique à bras le corps. Le jour. La nuit aussi. Ça n'a pas changé depuis. "*Je suis assez prolixe, du moins dans le sens où je ne connais pas de période de vide. De doute, oui, mais pas de vide. Je garde ou je ne garde pas mais je compose, j'écris. C'est un peu mon garde-fou.*" A ses débuts, elle avance à tâtons, bifurque, emprunte même quelques sens interdits. Qu'importe. Elle se fourvoie pour mieux trouver sa voie. Et sa voix.

Mourir pour une chanson

Seule chose inéluctable (avec les impôts), la mort est au cœur du rock. Elle nourrit les textes de Joy Division, Suicide et de moult groupes gothiques. "Don't Fear The Reaper" de Blue Öyster Cult célèbre la Faucheuse, "How I Want To Die" de Catman Cohen ressemble à une invitation au suicide. "The Show Must Go On" de Queen est le carton d'invitation aux funérailles de Freddie Mercury. "Try Not To Breathe" de REM est écrit du point de vue d'un homme qui va mourir. Le rappeur Notorious BIG a interprété le très explicite "You're Nobody Till Somebody Kills You". Il est mort peu après.

Elle compte également sur le hasard des rencontres. Avec, entre autres, l'Américain Jeff Hallam, elle bâtit un univers qui lui ressemble : anguleux, pudique mais effronté. Elle prend confiance, conscience. Et avance. De cette association naît un titre qui résonne comme un manifeste : pierre angulaire d'un premier EP réalisé en 2011, "Je Te Tue" annonce la douleur. Deux ans plus tard, paraît "L'Hiver Et La Joie", album porté par une rage contenue — et un hit ignoré, "On Ne Meurt Plus D'Amour". On y rencontre les fantômes de Young Marble Giants ou Suicide. On y retrouve la trace de Trisomie 21, formation nordiste et culte. On y croise Dominique A. Qui n'est pas le seul à être tombé sous le charme. Arno, le fantasque Belge, Murat, l'Auvergnat malcommode, invitent Robi sur scène. La scène, d'ailleurs, c'est une autre histoire : là, gestuelle électrisée, elle assène ses chansons à l'ascèse étourdissante et laisse groggy les spectateurs. Plébiscitée par la critique, lancée à la rencontre de son public, flanquée de ses deux musiciens, elle sillonne l'Hexagone. Sans jamais reprendre son souffle. "*Je me fatigue, à vrai dire. Mais qu'est-ce d'autre* vivre, *sinon une cavalcade idiote et absurde ? Avancer, avancer, avancer et mourir. Nous courons pour fuir cela : l'idée de la mort. Nous courons pour devancer le temps, l'arrêter, le tromper, mais c'est lui qui se joue de nous. Ecrire, ce sont un peu des retrouvailles avec le temps. De petits moments suspendus.*" Ecrire, bien sûr. Encore. "*Des chansons de l'intime*", pour reprendre sa jolie formule destinée au répertoire des autres — elle est sans doute trop pudique pour l'associer à ses compositions.

Attraper les étoiles

Le *toujours difficile* deuxième album, elle l'envisage seule. Entre autres guidée par la volonté d'éviter le piège d'une routine guettant la moindre faiblesse. "*Cela m'a permis de retrouver cette prise de risque nécessaire qui rend la démarche cruciale et lui conserve son mystère. Etre au plus près de soi, c'est aussi se mettre en danger.*" Puis, après "*tant de solitude volontaire*", Robi a ressenti le besoin d'un regard ami. Elle a appelé la musicienne et chanteuse Katel, "*précieuse personne*" croisée lors de dates avec Maissiat qui est venue "*donner du champ*" aux onze chansons de "La Cavale", superbe disque crépusculaire où, sur fond de pop *électrorganique*, il est possible d'attraper les étoiles. Où le temps passe en saccades et la colère s'accroche, où une "Nuit De Fête" (taillée sur mesure pour un dancefloor délabré) précède "Le Chaos". Où "L'Eternité" bouleversante nous ouvre ses bras. Où la voix grave de Robi (fille imaginaire de Ian Curtis et Barbara) habille des chansons écorchées qui laissent s'échapper "*une tristesse douce et assumée. Lorsque la colère est une prison, la tristesse assumée nous libère. C'est un aveu. Un renoncement. Mais ce n'est pas si sombre. Je crois que renoncer nous permet de vivre mieux. De vivre plus.*" ★

CHRISTOPHE BASTERRA

Album *"La Cavale" (At[H]ome)*

Photo Frank Loriou (DR)

49ERS

"Bazar"

SEASICK STEVE

boogie S'il possède sur son curriculum tous les critères du parfait bluesman buriné, le Californien démontre aussi un certain talent. Rencontre avec *Stéphane Mal de Mer* un soir de bronchite.

"*Si même le whisky a un goût de chiotte, c'est que vous êtes sacrément malade.*" Sur la scène du cabaret parisien Le Zèbre de Belleville, Seasick Steve grimace et tente un deuxième morceau. Une heure plus tôt, ce jeudi 11 décembre, l'homme gisait dans les loges, un médecin à son chevet. Bronchite carabinée. Steve Wold, de son vrai nom, a voulu tenter le coup. Malgré la voix flinguée, à peine capable de chuchotements. Pourtant, c'est vite évident, quelque chose passe. Wold raconte la façon dont son batteur suédois, Dan Magnusson, manqua d'atteindre John Paul Jones en balançant ses cymbales lors d'un show télé anglais, l'histoire de telle guitare fabriquée à partir d'un filtre à air, telle autre d'une planche à laver. Le public, deux cents personnes, s'esclaffe aux anecdotes, improvise des questions à sa demande, se déhanche sur ces boogies burinés, quasi-instrumentaux par la force des choses. Quelques téméraires réclament même la bouteille de Jack Daniel's. Seasick Steve tient une heure, assène un "Baby Please Don't Go" final, puis revient serrer quelques pognes, échanger des mots. Témoigner sa reconnaissance.

Casse la baraque

"Beaucoup de groupes estiment que c'est un privilège pour le public de les voir. Je pense à l'inverse que c'est un privilège pour moi, explique-t-il d'une voix retrouvée par téléphone un mois plus tard. *J'ai appris à établir une connexion avec le public en jouant dans la rue. Sinon, vous ne récoltez pas d'argent et vous ne mangez pas. Ça m'est resté toute ma vie : je veux faire le boulot."* L'histoire de Seasick Steve comblerait le plus fertile des scénaristes hollywoodiens. Originaire d'Oakland, Californie, le gaillard est âgé d'une quinzaine d'années lorsqu'il prend la route pour fuir les violences d'un beau-père et sa propre envie de le dessouder. Il écume le pays des années durant de train en train, fait la manche en déclamant de vieux morceaux country, blues, bluegrass. Son père, pianiste de boogie, lui a inoculé le virus du blues et lui-même observe Mississipi Fred McDowell et Son House dans les sixties, s'initiant derrière à la guitare slide. Seasick Steve n'entretient aucune forme de romantisme envers ces années d'errance. *"La vie de tournée était pénible. Partir sur la route aussi jeune était dur. J'y pense rarement. Parfois, ça remonte à la surface d'une chanson, comme "'Your Name' sur le dernier album, qui donne des conseils sur la façon de prendre la route il y a 40 ans. Ce n'était pas une super période."* Au début des années 70, Steve accepte des boulots plus stables pour élever cinq fils — il devient charpentier, bosse dans le bâtiment, mais continue à la maison de gratter ses guitares bricolées. Un temps ingénieur du son d'un petit studio dans l'Etat de Washington, il attend 2004 pour autoproduire un premier album, fort de chansons accumulées au cours des décennies. Les quelques centaines d'exemplaires lui restent sur les bras et il subit dans la foulée une crise cardiaque qui le laisse sur le carreau plusieurs mois. C'est ensuite, la soixantaine bien entamée, que la chance va tourner. Un DJ de ses amis fait parvenir ses chansons au label anglais Bronzerat, qui publie son premier album puis un deuxième fin 2006. Une invitation à l'émission du nouvel an de Jools Holland va tout changer. Avec son charisme de clochard céleste, son boogie brutal, sa guitare à trois cordes et sa caisse en bois pour taper le rythme, Steve casse la baraque. Il écoule ses albums par camions entiers et se produit dans tous les festivals de rock *"devant 50 à 100 000 gamins en train de hurler"*.

Cymbale volante

L'histoire du batteur de Steve avec John Paul Jones évoque immanquablement une anecdote fameuse : Jo Jones, grand batteur de jazz, manqua de décapiter Charlie Parker à l'issue d'une séance d'impro qu'il jugeait médiocre. Meurtri, Parker a passé un an à travailler, pour atteindre l'excellence et devenir *Bird*. Une histoire racontée par le prof de jazz tyrannique qu'incarne JK Simmons dans "Whiplash", le grand film musical de l'année 2015.

Décharné et vital

Toujours flanqué de son batteur Dan (*"j'aime jouer avec lui car je peux jouer n'importe quoi, il s'en fout"*), Steve est adoubé par des gens comme Jack White, Nick Cave, présents sur ses précédents albums, ou John Paul Jones qui a enregistré et tourné avec lui plusieurs années. *"Peu de monde est capable de suivre notre façon de jouer. Un bassiste lambda ne saurait pas quoi faire au milieu de ce bazar. John écoute, puis joue un truc qui colle parfaitement. Il ne cherche pas à faire joli."* Seasick Steve enchaîne aujourd'hui un septième album, carburant au même boogie blues décharné et vital, capable aussi de ballades très fines. La flamme intacte, indéniablement, à 70 ans bien sonnés. *"Beaucoup de groupes vétérans ont oublié ce que c'était d'être jeune. Ce sont de mauvaises copies de leur passé,* observe-t-il. *Dan et moi n'avons jamais été célèbres ni vraiment eu la possibilité de jouer. D'une certaine façon, on possède l'excitation d'un jeune groupe. C'est notre heure."* ★

BERTRAND BOUARD

Album *"Sonic Soul Surfer"*
(Dead Skunk/ Caroline)

Photo DR

"On écoute la même musique"

PASCAL COMELADE & LES LIMINANAS

Le Catalan retrouve ses voisins perpignanais pour un album quasi instrumental donnant libre cours à de nobles obsessions garage.

rock

La musique répétitive naquit de la production à la chaîne : les objets, les vêtements, les habitats se ressemblaient et le monde devenait cette superposition de choses identiques. Le rock'n'roll, lui, émergea des riffs du blues, cette répétition infinie d'une phrase et d'une structure. Ces deux modes se rencontraient souvent et se retrouvent aujourd'hui synthétisés dans la collaboration entre le briscard Comelade et les chouchous Limiñanas.

Dissonance désirée

Nous sommes un mardi matin, dans l'hôtel particulier style nouvelle Athènes de la maison de disques, où la musique ne semble plus totalement en crise. Réunis autour d'une table basse où s'échangent café et paquet souple de cigarettes, Marie, Lionel et Pascal — pas de mystère, nous sommes bien en France — accordent leurs violons pour nous révéler quelle obsession les a poussés à travailler sur un album : *"L'amour du riff, voilà ce que nous partageons. Le rêve commun de trouver le riff suprême, celui qui pourrait détrôner 'Louie Louie'."* Depuis le temps que Comelade évoquait Cramps et rock garage en interview, on sentait bien qu'un tel disque devait émerger. La proximité géographique (les alentours de Perpignan) a fait le reste. *"Cela fait quelques années que nous nous connaissons. Lionel et Marie ont déjà collaboré sur certains de mes projets. C'est JB de Born Bad qui avait évoqué la possibilité d'un album complet ensemble."* Cet album, cela est assez inédit chez Pascal Comelade pour être signalé, sonne comme celui d'un *groupe*, cette invention typique du rock'n'roll. *"Pourtant, nous n'avons jamais fait de prise ensemble. Lionel et Marie enregistraient une base, j'y ajoutais des couches de piano, ils y ajoutent à nouveau des guitares, des banjos. Puis je venais chez eux faire des orgues... Mais cette cohérence vient des prises de son, de la production de Lionel."* "Traité De Guitarres *(sic)* Triolectiques" est ce millefeuille où, sur le son typique des Limiñanas, s'enchevêtrent instruments acoustiques et guitares électriques, desquelles découlent des mélodies accidentelles ou de la dissonance désirée. Un album de rock, instrumental, dont la répétition n'effraie absolument pas les Limiñanas : *"On a fait quatre albums, avec quasiment jamais de refrains. Notre approche de la musique est en fait très similaire de celle de Pascal."* À Comelade d'ajouter : *Oui, car ils ne sont pas obsédés par le chanteur. Mais nous partageons aussi des références. Tout le rock garage américain, ces deuxièmes, troisièmes couteaux, ce puits sans fond que l'on peut explorer grâce à cette merde d'internet... Ils sont plus jeunes, mais on écoute la même musique."*

Cette impression de groupe s'avère rapidement, à les entendre, n'en être qu'une, d'impression. Le disque ne sera jamais joué live et les Limiñanas avouent eux-mêmes être sortis de cette utopie qu'est le gang rock'n'roll. *"Depuis que l'on marche comme un couple, on réussit à faire la musique comme nous l'entendons. Il y a un âge pour le groupe, et c'est la jeunesse."* Pascal Comelade écoute amusé, lui qui a vécu sa carrière en franc-tireur. Sa cible : la variété. Son combat : la musique instrumentale. *Cela fait quarante ans que j'ai la même politique de production de la musique :* Instrumental. *Et on continue à me dire :* "Tu penses pas ajouter une voix...? *Prends notre disque là, regarde ce qui est écrit sur le sticker... '16 chansons inédites'.* Chansons ! *Typique..."* Une bataille pour la musique sans voix à l'époque des brailleuses sous Autotune, bien que quelques murmures se baladent sur le disque — *"dont un morceau en yaourt dont nous sommes très fiers. Exception culturelle française"* — pour des gens qui aimeraient bien que la musique calibrée crève. *"Mais moi, petit, qu'est-ce que j'avais à la radio et la télé ?* rappelle Comelade. *Can en live, 2 heures à la radio, Soft Machine à la télé. Puis Beefheart sur la plage de Cannes. C'est quoi ? C'était le service public."* Au final, on parle ici d'un petit combat contre le confort et l'amnésie générale. *"Je ne veux pas passer pour un vieux réac*, dit Comelade en se marrant du tréfonds de son estomac, *mais les gens ne connaissent même plus leur langue. Notre titre :* 'Traité de Guitarres *(avec la faute)* Triolectiques' — *une méthode de football à trois équipes inventée par le situationniste Asger Jorn — à l'usage des portugaises ensablées. Les portugaises, en argot, c'est les oreilles. C'est un disque pour les sourds !"* Espérons que ces derniers soient sensibles à cette invitation pour un bon décrassage. ★

THOMAS E. FLORIN

Album *"Traité De Guitarres Triolectiques"*
(Because)

Photos Thierry Grillet-DR

"Pas le choix"

KITTY, DAISY & LEWIS

pop Le rafraîchissement rétro du moment est proposé par ce jeune trio familial londonien. Le Clash Mick Jones a tellement apprécié qu'il a produit le troisième album.

Commençons par les présentations. Assise sur l'accoudoir gauche du canapé, dans l'une des loges du studio 104 d'Aubervilliers, voici Daisy, 26 ans, combinaison en cuir moulante, regard ténébreux, malicieux ou ennuyé quand la question l'agace ; au centre, Lewis, 24 ans, veste en velours, lunettes massives et coupe à la mode de 1955 ; à la droite du canapé, Kitty, 21 ans, combinaison d'arlequin moulante quelque peu entrouverte, souriante mais réservée. Ces trois-là sont frère et sœurs et pratiquent guitare, piano, harmonica, batterie, chant, xylophone, banjo, on en passe. Dans la loge à côté, leurs parents, qui les aideront, l'une à la contrebasse, l'un à la guitare rythmique, pour l'enregistrement de L'Album De La Semaine. Cette *family affair*, basée à Camden, opère depuis une dizaine d'années un mix de rhythm'n'blues, ska, rock'n'roll, blues, calypso, suffisamment frais et stimulant pour mettre en émoi un certain Mick Jones, producteur du troisième album, rôle qu'il n'avait plus endossé depuis les Libertines.

Pas un truc du passé

"On n'a jamais connu d'autre groupe. Ca fait peut-être une bonne histoire pour les médias mais pour nous, jouer en famille est naturel", pose Lewis. L'histoire commence avec les pérégrinations du père, Graeme Durham, venu d'Inde dans les années 60, comptable puis ingénieur du son spécialisé dans le mastering, et sa rencontre avec Ingrid Weiss, batteuse du groupe punk féminin The Raincoats et qui a visiblement aussi cousu des chaussettes et des pantalons (on n'a pas trop compris ce passage du récit de Daisy mais Lewis et Kitty étaient hilares). Les enfants grandissent au son des chansons grattées par leur père, des cassettes d'Abba, du Velvet Underground, de Ray Charles ou du "Swingin' Safari" de Bert Kaempfert écoutées dans la voiture. Kitty est à peine adolescente qu'ils fomentent un groupe, puis un premier single, enregistré live avec du matériel vintage dans un home studio bricolé par Lewis et Graeme. Un premier album suit en 2008, majoritairement composé de reprises dont une épatante de "Goin' Up The Country", un deuxième en 2011, uniquement composé d'originaux.

Dans le son, ses fringues, ses instruments, le trio développe une esthétique volontiers rétro, mais il ne l'assume plus qu'à moitié. *"Je ne sais pas trop quoi répondre à ça, on n'essaie pas d'être un truc du passé. Toute musique subit forcément une influence, on ne reproche pas aux Stones de faire du blues ou du rhythm'n'blues"*, rétorque Daisy, oubliant un peu vite que les Stones firent cela dès 1962. De ses musiques qu'il réchauffe avec ferveur, la fratrie a en tout cas retenu un point essentiel, l'importance de la mélodie. "The Third" en regorge, accrocheuses, sucrées, indélébiles. *"C'est l'une des choses les plus importantes en musique. Aujourd'hui, les chansons pop fonctionnent davantage avec un* hook *qu'une mélodie qui reste dans la tête. Mais le bon songwriting découle de bonnes mélodies"*, juge Lewis.

Mick aux manettes

Le guitariste de Clash a été pour la première fois derrière la console en 1981, pour "Spirit Of St Louis", l'album de sa copine d'alors, Ellen Foley. On le retrouve la même année aux côtés de Mick Ronson pour "Short Back'N Sides", l'album solo de Ian Hunter, et avec les Theater Of Hate pour leur premier album, "Westworld". Il fut le responsable du son pour les groupes dont il fit partie après la séparation des Clash (Big Audio Dynamite, Carbon/ Silicon) et le producteur des deux albums des Libertines, ainsi que du premier Baby Shambles, le projet de Peter Doherty.

Sentimentaux et sexuels

Le trio a vite attiré l'attention. Débauché par Coldplay pour ouvrir sa tournée américaine en 2009 et aujourd'hui couvé par le guitariste des Clash. Daisy : *"Il a toujours été fan de ce que l'on faisait. On le croisait ici et là. Il nous avait invités à jouer dans une soirée qu'il organisait il y a quelques années, lui jouait avec Carbon/ Silicon. Je suis une fan totale des Clash, l'énergie, les paroles, la façon dont ils pétaient les plombs en concert."* Lewis : *"Je suis allé le voir lors du carnaval de Notting Hill pour lui demander s'il voulait jouer avec nous, produire un titre ou deux. Il a tenu à faire l'album entier. On a jammé avec lui, il nous a fait beaucoup répéter, nous a apporté des guitares, du matos. Il voulait capter ce qu'on faisait en répétition, faire en sorte qu'on ne s'enlise pas trop."*

Daisy : *"Il ne tenait pas à changer vraiment les chansons :* 'J'adore comment vous jouez ce truc, la vibration est super, ne la perdez pas, jouez relâché', *disait-il. Il nous suggérait des idées qu'on décidait d'ignorer ou non* (rires)."

L'enregistrement a eu lieu dans le propre studio du clan, aménagé par Lewis et son père dans un ancien restaurant indien de Camden et truffé de matériel analogique. Bon, et en dehors de ça, chanter ses déboires sentimentaux et sexuels (l'irrésistible "No Action") aux côtés de ses parents, hum ? *"On n'a pas le choix,* répond Daisy. *La moitié du temps, ils ne pigent pas ce qu'on raconte. Ils écoutent les paroles et peuvent entendre ce que je fais de ma vie mais ils ne me jugent pas. L'important est que la chanson soit bonne. De toute façon, on raconte ça au monde entier, alors..."* ★

BERTRAND BOUARD

Kitty, Daisy & Lewis "Third" (Sunday Best/ Pias)

Photo Dean Chalkley-DR

"Underground"

MOVING GELATINE PLATES

La musique de cette formation culte du rock progressif français est à nouveau disponible. Le début d'un retour de la sandalette et du flûtiau ?

PAR PHILIPPE THIEYRE

Après Fille Qui Mousse et "Banana Moon" (Daevid Allen), Moving Gelatine Plates bénéficie à son tour d'un superbe pressage en vinyle rouge (Monster Melodies Records), proposant des enregistrements réalisés à la Maison de la Radio en 1972 et en 1978 ainsi qu'un sixième titre de 1979 et le tout premier single. Un des fleurons du rock progressif français, cette formation de Sartrouville fit partie de celles qui luttèrent contre l'omniprésence de la *variétoche* sur les médias pour forger au rock français une identité propre. En trois années d'existence, Moving Gelatine Plates a sorti deux albums, devenus aujourd'hui des pièces de collection recherchées bien au-delà de nos frontières.

De Berthe Sylva à Jimi Hendrix

"Cheminot et anarchiste, mon père possédait une importante collection de 78 tours comprenant notamment l'œuvre complète de Berthe Sylva (chanteuse réaliste des années 1920-1930 dont la chanson 'Les Roses Blanches' a fait pleurer plusieurs générations). *A partir de 1955, pour les rééditions de cette dernière, Odéon s'est adressé à mon père pour lui fournir des enregistrements. En échange, la maison de disques lui envoyait toutes les sorties récentes en plusieurs exemplaires. Je profitais de cette manne pour découvrir les nouveautés, du rock'n'roll aux Beatles, échangeant les doublons contre des EP ou des albums d'autres marques. Ces disques me permirent également d'apprendre à jouer de la guitare avec une préférence pour les Beatles, les Shadows du guitariste Hank Marvin, puis pour les Rolling Stones et John Mayall."* Au lycée de Sartrouville, Didier Thibault rencontre Gérard Bertram né trois jours avant lui, le 23 juillet 1952 : *"Dans mon enfance, j'ai déménagé dix-sept fois. La guitare remplaçait les copains d'autant que je vivais avec un père dingue d'opéra, une mère journaliste et un frère cadet, Dominique qui deviendra un bassiste réputé"* (outre les grands noms de la variété, il jouera avec Zao, Magma et des formations de jazz).

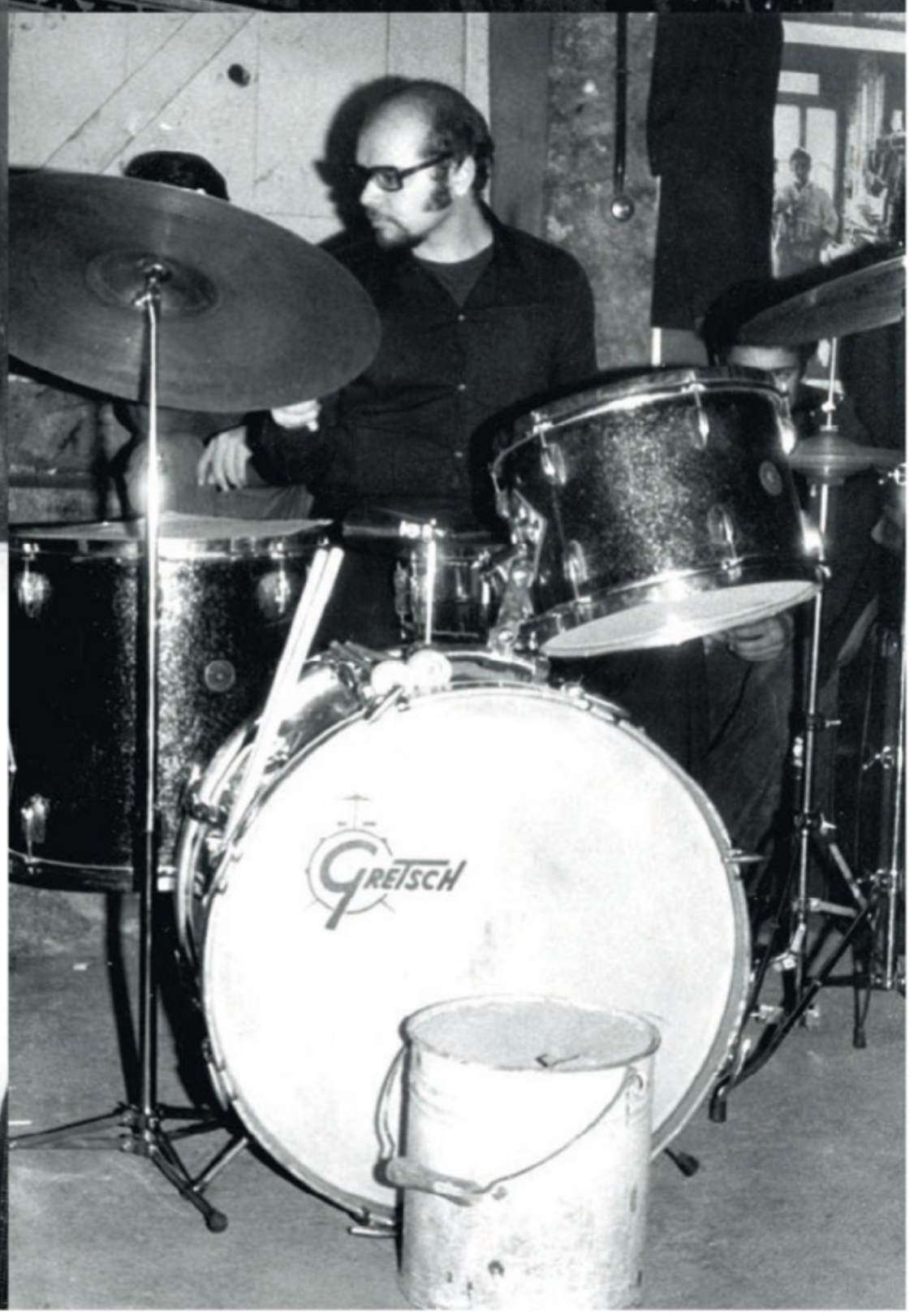
Dès 1965, Didier et Gérard forment un duo de guitaristes acoustiques et, pour acquérir des connaissances en solfège, décident de suivre des cours à l'Union artistique de la SNCF. A cette époque, le chocolat Meunier s'était associé à l'émission Salut Les Copains. Didier : *"Nous achetions un maximum de tablettes de chocolat pour pouvoir récupérer les vignettes qui se trouvaient sur les emballages car, en échange, Meunier offrait des places de concert. Nous avons ainsi pu voir gratuitement les Troggs, les Kinks, Cream."* Gérard : *"Le concert qui m'a vraiment marqué, c'est celui de Jimi Hendrix à l'Olympia en 1967* (le 9 octobre). *Musicalement, il m'a ouvert des horizons."* A partir de 1967, le duo adopte des instruments électriques, Didier passant à la basse, à laquelle il ajoute tout un jeu de pédales. Le duo s'initie, grâce au frère aîné de Didier, aux compositeurs contemporains tels que Ligeti, Pierre Henry et Stockhausen alors que la découverte des Mothers Of Invention de Frank Zappa, de Ten Years After, de Soft Machine et de Pink Floyd modifie progressivement son approche musicale.

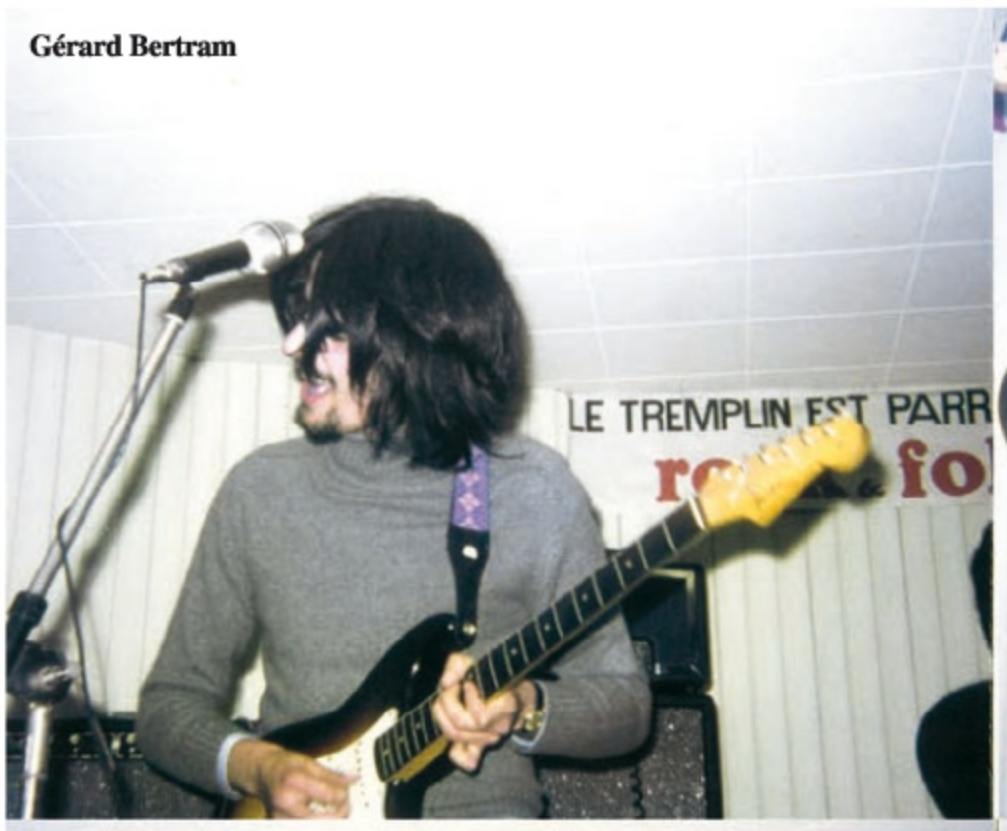
Photos DR

30 MAI
GARGENVILLE
TREMPLIN
MUSIC
ONE PLUS
AN-LUC GO
avec
les ROLLING STONES
anne WIAZEMSKI
iain QUARRIER

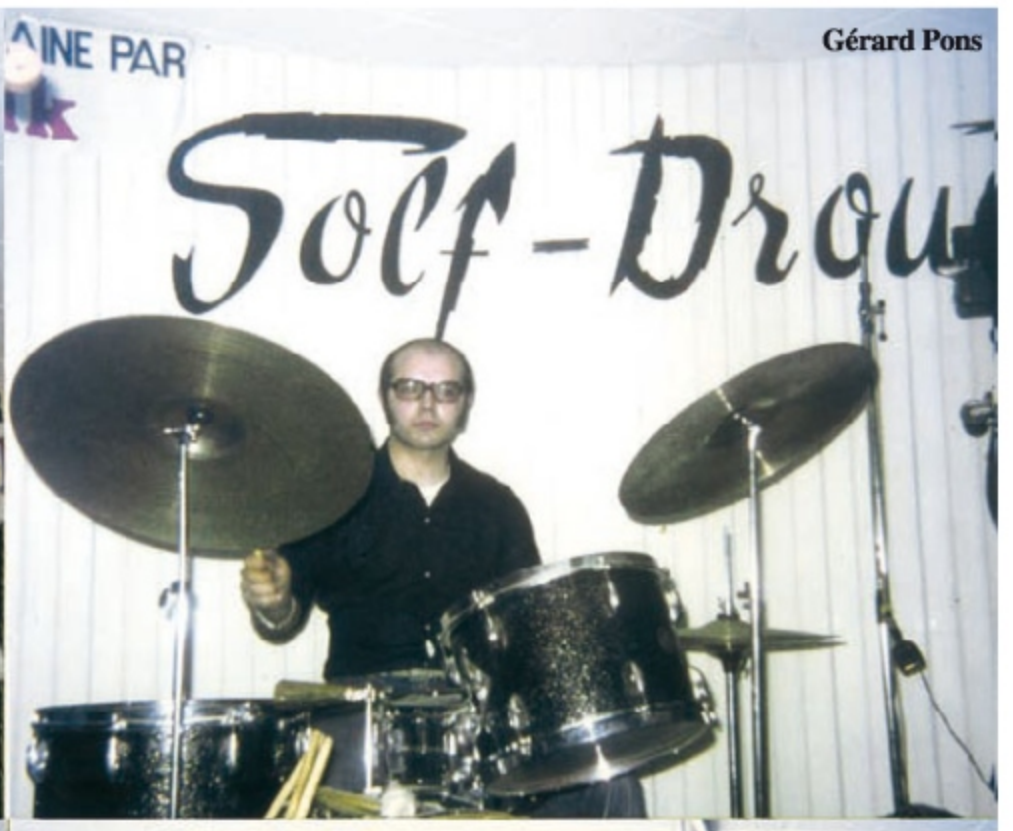
GARGENVILLE
TREMPLIN
P-MUSIC
ORCHESTRES VEDETTES
NG GELATINE PLATES
LODIE MAKERS
TREMPLIN
LE VICE
HT BURNING
THEATRE DE LA MUS
Vendredi 22 MAI
POP PROMOTION
UNIVERIA ZEKT Présente
MAGMA
Présente
GELATINE PLA
Présente
IPTYQUE

30 MAI
ONE
JEAN-L


GRETSCH



Gérard Bertram



Gérard Pons

Maurice Helmlinger

Didier Thibault

Photos DR

“On commençait à jouer vers minuit”

De la MJC de Sartrouville au festival du Bourget

Premiers concerts en 1968 dans le gymnase du lycée, sous le nom de The Lines, avant l’arrivée d’un batteur, Michel Coulon, qui, lecteur assidu de John Steinbeck, choisit le patronyme de Moving Gelatine Plates. Chargé de famille, il cède sa place à Gérard Pons. Très vite un quatrième membre complète la formation : Maurice Helmlinger un multi-instrumentiste aussi à l’aise à l’orgue qu’aux saxophones, à la flûte ou à la trompette. Nés en juin 1946, Pons et Helmlinger avaient suivi des cours au Conservatoire. En outre, Helmlinger possédait une solide expérience de la scène avec des groupes qui animaient les bals. Par cette connexion, le quatuor réussit d’ailleurs à se faire prêter du matériel. *“En juillet 1969, Moving Gelatine Plates est constitué et répète assidûment*, se souvient Didier Thibault, véritable mémoire du groupe. *Notre premier concert a logiquement lieu à la MJC* (Maison des Jeunes et de la Culture) *de Sartrouville devant 250 spectateurs le 7 mars 1970. Mais notre premier gros coup fut de jouer au festival du Bourget.”* Le festival Music Evolution se déroule du 28 au 30 mars dans un hall du Parc des Expositions du Bourget avec un son aléatoire et des courants d’air réfrigérants. Il a été autorisé par le ministère de l’Intérieur à condition que, dans l’intitulé, ne soit pas employé le terme hautement subversif de *pop music*. L’affiche est alléchante avec Ginger Baker Airforce, Pretty Things, Procol Harum, Kevin Ayers (avec Mike Oldfield à la guitare), Renaissance, High Tide, Bridget St John, Skin Alley, Trees, Daddy Longlegs, Third Ear Band... et, en vedette, Pink Floyd. *“Comme nous n’avions pas d’argent pour voir Pink Floyd, l’organisateur, Claude Rousseau, accepte de nous faire jouer en échange d’un pass sur une petite scène annexe dans l’après-midi du 27. Notre succès est tel qu’une pétition, soutenue par Rock&Folk, circule dans le public pour nous faire évoluer sur la grande scène du lendemain. Le 28, nous sommes donc programmés juste avant les Pretty Things. Parallèlement, nous nous étions inscrits au tremplin du Golf Drouot. Nous le remportons, mais nous nous*

aliénons les bonnes grâces d'Henri Leproux, le patron du Golf, en refusant de nous produire le dimanche après-midi, clamant haut et fort que notre musique n'était pas de la variété conçue pour faire danser les minets." Gérard : *"Nous avions dix-huit ans. Nous ne diffusions pas un message politisé, ce qui nous a souvent été reproché, mais nous estimions faire partie de l'underground. Nos morceaux étant des compositions originales, nous ne voulions ni dévaloriser notre travail, ni nous commettre commercialement."*

A l'Apollo et au Pop-Club

Claude Rousseau, devenu manager, fait passer Moving Gelatine Plates (non payé) au festival Riviera à Valbonne qu'il organise du 23 au 25 juillet 1970. S'y côtoient Gong, Zappa (venu sans ses Mothers mais avec Jean-Luc Ponty), Amon Düül et un large échantillon de la scène rock française, Magma, Ame Son, Komintern, Total Issue, Red Noise, Crouille-Marteaux de Jean-Pierre Kalfon, Fille Qui Mousse, Barricades, Brigitte Fontaine qui refuse de jouer, car personne n'avait pu lui apporter un collant rose. Moving... retrouve cette dernière le 5 décembre à la fac de droit d'Assas, un concert auquel assiste Claude Delcloo, batteur de jazz, fondateur du magazine Actuel, directeur artistique pour Byg Records et créateur du label AKT distribué par CBS. Didier Thibault et ses camarades reçoivent un accueil plutôt enthousiaste dans les différents endroits où ils se produisent (Gaîté Lyrique, musée d'art moderne, fac de Dauphine) même lorsque les conditions sont difficiles : *"Claude Rousseau avait mis sur pied une tournée d'été de douze dates successives dans des cinémas de la côte Atlantique entre Vannes et Royan, le tout dans un complet désordre. Nous commencions notre set après la projection des films vers minuit, comme à l'Apollo de Rochefort, alors le plus grand cinéma du Sud-Ouest, après la diffusion de 'Monterey Pop'. Au final, nous n'avons pas été payés, car le comptable était parti avec la caisse. Du coup, Rousseau a échangé ses dettes contre notre contrat. Ayant recouvré notre liberté, nous avons pu signer avec Claude Delcloo et son label AKT."*

Auparavant, en décembre 1970, Moving enregistre un single au studio Saravah incluant les premières versions de "London Cab" et de "X 25". Pressé à un seul exemplaire sur disque souple, le disque parvint néanmoins, par l'intermédiaire de Gilles Yéprémian, jusqu'à Patrice Blanc-Francard qui le diffuse au Pop-Club de José Artur (France Inter). Le 29 décembre, Moving y est invité pour un set de 40 minutes en direct.

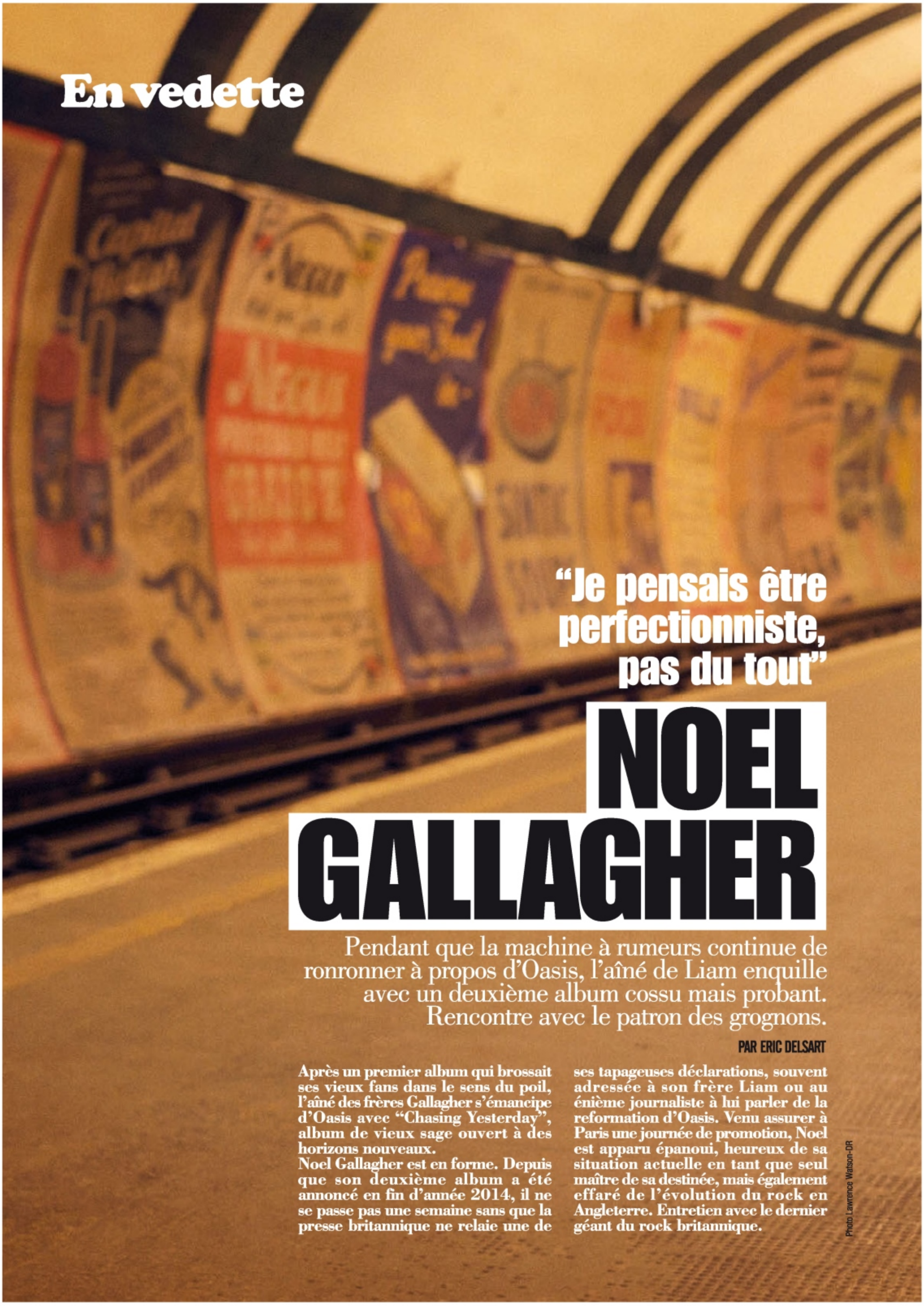
Les problèmes financiers ont eu raison de nous

Produit par Claude Delcloo, enregistré en une semaine au studio Davout, "Moving Gelatine Plates" sort en juin 1971. Les parties instrumentales occupent une place prépondérante laissant le champ libre aux musiciens pour s'exprimer dans des structures complexes, sans tomber dans la démonstration individuelle mais, au contraire, en mettant en valeur la cohésion d'un groupe soudé qui signe collectivement toutes les compositions. La forte présence des saxophones de Maurice Helmlinger insuffle des tonalités jazzy, mais le gros son de basse de Didier Thibault propulsant l'ensemble, les variations rythmiques de Gérard Bertram, le jeu en souplesse de Gérard Pons et la limpidité des sonorités font pencher les musiciens de Sartrouville vers un rock progressif proche de Soft Machine. Leur puissance, qui impressionne tant sur scène, fonctionne au mieux sur les trois plus longs morceaux "London Cab", "Gelatine" et "Last Song" malgré l'inévitable solo de batterie. Les voix de la promo étant parfois impénétrables, les Moving sont invités à l'émission Midi Magazine présentée sur la première (la Une) chaîne par Jacques Martin et Danièle Gilbert ainsi qu'à Bienvenue Chez Guy Béart. Gravé au studio des Dames, le second album, "The World Of Genius Hans", paru en février 1972, est peut-être plus abouti encore malgré quelques problèmes avec CBS. *"Le cachet des musiciens additionnels était à notre charge et les choristes ont demandé plus d'argent pour chanter en anglais. Nous avons extrait deux titres de l'album pour un single qui ne fut quasiment pas distribué. La mise en place et la promo de 'The World Of Genius Hans' furent minimalistes malgré de très bonnes critiques. Au final, les deux albums se vendirent autour de dix mille exemplaires chacun, des chiffres honorables, mais insuffisants pour couvrir nos frais."* Peu après l'enregistrement, le claviériste Philippe Patron rejoint le groupe, puis Gérard Pons qui dut vendre sa batterie est remplacé par Alain Clarel qui évoluait jusque-là aux côtés de Michel Polnareff.

" Le 4 juin, nous donnons notre dernier concert en tant que Moving Gelatine Plates là où tout a commencé, à Sartrouville. En août 1972, pour rembourser nos crédits, nous décrochons un engagement d'un mois pour interpréter des reprises dans un hôtel à Honfleur, mais la saison est catastrophique en raison d'une pluie incessante. Le contrat est annulé au bout de trois jours. Nous revendons sono et camion pour payer les traites et décidons d'arrêter." Gérard Bertram : *"J'ai collaboré un temps à d'autres groupes dont Zao, le dernier étant, en 1975, Mama Lion avec la sculpturale chanteuse Lynn Carey, mais l'aspect commercial du métier ne m'intéressait plus du tout. Depuis, j'enseigne la musique à Sartrouville où j'ai construit un studio dans lequel je produis aussi des illustrations sonores et des livres-disques. J'apprends à mes élèves à jouer, chanter, composer et enregistrer... Ensemble, nous avons ainsi sorti une dizaine de CD."* Didier Thibault : *"Après Gong, puis différentes formations entre jazz (Yasmina) et rock, en 1978, j'ai reformé Moving (sans Gelatine Plates) avec de nouveaux musiciens tout en conservant le même esprit."* Passé trop inaperçu en 1980, l'album "Moving" contient de très belles plages dignes de ses prédécesseurs. *"Nouvelle tentative en 2006 avec une section de cordes pour 'Removing', cette fois-ci, de Moving Gelatine Plates. Par la suite, j'ai créé Laborator avec le clavier et le batteur de 'Removing'. En parallèle, je me produis en solo à la basse, aux synthés et à la guitare, notamment pour un spectacle musical sur les Beatles."*

La sortie du disque redonnera peut-être vie à une nouvelle incarnation de Moving Gelatine Plates. ★

Album *"Moving Gelatine Plates" (Monster Melodies)*



“Je pensais être perfectionniste, pas du tout”

NOEL GALLAGHER

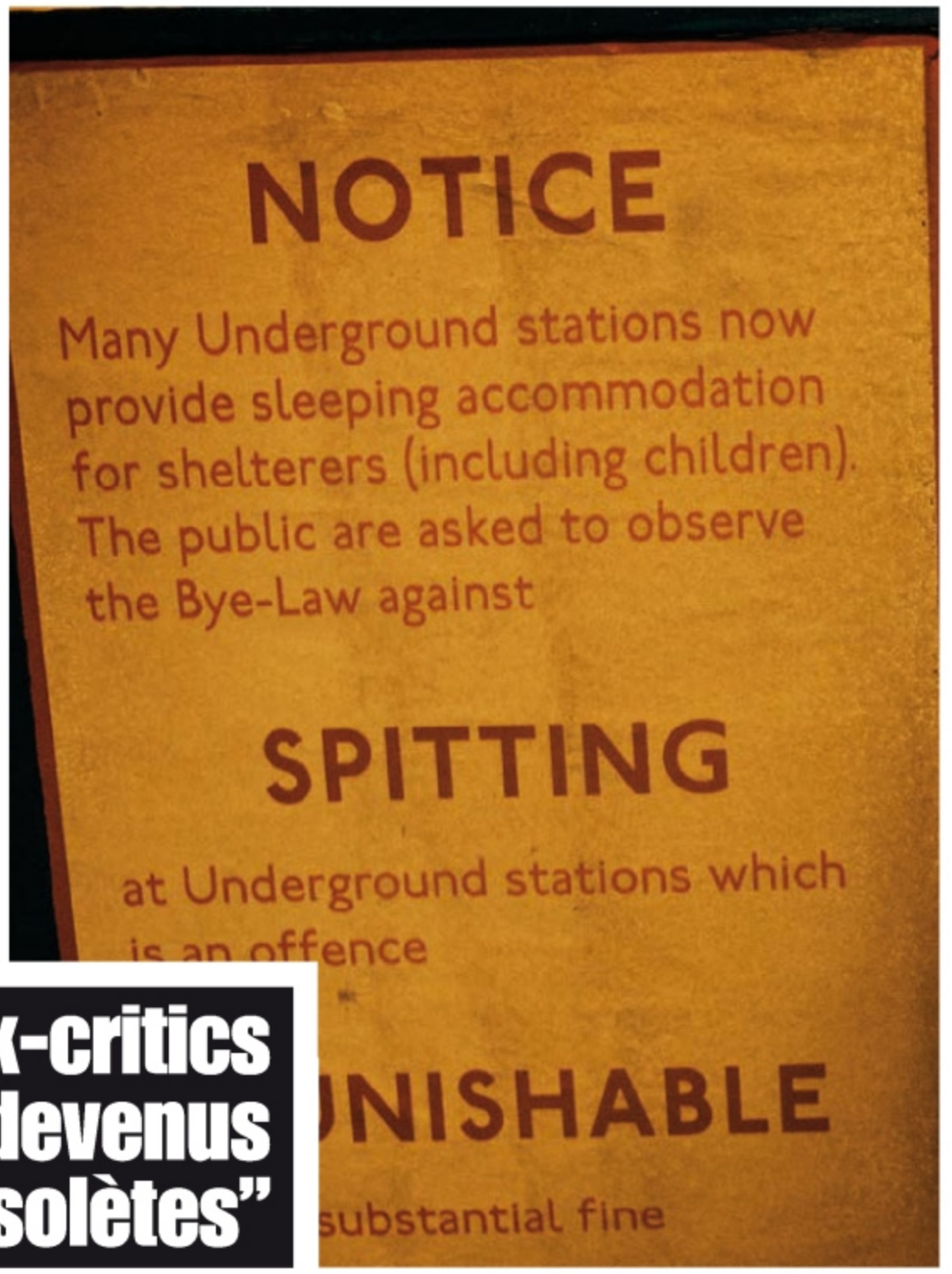
Pendant que la machine à rumeurs continue de ronronner à propos d’Oasis, l’aîné de Liam enquille avec un deuxième album cossu mais probant. Rencontre avec le patron des grognons.

PAR ERIC DELSART

Après un premier album qui brossait ses vieux fans dans le sens du poil, l’aîné des frères Gallagher s’émancipe d’Oasis avec “Chasing Yesterday”, album de vieux sage ouvert à des horizons nouveaux.

Noel Gallagher est en forme. Depuis que son deuxième album a été annoncé en fin d’année 2014, il ne se passe pas une semaine sans que la presse britannique ne relaie une de ses tapageuses déclarations, souvent adressée à son frère Liam ou au énième journaliste à lui parler de la reformation d’Oasis. Venu assurer à Paris une journée de promotion, Noel est apparu épanoui, heureux de sa situation actuelle en tant que seul maître de sa destinée, mais également effaré de l’évolution du rock en Angleterre. Entretien avec le dernier géant du rock britannique.

Photo Lawrence Watson-DR



ROCK&FOLK : Quand avez-vous commencé à plancher sur "Chasing Yesterday" ?
Noel Gallagher : En fait, j'écris tout le temps et quand j'estime avoir assez de chansons, je les rassemble pour aller en studio. Il y a une chanson sur cet album que j'ai mis 23 ans à composer. Donc techniquement je l'ai commencé en 1992.

R&F : Avant le premier album d'Oasis…?
Noel Gallagher : Avant même qu'on ait un contrat d'enregistrement, un manager ou quoi que ce soit. Avant même que j'écrive "Live Forever".

R&F : Pourquoi avoir exhumé cette chanson ?
Noel Gallagher : Cette chanson, "Lock On The Doors", possédait un super couplet sauf que, pour une raison quelconque, elle n'a pas fini sur "Definitely Maybe". Puis les Chemical Brothers m'ont demandé de travailler avec eux, et le couplet de la chanson est devenu celui de "Setting Sun". Mais je n'ai jamais cessé de lui chercher un refrain, j'y revenais de temps à autre, et à chaque fois que je courais après le refrain, il ne venait pas. Un après-midi, alors que je sortais du supermarché, il m'est tombé dessus dans un flash d'inspiration.

R&F : Avez-vous ainsi d'autres chansons inachevées qui rôdent ?
Noel Gallagher : Je pourrais m'asseoir et vous jouer à la guitare cinquante chansons — facilement. J'en ai énormément en stock. Pour preuve, en ce moment j'ai *(il sort son smartphone et compte à voix haute)*… soixante chansons. Elles sont à divers degrés d'avancement. Quarante sont à moitié terminées ou à peine débutées. Il y a en a une vingtaine finies, mais je ne considère une chanson vraiment achevée que lorsqu'elle est sur le disque.

"Les rock-critics sont devenus obsolètes"

R&F : Vous avez un album entier qui attend d'être enregistré…
Noel Gallagher : Oui, c'est parce que je n'arrête jamais d'écrire. J'ai toujours eu vingt chansons. C'est une des choses qui font que j'ai peur de mourir : que je ne parvienne jamais à enregistrer toutes mes chansons.

R&F : Parlez-nous du titre de l'album "Chasing Yesterday"…
Noel Gallagher : Je cherchais un titre, mais ce que je trouvais était toujours trop profond, ringard ou pompeux. J'ai finalement tiré ça du texte d'une chanson. C'est bizarre quand on est artiste solo, parce qu'à chaque titre que je trouvais, je voyais les gens autour de moi analyser le truc comme si c'était quelque chose de personnel. Ils le prennent littéralement, sans réfléchir. Je ne me souviens pas avoir jamais lu dans une interview quelqu'un demander à Bob Dylan : "*Alors, vous ramenez quoi à la maison ?*" *(référence à l'album "Bringing It All Back Home" — NdA)*. C'est juste un putain de titre ! Les gens pensent que, comme on est un singer songwriter, on parle de soi-même, ce que je ne fais absolument pas.

R&F : Est-ce qu'Oasis vous manque ?
Noel Gallagher : En termes de prise de décisions, je préfère à tous les niveaux être en solo. Oasis convenait bien parce que je n'avais pas à être au premier plan sur toutes les putain de photos, et je n'avais pas à être dans toutes les vidéos. En dehors de ça, je préfère mille fois ma position actuelle. Pour cet album j'ai écrit les chansons, produit le disque, fait le design de la pochette. Je n'aurais pas pu le faire dans Oasis parce que tout le monde donnait son avis. Ici j'ai un terrain d'expression plus vaste.

R&F : En étant seul, vous êtes également plus exposé à la critique…
Noel Gallagher : Je ne m'en suis jamais vraiment soucié. Je crois que je n'ai jamais rien lu — en bien ou en mal — à propos d'un de mes disques, que je ne pensais pas déjà moi-même. Quand les rock-critics étaient importants, je n'en avais déjà rien à foutre. Je m'en fiche encore plus maintenant, parce que tout le monde est un rock-critic aujourd'hui. Quiconque possède un putain de téléphone peut rédiger une critique. Les rock-critics sont devenus obsolètes. De toute façon, quand j'ai enfin terminé un disque et que je l'ai remis au label, c'est fini. Si quelqu'un me dit : *"Ton album précédent était meilleur que le nouveau"*, je lui réponds : *"Super, tu as probablement raison, mais je m'en fiche."*

R&F : C'était souvent le cas avec Oasis. Vos albums étaient toujours jugés à l'aune de "Definitely Maybe"…
Noel Gallagher : Je m'en fichais déjà pas mal, parce que personne ne fait d'album aussi bon que "Definitely Maybe" ! Ni U2, ni Coldplay, ni Radiohead ou The Verve. Aucun d'entre eux ! Je suis désolé, mais c'est un fait. C'est un des meilleurs albums britanniques de tous les temps. Il s'avère que je l'ai écrit, Dieu merci. Personne n'est meilleur que ce disque. Une fois que j'en suis arrivé à cette conclusion, je me suis dit que je n'en avais plus rien à foutre. Si je pouvais écrire un autre "Definitely Maybe", je le ferais. Mais des disques comme ça sont magiques. Ils tombent du ciel.

Talon d'Achille

R&F : Pour la première fois vous avez produit l'album seul…
Noel Gallagher : Oui, je me suis retrouvé seul sur ma chaise, avec personne vers qui me tourner, et je dois avouer que c'était plutôt facile. Après avoir produit ce disque, j'ai du mal à comprendre ce que font vraiment les producteurs. Je ne crois pas que je travaillerai encore avec, parce que la seule chose qu'ils m'aient jamais dite ces vingt dernières années après une prise, c'est *(il se penche en avant, imitant un producteur parlant au micro de sa console)* : "*Super, on en refait une ?*" Pour l'album précédent, il m'avait fait chanter certaines chansons cinquante fois. Il m'a fait perdre mon putain de temps. Pour ce disque, j'ai enregistré des solos en deux ou trois prises. Je n'ai jamais chanté une chanson plus de trois fois. Avant de faire ce disque, je pensais être perfectionniste. Il s'avère que je ne le suis pas du tout.

Je veux simplement faire les overdubs le plus vite possible. Quand j'entre en studio, la plupart de mes chansons sont prêtes. Je peux les jouer avec ma guitare, elles sont déjà en place. Si on a ça, on a tout. Pas besoin de beaucoup plus.

R&F : Peut-on vous imaginer faire un album acoustique ?
Noel Gallagher : Comme "Harvest" ? Ce serait super, mais j'ai une imagination si fertile que quand j'écris une chanson, je ne peux m'empêcher de voir des trucs psychédéliques partout. Mes chansons m'imposent de leur donner un son énorme.

R&F : Les bonus acoustiques des rééditions d'Oasis dévoilent pourtant la beauté nue de certains titres, un peu comme pour "While My Guitar Gently Weeps" dans "The Beatles Anthology"…
Noel Gallagher : Les Beatles l'ont ruinée ! Ils ont coupé le superbe couplet final, une des plus belles choses jamais écrites : "*I look from the wings at the play you are staging, while my guitar gently weeps, as I'm sitting here doing nothing but aging, still my guitar gently weeps*". Et ils l'ont viré pour mettre un putain de solo masturbatoire.

R&F : Vous sentez-vous plus libre qu'avant ?
Noel Gallagher : J'ai toujours été libre de faire ce que je voulais dans Oasis. Il n'y avait aucune règle écrite qui disait qu'on ne pouvait pas jouer un certain genre de musique, mais on avait des paramètres assez étroits en tant que groupe de rock. Le rock de stade, c'est bien mais ça a un talon d'Achille : c'est très restreint. Avec Oasis, je voyais ça comme un défi, j'essayais de changer les choses tout en restant dans la même palette. Désormais tout a changé, je peux suivre mon instinct. En ce moment je suis libre, *free as a bird*...

Mythiques rock-critics

C'est durant les sixties, avec les Beatles, que la critique rock est devenue un art, et Robert Christgau en a été un des premiers initiateurs. On citera les Américains Greil Marcus et Lester Bangs (inventeur du style gonzo), l'Anglais Nick Kent et quelques plumes de ce journal. La plus belle définition de cet improbable métier fut donnée par Frank Zappa : *"Le journalisme rock, ce sont des gens ne sachant pas écrire qui interviewent des gens ne sachant pas parler pour des gens qui ne savent pas lire."*

R&F : Parlez-nous de la superbe "The Riverman" qui ouvre l'album…
Noel Gallagher : Je suis sorti un soir avec Morrissey dans ce pub anglais ridicule à Los Angeles. A un moment il a sorti un CD de sa poche et a demandé au barman de le passer. J'ai bloqué sur "Pinball" de Brian Protheroe. Un an plus tard j'étais en studio et j'avais cette chanson un peu dylanienne nommée "The Riverman" sur laquelle je butais. Je me suis souvenu de "Pinball" et j'ai reconstruit la chanson pour lui donner le même feeling, et c'est devenu un truc à la Pink Floyd. On y entend du saxophone ! Pour le solo, j'ai demandé à un ami guitariste de jouer un truc qui évoque le Los Angeles des années 70 et il a fait ce solo incroyable à la Santana. Je lui ai dit : *"C'est super ! Je vais dire à tout le monde que c'est moi qui l'ai fait."* Mais bon, s'il faut le jouer en concert tous les soirs...

Putain de refrain

R&F : Vous avez fait des choix de singles étonnants, très dansants, pas forcement représentatifs de l'album…
Noel Gallagher : Mais rien ne l'est ! Si je fais seulement écouter "In The Heat Of The Morning" et "Ballad Of The Mighty I" à quelqu'un, il trouvera que c'est un album dansant. Si je lui fais écouter "Riverman" et "Right Stuff", il se dira : *"C'est un truc jazzy."* Et puis si je lui fais écouter "Lock On The Doors" et "The Dime Of The Light", il dira : *"C'est Oasis."* Rien n'est représentatif de l'album. Si tu écoutes "Ballad Of The Mighty I", avant que la voix n'arrive on pourrait croire que c'est un jeune groupe cool qui joue, alors qu'en fait il s'agit d'un vieux mec pitoyable.

R&F : D'ailleurs, où sont les jeunes groupes cool anglais ?
Noel Gallagher : Ça fait dix ans qu'il n'y a plus rien. Je ne sais pas ce qui s'est passé. En 2004 c'était les dix ans de "Definitely Maybe", et tous ces groupes — Arctic Monkeys, Kasabian — disaient que cet album les avait grandement influencés et poussés à fonder un groupe. C'est affligeant que personne n'ait fait d'album comme ça depuis.

R&F : Qui est responsable, selon vous ?
Noel Gallagher : Les gens ont changé. S'il faut tenir quelqu'un responsable, c'est Apple. Apple prive les gens de leur sens de la curiosité, de l'aventure et de la magie. Il n'y a plus besoin d'être curieux désormais, avec son téléphone on peut savoir tout sur tout en quinze secondes. Il n'y a plus de mystères dans le monde. Je ne dis pas qu'Oasis était un groupe mystérieux, mais on faisait les choses à notre propre façon. On disait : *"Voici comment on va faire les choses. Et si ça ne vous plaît pas, allez vous faire foutre, ou habituez-vous à nous."* Avant, les artistes changeaient la façon dont le business marchait. Il n'y a plus de gens alternatifs. Tout le monde veut faire carrière, les gosses avec une guitare veulent devenir célèbres. Ils veulent les filles, les bagnoles, l'argent, la drogue, les fringues, mais la seule chose à laquelle ils oublient de penser, c'est le refrain. Quelle est la chose la plus importante ? Le putain de refrain. Sans le refrain, toute cette merde n'a aucun sens. On n'est qu'un beau mec avec une belle veste. L'industrie musicale a taillé ses rock stars pour en faire des mecs gentils. Ils sont beaux, n'ont rien à dire et ne vont pas faire de vagues. Oasis avait de grandes chansons, mais c'était aussi un idéal, celui d'un groupe de rock immense qui fait des choses dingues, pète les plombs, se défonce et n'en a rien à foutre. Personne n'a jamais pensé qu'Oasis était un groupe acceptable. On nous adorait ou on nous détestait. C'est ce qui manque aujourd'hui. Les groupes sont acceptables. Il n'y a plus aucun groupe que je déteste ! Ce n'est pas une bonne chose, il faut avoir des ennemis. Ici repose le problème. ★

Album *"Chasing Yesterday" (Sour Mash/ Pias)*

Photo Lawrence Watson-DR

Les nouveaux mods sont partout

THE JAM

En 1979, avec “Setting Sons”, quatrième album de son trio, le juvénile Paul Weller change de monde. Le jeune punk à la culture mod se mue alors en songwriter fascinant.

PAR NICOLAS UNGEMUTH

En 1979, Paul Weller a 21 ans et trois albums au compteur dont un chef-d’œuvre. Pour mémoire, les Jam débutent en 1977 avec “In The City”, premier album où se catapultent les influences de Dr Feelgood et des Who du début, le tout secoué par l’énergie punk : la vie du jeunot a changé depuis qu’il a vu les Sex Pistols en concert en 1976. Porté par un single énergique (“In The City”, qui sera largement pompé plus tard par ces mêmes Pistols pour leur classique “Holidays In The Sun” avec beaucoup plus d’efficacité), le groupe, bien que raillé par ses confrères pour un conservatisme jugé scandaleux en ces temps nihilistes, trouve rapidement sa place dans la nouvelle scène anglaise.

Photo DR

Un portrait digne de Ken Loach de la jeunesse prolétaire britannique

En conséquence de quoi, on demande au trio de produire rapidement une suite. C'est "This Is The Modern World", qui sort quelques mois seulement après "In The City" cette même année 1977. L'album est bâclé — Weller concèdera plus tard que la chanson donnant son titre au disque est l'une des plus embarrassantes de sa carrière — contenant trois bons titres ("Life From A Window", "The Combine", "Tonight At Noon"), ce que la critique ne manque pas de souligner. Weller est dans une impasse et peine à composer, laissant Foxton signer quelques bricoles rarement brillantes ("News Of The World", "Don't Tell Them You're Sane" ou le très gênant "London Traffic"). Chris Parry, directeur artistique à Polydor, explique clairement qu'il n'est pas question de poursuivre dans cette direction et rejette plusieurs compositions du groupe. Le chanteur en est blessé, mais apprend vite. Il envoie une lettre au critique Charles Shaar Murray (un fan de Péladan, sans doute) pour lui expliquer que la prochaine livraison des Jam mettra tout le monde à genoux. En novembre 1978, soit un an après "This Is The Modern World" débarque "All Mod Cons" qui fait plier tous les sceptiques (avec une pochette intérieure conçue comme un véritable manifeste mod qui a durement marqué ceux qui l'ont acheté à l'époque). Weller a élargi sa palette (Ray Davies est définitivement entré dans le bal de ses influences), laissé derrière lui un côté macho un poil bourrin (voir les ballades "English Rose" et "Fly", peut-être le plus beau morceau du disque) et, surtout, est devenu un parolier de première catégorie : "To Be Someone (Didn't We Have A Nice Time)" est une réflexion d'une étonnante maturité sur le cirque rock and roll, "Down In The Tube Station At Midnight" relatant une agression raciste dans le métro impressionne tout le monde... C'est la fête pour les Jam qui, un an et demi après leurs débuts, ont su se distancier du punk et faire preuve d'une finesse inédite alors que les Pistols explosent et que les Clash pataugent en public avec "Give 'Em Enough Rope".

Polydor ne donne pas dans la finesse et urge Weller de préparer fissa un nouveau petit chef-d'œuvre. Le succès critique et les nombreux applaudissements ont légèrement tourné la tête du jeune chanteur qui décide de tomber dans le pire des panneaux : faire un album conceptuel. A la manière des Who, mais surtout des Kinks. Ce serait l'histoire de trois camarades d'enfance se retrouvant après avoir pris des chemins différents. Weller s'est politisé depuis "Down In The Tube Station At Midnight", et a beaucoup d'admiration pour les discours gauchistes assez simplets de Joe Strummer.

Il semble que, comme toujours avec les *concept albums*, l'histoire ne soit pas bien claire : logique, les musiciens ne sont pas scénaristes, et encore moins romanciers. En mars puis en août, les Jam sortent deux monstrueux singles (qui seront absents du futur album, c'était la beauté de l'époque), "When You're Young" — et sa superbe face B "The Butterfly Collector" — et "Strange Town" qui restent bloqués à la quinzième place des charts, une déception pour le groupe et la maison de disques. Weller arrive pour la première fois en studio avec quasiment aucune chanson. Le temps étant de l'argent, il s'agit de ne pas traînasser. Rapidement, le concept fumeux est abandonné. Un morceau de Bruce Foxton (son meilleur) qui était paru en face B de "When You're Young", est réarrangé avec des cordes merveilleuses et des chœurs parfaits, tandis que Weller écrit à toute vitesse huit morceaux. Malgré cela, c'est encore trop peu : on décide donc de boucler une version du classique mod "Heatwave" (repris en son temps par les Who) de Martha & The Vandellas". C'est la seule pièce incongrue de ce puzzle : tombant comme un cheveu sur la soupe, cette reprise s'ajoute inutilement à celles, déjà nombreuses, présentes sur les précédents albums ("Batman Theme" et "Slow Down" de Larry Williams sur "In The City", "In The Midnight Hour" de Wilson Pickett sur "This Is The Modern World" et "David Watts" des Kinks sur "All Mod Cons").

Grand groupe à singles

En 1979, le succès des Jam, en particulier l'influence de "All Mod Cons" et la sortie de "Quadrophenia", l'histoire du jeune Jimmy adaptant l'album des Who sorti en 1974, engendre un revival mod élargi par la furie 2-Tone lancée par les Specials, avec laquelle elle partage de nombreux idéaux. Les nouveaux mods sont partout et une cohorte de groupes est signée dans l'espoir de participer au festin. Purple Hearts, Chords, Squire, Secret Affair, Merton Parkas et Lambrettas sont soutenus par l'hebdomadaire Sounds et son journaliste star, le très populiste (mais pas idiot) Gary Bushell, le même qui mettra toute son énergie à défendre la scène Oi! un peu plus tard. La plupart de ces groupes sonnent soit comme une mauvaise imitation des Jam, soit comme de la power pop médiocre, soit comme du pub rock minable, soit comme l'expression de jeunes paons ultra prétentieux (Secret Affair), soit comme tout cela à la fois. Le revival arrange bien les affaires des Jam — une collection de vêtements de qualité atroces, comme les *Jam Shoes* de Shelly's s'arrachent à Carnaby Street en un merchandising cheap mais fonctionnant à merveille — tandis que le groupe attire un public de plus en plus nombreux à ses concerts. Mais Weller peine à se reconnaître dans la musique assez minable de ses imitateurs (bien qu'il défende les Chords du bout des lèvres) : *"Je n'ai pas grand-chose à voir avec tout cela. C'est assez pathétique, en réalité"*, déclare-t-il à un journaliste (même s'il recrute Mick Talbot chez les très pathétiques Merton Parkas pour jouer de l'orgue sur l'album — il montera plus tard le Style Council avec lui). "Setting Sons" est finalement achevé. Le ton est beaucoup plus sombre et *adulte* que celui de "All Mod Cons". Les morceaux relevant du concept initial ("Thick As Thieves", "Little Boy Soldiers" ou le merveilleux "Wasteland", notre favori) sont sans aucun doute les meilleurs, mais le reste est également fabuleux : "Smither's Jones" de Foxton, chanson sociale sur le licenciement d'un petit rond de cuir, est aussi bon que le meilleur de Weller, "Private Hell" (inspiré par les paroles d'une chanson inachevée des Creation repérée par le jeune songwriter) est un classique aux paroles parfaites, "Satuday's Kids" est un portrait digne de Ken Loach de la jeunesse prolétaire britannique (*"Saturday's kids live in council houses, wear V-neck shirts and baggy trousers... Their mums and dads smoke Capstan non filter, wallpaper lives 'cause they all die of cancer"*) vénéré, entre autres, par Billy Bragg, "Girl On The Phone" brille par une architecture étonnante, "Burning Sky" flirte avec le post punk... Et puis, il y a "The Eton Rifles", brûlot social particulièrement inspiré et typiquement britannique, introduit par le désormais classique *"Sup up your beer and collect your fags, there's a row going on down near Slough"*. Instantanément, le groupe sent qu'il tient là

Photo DR

un single monstrueux, un hymne total. Lequel sort au moment où "Setting Sons" arrive dans les bacs, en novembre 1979, et se place directement en troisième position des charts. C'est le premier single du groupe à entrer dans le Top Ten : le groupe joue désormais dans la cour des grands. L'album, juste plombé par la chanson des Vandellas, montre l'aptitude hallucinante de Weller pour les mélodies rebondissantes et les suites d'accords surprenantes et, une fois de plus, son talent de parolier qui atteint alors des sommets. Son concept fumeux rangé aux oubliettes, Weller a sorti, sans même s'en rendre compte, un album centré sur la classe ouvrière anglaise, une œuvre de sociologie ultra-réaliste. Les petits groupes du revival mod peuvent toujours se fouiller pour atteindre pareil niveau. D'ailleurs, le leader des Jam est sur une lancée. A peine quatre mois plus tard, en mars 1980, il envoie une bombe atomique : le single "Going Underground" (et sa face B néo-psychédélique à la sauce post punk annonçant la suite des affaires, le très curieux "Dreams Of Children"). Immédiatement après l'énorme succès de "The Eton Rifles" et du disque qui se place en quatrième position du top Album, "Going Underground" enfonce le clou : le single infernal est numéro 1, inaugurant une étonnante série à venir (plus tard, "Start", "Town Called Malice" et "Beat Surrender" connaîtront le même privilège, faisant des Jam le plus grand groupe à singles de leur temps).

L'album préféré des fans

Aujourd'hui, "Setting Sons" est considéré comme le classique des Jam en milieu de carrière. Weller a à plusieurs reprises déclaré qu'il estimait sa production trop mainstream, ce qui explique sans doute le son plus abrasif de "Sound Affects" qui lui succèdera un an plus tard et qui reste le favori de son auteur, alors que celui de "Setting Sons" est plus puissant et coruscant. "Sound Affects" sera le résultat d'un désir de renouvellement, Weller prêtant une oreille attentive à Wire et Joy Division — il reviendra à ses racines mod avec le raté "The Gift" pour les approfondir de manière conceptuelle avec son prochain groupe, le Style Council — mais "Setting Sons" et sa cohorte de singles sortis avant, pendant et après, sont les exemples les plus parfaits du songwriting *classique* des Jam. Moins varié que "All Mod Cons" ou "Setting Sons", il est plus monolithique, mais aussi plus cohérent. En tant que parolier, Weller parviendra rarement à retrouver ces sommets plus tard (à l'exception de "That's Entertainment" et "Town Called Malice"). C'est la raison pour laquelle, sans doute, "Setting Sons" reste l'album préféré des fans ayant suivi la carrière du groupe en son temps. Il suffit de prendre un ancien mod de 1979, de lui passer "Wasteland" ou "Saturday's Kids" et de bien le secouer : il sera plein de larmes. L'année 1979, d'ailleurs, a laissé des traces et quelques cicatrices en provenance d'Angleterre : "Unknown Pleasures" de Joy Division, "London Calling" des Clash, sorti quelques semaines après "Setting Sons", "Machine Gun Etiquette" des Damned, "Bomber" et "Overkill" de Motörhead, "Metal Box" de PiL, "Specials" des Specials, "154" de Wire, "Drums And Wire" d'XTC, "The Raven" des Stranglers, "The Crack" des Ruts et d'autres encore. Dans cette explosion de créativité, cette véritable renaissance deux ans après l'année zéro 1977, Paul Weller a su évoluer, abandonner les recettes de "Setting Sons", et sortir son groupe de l'étroitesse du revival mod dans lequel il aurait bien pu rester bloqué, sachant que tous les revivals (mod, ska, rockabilly, skinhead — ils sont nombreux à l'époque) sont voués à périr au plus vite : c'est ce qu'il a fait avec "Sound Affects". A ce moment-là, il aura vingt-deux ans... Mais, comme on dit dans les contes, ceci est une autre histoire. ★

" 'Setting Sons' Super Deluxe Edition" (Polydor/ Universal) contient l'album original et tous les singles, un DVD, un concert inédit et un CD de démos et de John Peel Sessions pour la BBC

Toujours difficile second album

La formule est connue, la malédiction claire : l'épreuve du second album est de celles qui forgent un groupe, surtout pour la génération punk. "This Is The Modern World" des Jam est raté, tout comme "Give 'Em Enough Rope" de Clash. Idem pour les Damned qui font un flop retentissant avec l'audacieux "Music For Pleasure". Ian Dury a déçu avec "Do It Yourself". Les Ramones ont proposé un "Leave Home" en demi-teinte avant de cartonner avec "Rocket To Russia". Les Sex Pistols, eux, se sont séparés après le premier album. Problème résolu.

“Un accident”

WHITE FENCE

Homme de multiples projets et d’expériences souterraines, le Californien Tim Presley a trouvé le salut avec cet attelage garage psyché séduisant. PAR ERIC DELSART

Depuis des années White Fence agite le petit monde du rock underground californien avec ses albums enregistrés dans un appartement spartiate de Los Angeles. Assimilé à la scène garage de San Francisco de par ses publications remarquées sur Castle Face et son association avec Ty Segall le temps d’un superbe album (“Hair”), White Fence est le projet solitaire de Tim Presley, guitariste surdoué à la trajectoire accidentée. Avec “For The Recently Found Innocent”, Presley a enfin décidé de passer la vitesse supérieure et de voir les choses en grand.

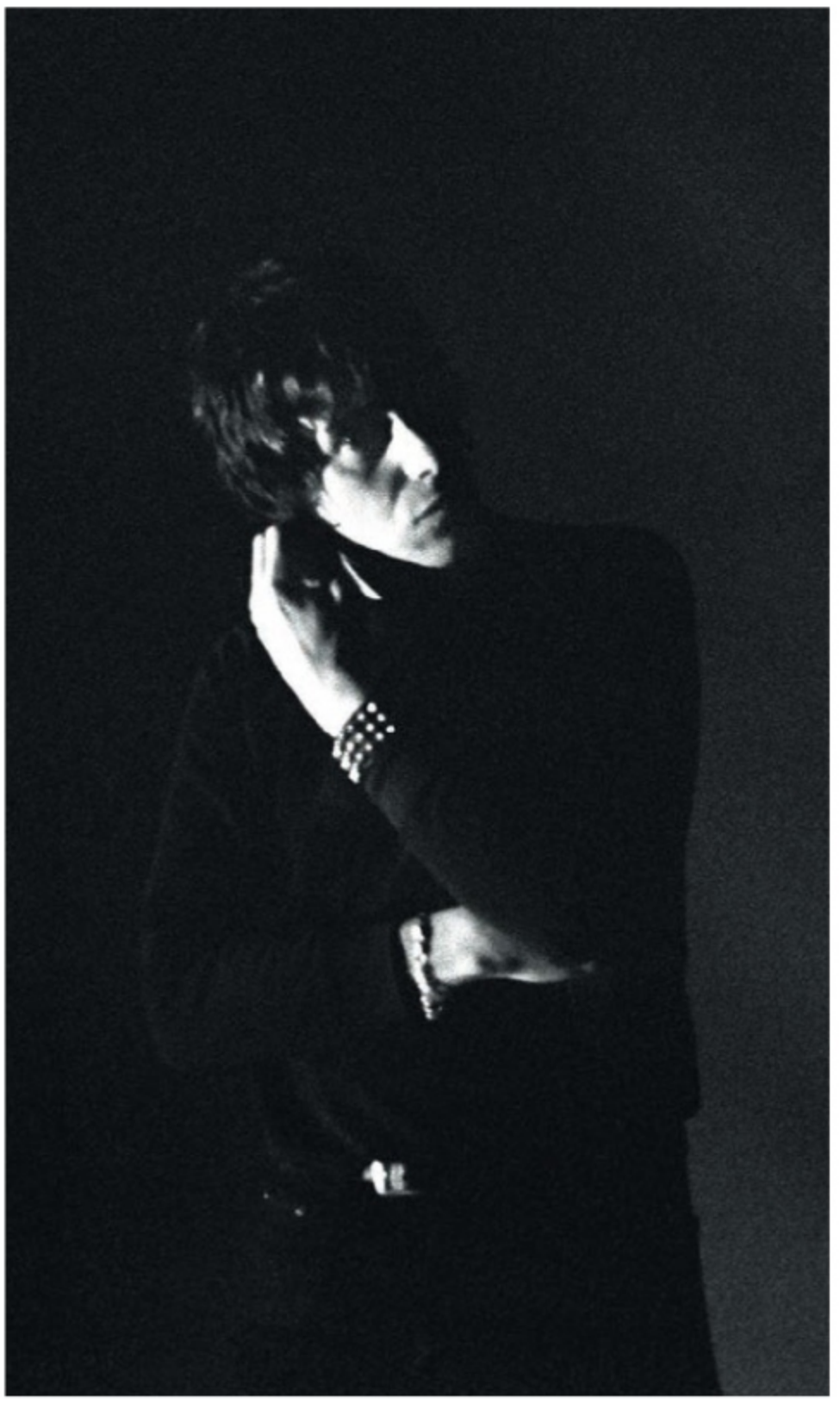
Geste ultime

Assis devant un café au restaurant de la Maroquinerie, Tim Presley ne cache pas son plaisir d’être de passage à Paris. “*C’est la ville où je préfère jouer. Je n’ai jamais eu de meilleure réaction du public qu’au 104 pour le City Sounds Festival*”, confie l’homme au cœur du projet White Fence. Californien d’origine, Tim Presley a grandi entre les deux pôles culturels de l’Etat doré. “*Je suis né à Los Angeles, mais j’ai grandi dans la Bay Area. Ma famille a déménagé à San Francisco quand j’avais cinq ans et je suis retourné à Los Angeles il y a dix ans.*” Jadis, Presley était perçu comme un outsider, affilié à la scène de San Francisco mais résidant à Los Angeles.

Photo DR

Désormais, c'est dans sa ville natale que se sont rassemblés tous les musiciens poussés hors de San Francisco par les millionnaires du web 2.0. Toute la clique Castle Face est là, ce qui l'amuse beaucoup. *"A un moment, je devais défendre Los Angeles. Maintenant tout le monde y vit... Mais c'est cool d'avoir tous les amis à proximité"*, rit-il. Tim Presley se souvient parfaitement du jour où le rock'n'roll est entré dans sa vie : *"J'ai découvert les Ramones, Black Sabbath et Black Flag le même jour. Un ami m'a apporté ces trois cassettes, et tout ce que j'écoutais avant ça, musique populaire, hip hop, est devenu obsolète. Le virus du rock'n'roll m'a atteint."*

Trentenaire, Presley est un vrai enfant des années 90 : *"J'avais l'âge idéal quand Nirvana est devenu populaire. Sa musique paraissait simple, accessible, tout comme celle des Sex Pistols ou des Ramones, ça m'a donné encore plus envie de jouer de la guitare."* Presley est issu de cette culture californienne du skate et du surf, qui entraîne de nombreux jeunes rebelles vers le punk et le hardcore. *"Je skatais beaucoup à l'époque, j'ai découvert des groupes comme Minor Threat. Le skate et ce genre de musique sont indissociables. Dans les années 90, on entendait plein de chansons cool dans les vidéos de skate. On regardait les crédits à la fin et on cherchait les disques des artistes."* Ses années lycée le virent jouer dans divers groupes punk avant de rejoindre The Nerve Agents, groupe hardcore où certains membres des Distillers firent aussi leurs armes. Dans ce groupe, Presley officiait à la guitare sous le sobriquet de Timmy Stardust. *"J'étais obsédé par David Bowie. 'Ziggy Stardust' était mon album préféré, il l'est toujours sans doute. Le chanteur des Nerve Agents a trouvé drôle de me créditer sous ce nom sans me prévenir"*, s'amuse-t-il. Ce nom flamboyant n'a — on peut le regretter — pas survécu à la dissolution du groupe. *"Quand les Nerve Agents se sont séparés, j'ai déménagé à Los Angeles, rencontré des musiciens, et c'est ainsi qu'est né Darker My Love. J'écoutais beaucoup My Bloody Valentine et Hüsker Dü, je voulais former un groupe un peu plus mélodique."* C'est avec ce groupe psychédélique dont il était leader, chanteur et guitariste que Presley a fait frémir une première fois la scène indépendante américaine. C'est également là qu'il s'est aguerri à la rude vie de musicien. *"Nous avions un label qui nous aidait beaucoup financièrement mais, en même temps, il voulait un retour sur son investissement. On était constamment sur la route, ils réclamaient beaucoup de singles, c'était usant"*, se remémore Presley. *"Vers 2008, on a commencé à en avoir assez, du rock psychédélique et du shoegaze. On a senti que le vent tournait. C'est pour ça que pour notre dernier album, 'Alive As You Are', nous avions décidé — pour dire fuck you — d'enlever toute la reverb pour faire un disque complètement différent."* Sans surprise, Darker My Love se sépara peu après cet ultime geste de panache.



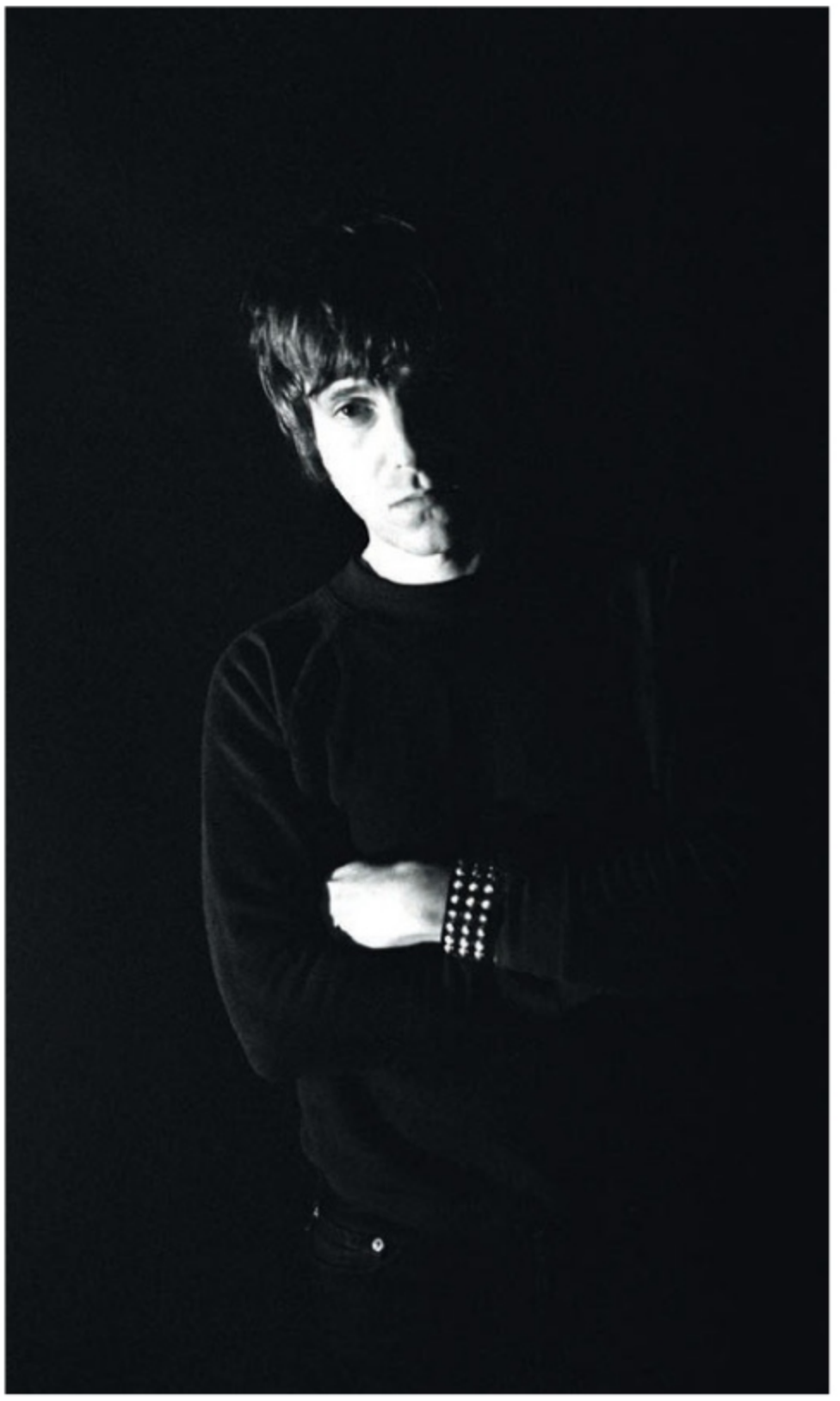
Photos DR

Fascination pour les gangs

Parmi les faits d'armes héroïques de Presley à cette époque demeure également sa participation furtive au sein du groupe post-punk anglais The Fall, plutôt inattendue dans son parcours. *"C'était en 2006*, explique le chanteur. *The Fall était venu faire une tournée aux Etats-Unis. Je suppose qu'il devait y avoir des problèmes entre les membres du groupe et Mark E Smith... Après deux concerts, tout le groupe s'est barré. Mark et sa femme voulaient continuer la tournée, alors ils ont appelé leur label américain qui les a guidés vers nous. Avec mon ami bassiste Rob Barbato, on a appris une vingtaine de chansons à la hâte en deux jours. La première fois que j'ai rencontré Mark, j'étais impressionné. Je me suis présenté à lui et lui ai exprimé mon admiration, il m'a répondu :* 'Arrête de faire le lèche-cul et va faire la balance.' *Ensuite j'ai fait d'autres tournées avec The Fall et un album* ('Reformation Post TLC' — NdA). *Je leur parle toujours. Mark m'a appelé récemment pour me dire de ne pas participer au livre des ex-membres du groupe* ('The Fallen', par David Simpson — NdA) *en me disant :* 'Dis-leur d'aller se faire foutre, tu es toujours membre de The Fall.' *D'ailleurs, il y a deux ans, j'ai encore remplacé un des guitaristes qui ne pouvait pas faire sa tournée anglaise."* Après toutes ces aventures, Presley s'est retiré du circuit un moment. C'est ainsi que White Fence est né d'un besoin de repli sur soi : *"Quand j'ai commencé White Fence, je ne voulais pas monter de groupe ou sortir de disque, je voulais simplement enregistrer des chansons dans mon coin. J'en accumulais, des trucs enregistrés à la maison, littéralement dans ma chambre. La chose la plus proche à laquelle je pourrais comparer White Fence c'est quand je peins."* Tim Presley est en effet un artiste complet qui a suivi des études d'arts appliqués. C'est lui qui a fait le design de toutes les pochettes de Darker My Love et White Fence, ainsi que celles d'autres artistes ("Coral Fang" des Distillers, c'est lui). *"Je peins en permanence chez moi et, quand je ne peins pas, je fais de la musique. Jour et nuit. J'écris tout le temps. Je me lève, je bois un café, j'écris de la musique, je mange, je peins. Je ne m'arrête jamais. Il n'y a pas d'horaire de studio."*

Ziggy tare

Le 3 juillet 1973 est le jour où David Bowie tua Ziggy Stardust. Pour le dernier show de la tournée de promo du LP "Aladdin Sane", il annonce, juste avant le bien nommé "Rock & Roll Suicide", que ce concert *"n'est pas seulement le dernier de la tournée, mais le dernier que nous ferons jamais"*. Une formule ambiguë qui laisse croire à la retraite de Bowie, mais qui signe seulement la mort de son personnage. Dans le documentaire "Ziggy Stardust" de DA Pennebaker, on entend la stupéfaction du public accablé. A part Mick Ronson, nul ne savait que Bowie allait mettre fin à son alias glam.



White Fence représente ces gangs aux liens familiaux très forts, mais d'un autre, ça représente aussi ces maisons de banlieue américaines typiques avec leurs clôtures, cette incarnation du rêve américain qui possède aussi une face sombre." Quand on lui demande si le gang s'est offusqué qu'il emprunte son identité, Presley s'inquiète : "*Je ne sais pas. L'oncle d'un ami qui en a fait partie trouve ça bien, mais il est vieux. Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée d'avoir choisi ce nom après tout ! C'est pour ça que je préfère insister sur le côté générique du nom, surtout à Los Angeles...*"

Hors des sentiers underground

De fil en aiguille, White Fence est devenu un projet discographique, puis un véritable groupe, à la surprise même de son leader : "*Mon frère Sean, qui jouait à San Francisco dans le groupe Nodzzz, a rassemblé sans me prévenir quelques amis et ils ont appris toutes les chansons. Je me suis retrouvé à répéter avec eux, et depuis je n'ai pas arrêté de jouer.*" Le groupe a alors entrepris plusieurs tournées, changeant de membres en cours de route, et proposant surtout une vision rock'n'roll éloignée des titres lo-fi minimalistes de Presley. "*La plupart de mes amis et moi-même venons du punk*, s'excuse presque le guitariste. *Quand on monte sur scène, on joue avec énergie. Je trouve ça bien, d'avoir ces deux aspects : les disques studio, un peu sous sédatifs parfois, et les concerts emplis d'énergie.*" C'est pour cette raison que le nouvel album marque une étape importante dans la carrière de White Fence. On y trouve pour la première fois la synthèse des deux facettes du groupe. "For The Recently Found Innocent", aux influences sixties marquées, est sans doute le meilleur album de White Fence. Foin de bricolages, l'album a été enregistré en studio, avec une véritable batterie. "*J'ai eu envie de changer*, explique Presley. *J'avais l'impression de tourner en rond avec mon home-studio, je trouvais que tout sonnait comme 'Cyclops Reap'. J'ai voulu voir ce qui se passerait si j'allais voir dehors. Ty Segall était très enthousiaste à l'idée d'enregistrer avec moi. On avait fait 'Hair' tous les deux et on savait qu'on était bons ensemble.*" "Hair", c'est l'album collaboratif que Segall et Presley ont enregistré en 2012. Un petit chef-d'œuvre de rock psychédélique West Coast qui a propulsé à un échelon supérieur la carrière des deux artistes, hors des sentiers underground. "*Je connaissais un peu Ty par mon frère, je l'avais vu jouer avec les Traditional Fools. Un jour je l'ai rencontré dans un bar, et il m'a dit :* 'Faisons un disque ensemble.' *Je pensais qu'on ferait un* split, *qu'il ferait la face A et moi la face B.*

"Le virus du rock'n'roll m'a atteint"

Pas étonnant avec cette discipline qu'entre 2010 et 2014, White Fence se soit avéré un artiste étonnamment prolifique, publiant pas moins de sept albums studio et un live. Pourtant, à l'origine, Presley n'avait aucune intention de sortir quoi que ce soit : "*A la base je voulais seulement écrire des chansons, les jouer, m'amuser avec, essayer d'être créatif avec les sons, sans but particulier. Ce n'est que quand mon frère est venu me voir un jour que je lui ai fait écouter mes morceaux et qu'il m'a dit :* 'C'est vraiment bien, grave-moi un CD' *et il l'a refilé à Eric Butterworth de Make A Mess Records. C'était un accident. J'ai dû trouver un nom à ce moment-là.*" Pour publier ses titres solitaires, c'est le nom d'un gang qu'a choisi Tim Presley, celui d'un des plus anciens de Los Angeles. La pochette de son premier album arbore d'ailleurs les écussons distinctifs de nombreux gangs. "*J'éprouve une fascination pour les gangs. Certains adorent les dinosaures, moi je lis tout ce que je trouve sur les gangs, cette culture m'intéresse*, avoue le chanteur. *White Fence a été créé dans les années 40, c'était le premier gang latino. Au début, c'était plus un voisinage, un groupe d'amis. Les White Fence portaient des zoot suits. C'était un peu comme les punks et leurs crêtes roses : porter ce genre d'uniforme pouvait vous valoir des ennuis. D'un côté, Du coup j'ai écrit 'I'm Not A Game' dans cette optique. Je suis passé le voir en studio un jour où j'étais à San Francisco, je lui ai joué le morceau et il l'a appris en trente secondes. Il s'est installé à la batterie et c'est comme ça que tout a commencé. Je suis très heureux de ce disque.*" Depuis, dès qu'ils sont ensemble à l'affiche, tout le monde espère les voir interpréter "Hair", ce qui n'arrive que trop rarement. "*On a fait quelques concerts ensemble où on reprenait trois chansons de 'Hair', mais jamais tellement plus. Je pense que plus tard cette année, nous ferons une véritable tournée où on jouera cet album. Les gens nous le réclament.*" Cette année devrait aussi voir éclore un projet avec Cate Le Bon, artiste britannique qui fait partie des expatriés installés à Los Angeles. "*On vient de finir d'enregistrer un album ensemble. C'est une collaboration totale, un peu comme avec Ty. Cate est ma guitariste préférée. En plus c'est une singer-songwriter incroyable et elle a une voix dingue.*" ★

Album "*For The Recently Found Innocent*" *(Drag City/ Modulor)*

ROYAL BLOOD

Postulant au trophée du groupe le plus bruyant du monde sans guitare, le duo de Brighton s'est mis une bonne partie de la planète dans la poche, à commencer par Jimmy Page.

Bizarre d'interviewer Royal Blood à Portsmouth le jour de la tuerie de Charlie Hebdo. La nouvelle vient à peine de tomber et Ben Thatcher, le batteur qui n'enlève rarement sa casquette de baseball, n'a pas son sourire habituel. *"C'est affreux. Je viens juste de le dire à Mike. C'est le genre d'événement qui te force à réfléchir mais je ne pense pas qu'on puisse utiliser la musique pour faire campagne et empêcher que ces choses arrivent. Cette situation est tellement compliquée"*, déclare Thatcher tandis que Mike Kerr, le bassiste chanteur plutôt beau gosse, fait la grimace lorsqu'on mentionne les métaphores bellicistes des compositions phares de Royal Blood comme "Out Of The Black" ou "Blood Hands".

"Ça nous branche"

"Je ne connais pas assez la question pour me prononcer sur ce qui s'est passé à Paris", admet Kerr qui vient juste de rentrer dans les loges du Pyramids Centre, salle moderne de Portsmouth, port du Sud de l'Angleterre, où ils vont se produire ce soir. Les Royal Blood sont presque des régionaux de l'étape. Le mois dernier, quelques jours avant Noël, on les a vus au Dome de Brighton, un *homecoming* triomphal puisque les deux musiciens sont originaires du Sussex et y résident toujours, à Brighton même pour le batteur, et à Worthing, petite ville voisine, pour le bassiste chanteur. Portsmouth ne se trouve qu'à une heure de leurs domiciles mais, après deux semaines de repos, ils ont hâte de remonter sur scène et dans le tour-bus qui va les emmener à Oxford le lendemain avant de mettre le cap sur l'Europe continentale. Dans la foulée, ils se produiront au Japon, en Nouvelle-Zélande et en Australie et reviendront tourner au Royaume-Uni. Puis c'est rebelote en Europe avec un concert complet le 17 mars dans notre fameux Olympia, salle de concert légendaire qui n'a pas souvent accueilli des groupes au son aussi mordant et aux fans aussi ardents que Royal Blood. On les affranchit en évoquant Edith Piaf, les Beatles et les Rolling Stones mais Ben, qui a retrouvé son sens de l'humour british, ne peut s'empêcher de lancer que *"des tas de groupes nuls ont sans doute déjà joué à l'Olympia"*. Tout aussi deuxième degré, Mike opine du bonnet et surenchérit en disant que *"finalement, c'est peut-être une mauvaise idée de passer à l'Olympia"* avant de retrouver son sérieux et d'admettre que c'est effectivement *"un compliment et une certaine consécration. Les Français nous aiment bien. Chaque fois que nous jouons en France, c'est le délire, mosh-pit, etc. Le public est très enthousiaste."* En fait, le son viscéral et irrésistible de Royal Blood transcende toutes les barrières, qu'elles soient culturelles ou linguistiques, et provoque la même réaction chez leurs fans de tous les âges et de tous les horizons. Tout baigne pour le duo qui, en moins de deux ans, depuis sa formation en 2013, a gravi quatre à quatre les échelons du succès. Très tôt remarqués par les Arctic Monkeys et signés dare-dare par Warner en mars 2014, les Royal Blood sont allés au Texas participer au festival South By Southwest, ce qui a encore plus accéléré les choses via des prestations à Glastonbury et Reading. Numéro un en Grande-Bretagne la semaine de sa sortie en août 2014 et meilleure vente rock depuis belle lurette, leur album homonyme a également été nommé pour le prestigieux Mercury Music Prize. Kerr et Thatcher tombent presque de leurs chaises lorsqu'on leur donne le Rock&Folk Hors-Série N°30 - 555 Disques 1954-2014 Soixante Ans De Rock'n'Roll dans lequel ils figurent. *"No way !"* s'exclame Thatcher comme un gamin qui découvre le concept de la discothèque idéale.

"Moins c'est plus"

Kerr est plus philosophe. *"Nous n'avons pas formé Royal Blood pour décrocher des trophées ou des récompenses. On fait de la musique parce que ça nous branche. On aurait pu tout aussi bien faire du tennis, mais on a la musique dans la peau, on adore ça. C'est sympa d'être plébiscité mais nous ne mesurons pas la qualité de ce que nous faisons selon les trophées ou les critiques dithyrambiques"*, précise-t-il. Ceci dit, lorsque rien moins que AC/DC et Jimmy Page chantent vos louanges dans leurs interviews, et que les Foo Fighters vous embauchent comme première partie pour deux concerts au gigantesque Wembley Stadium de Londres, et un autre à Murrayfield, temple du rugby écossais à Edimbourg, au mois de juin, ça veut dire que les Royal Blood ont tapé en plein dans le mille et méritent bien leur nom. Justement, d'où vient ce son délirant à la croisée des chemins des White Stripes, Black Keys, Queens Of The Stone Age et autres pierres d'achoppement inévitablement mentionnés pour situer le duo de Thatcher et Kerr ? Des collections de disques de leurs parents ? De trouvailles faites sur internet ? *"Nous avons découvert des groupes que nous aimons tous les deux et nous avons voulu essayer de les émuler"*, admet le batteur vite interrompu par son comparse. *"Les Foo Fighters, Nirvana, Jeff Buckley, les Beatles, les Beach Boys, Queen, Muse. Quand on écoute Led Zeppelin, c'est difficile de ne pas être influencés par John Bonham, Robert Plant, Jimmy Page ou John Paul Jones. Nous les admirons et nous adorons leur son."* C'est dans les coulisses du Mercury Lounge, salle de concert new-yorkaise, au mois de mai l'an dernier, que les Royal Blood ont rencontré Page, l'éminent guitariste de Led Zeppelin, qui se fend rarement de compliments. Il avait tellement apprécié leur prestation qu'il a déclaré au New Musical Express que *"les Royal Blood étaient fantastiques. Je ne pouvais pas les quitter des yeux. Leur album a réinventé le rock. On entend ce qui les inspire mais on sent aussi qu'ils sont capables de transporter le rock dans une nouvelle dimension. D'ailleurs, je pense qu'ils font déjà ça. Il s'agit là de deux musiciens d'un certain calibre, ça m'a fait plaisir de voir que, d'une certaine manière, la relève est assurée."* Le son gargantuesque de Royal Blood évoque en effet les moments les plus délirants et les plus lourds de Led Zeppelin. Et ce avec seulement deux musiciens. Comme quoi le minimalisme a du bon. *"A trois ou quatre, ce serait plus difficile*, souligne le bassiste chanteur. *A deux, c'est parfait. Moins, c'est plus. Tu vois tout de suite comment l'autre réagit. Nous jouons ensemble depuis si longtemps que c'est presque devenu de la télépathie. J'aime bien que les choses soient simples. C'est juste du rock'n'roll. Il n'y a pas d'artifice de production sur l'album. L'idée c'était de capter notre son live avec l'aide de notre pote Tom Dalgety* (Band Of Skulls, Opeth, Killing Joke) *qui a produit et mixé la majorité des plages, même si Alan Moulder* (Smashing Pumpkins, Nine Inch Nails, The Killers), *que nous admirons beaucoup, a mixé 'Come On Over'."*

Un leurre, un appât

Kerr et Thatcher se connaissent depuis une dizaine d'années et avaient collaboré dans d'autres groupes avant de former Royal Blood en 2013 lorsque le bassiste chanteur est rentré d'un séjour en Australie qui lui avait permis de prendre un peu de distance et de réexaminer ce qu'il faisait musicalement. *"Les voyages c'est un truc formateur, absolument*, déclare ce disciple du minimalisme qui a une prédilection pour le noir. *C'est simple, facile. Pas besoin de penser à comment tu vas te fringuer. Nous ne sommes pas des icônes de la mode."* Les deux musiciens pensent-ils que le rock est devenu trop extravagant, qu'il s'est détaché de ses racines, que l'image, le look a pris trop d'importance, au détriment de la substance ? *"Le glam rock, le glam metal, a eu sa place, a eu son temps. Les Kiss ne seraient pas Kiss sans leur image. Idem pour Mötley Crüe"*, répond le batteur avant qu'on évoque le groupe minimaliste par excellence, les Ramones. *"Génial. Avec un look qui reflétait leur son et les fringues qu'ils aimaient porter. Blousons de cuir, jeans, tu es prêt en un clin d'œil"*, admet Thatcher. Les Royal Blood sont sur la même longueur d'ondes et finissent sans y penser les phrases de l'autre. Dès qu'ils ont décidé de jouer en duo, tout est devenu évident. *"Nous avons concocté 'Figure It Out' et ce fut ce qu'on appelle un instant eurêka. Bon sang mais c'est bien sûr quoi ! On ne pensait pas que d'autres personnes réagiraient de la même manière que nous. Mais on a tout de suite vu le potentiel du concept des deux membres, basse et batterie, explique le bassiste chanteur. J'adore la basse, les octaves, ce qu'on peut faire avec la distorsion. Pas besoin d'autre chose. Il n'y pas de petits lutins sous la scène. Ou en tout cas ils se tiennent tranquilles"*, ironise-t-il. En examinant la trajectoire de leur carrière, on croirait volontiers que tout avait été planifié à l'avance. *"Nous sommes portés par le courant*, répond Thatcher. *Nous sommes entourés d'une excellente équipe qui veut que nous ayons du succès, que nous vendions des disques et que nous donnions des concerts aux quatre coins du globe. Nous sommes un leurre, un appât que notre management et notre maison de disques utilisent, mais ça tombe bien car nous aimons ce que nous faisons : créer de la musique, tourner."* Visiblement, ils n'ont pas la grosse tête, ils gardent les pieds sur terre et laissent les critiques élaborer des théories prétentieuses sur le minimalisme et sur le fait que les Royal Blood seraient les sauveurs du rock. *"Ce n'est pas notre job de penser à tout ça, c'est le tien"*, lance Kerr dans notre direction. Touché ! *"Nous ne nous attendions pas à être numéro un des charts british avec notre album. Mais c'est le genre de surprise qui fait plaisir."*

Mosh pit et coup de boule

Le *moshing* (ou *slamdancing*) est une pratique liée au hardcore (punk ou metal), héritage du pogo punk. Le terme apparaît à Washington, où le groupe Scream sort en 1982 la chanson "Mash". Selon les Bad Brains, c'est Scream qui a popularisé le mot, prononcé avec un *o* à cause de l'accent jamaïcain du chanteur. La pratique n'est pas sans risques, certains fans ayant même trouvé la mort. Fugazi et les Smashing Pumpkins se sont élevés contre le moshing. Une maxime à ne pas oublier sous peine de sanglantes blessures : *"Moshing et piercing ne vont pas de pair."*

Tourbillon surréel

En référence au film irrévérencieux "Life Of Brian" de Monty Python, le batteur ne peut s'empêcher de dire que *"c'est Mike qui est le sauveur, pas moi"*. Quant au bassiste chanteur, il s'excuse avant de citer Jésus qui disait : " 'Ce sont les mots des autres, pas les miens', *ou un truc dans ce genre. Nous avons tous besoin d'un sauveur mais je ne suis pas sûr d'être à la hauteur de la tâche. Ceci dit, je suis prêt à essayer, à faire de mon mieux"*, plaisante-t-il avant de reprendre son sérieux. *"Sauver le rock n'est pas vraiment le rôle dont je rêve. C'est juste une étiquette que les médias nous ont collée sur le dos."* Kerr admet volontiers que 2014 a été *"une année folle, un tourbillon surréel, avec un nouveau truc délirant tous les deux jours. Télés, première partie des Arctic Monkeys, concert sur K-ROQ aux Etats-Unis. On a enfin pu prendre un peu de recul pendant notre break pour les fêtes. On a même trouvé le temps d'inventer quelques nouveaux riffs."*
Royal Blood est-il donc vraiment un groupe alternatif ou le fer de lance d'une major ? La franchise du bassiste chanteur est désarmante. *"Nous sommes des vendus. Warner nous a donné notre label Black Mammoth Records mais ils le distribuent of course. Le nom Black Mammoth colle bien à ce que nous faisons. C'est une créature hirsute, préhistorique mais qui est capable de bien se conduire. Un peu comme Royal Blood. Dès le début, j'ai trouvé que le nom Royal Blood résumait bien ce que nous faisons. C'est important. Certains groupes sont plus heavy, plus hard musicalement que leurs noms mais c'est difficile de choisir un nom"*, enchaîne Kerr. Selon lui, l'appellation Royal Blood reflète ses inspirations. *"La passion plus que la colère et la frustration. Dans mes paroles, je reviens sur des expériences personnelles, sur des relations. C'est comme ça que je m'exprime. Nous sommes tous pareils, dans le même bateau."* ★

PIERRE PERRONE

Album "Royal Blood" (Warner)

Olympia le 17 mars (complet)

Photo DR

De gauche à droite : Ben Thatcher et Mike Kerr

De gauche à droite :
Roger Waters,
Nick Mason,
Syd Barrett
et Rick Wright

Planant

PINK FLOYD

Quelle est la clé du groupe ? Difficile à dire pour une formation ayant changé plusieurs fois d'époque et de leader. Hypothèse de notre spécialiste : les réponses se trouvent dans le *son*.

PAR JOE BANKS

De son émergence au milieu des années 60 en tant que sommité de l'underground psychédélique londonien, au succès colossal et global de "The Dark Side Of The Moon", en passant par le cri conceptuel et épique de "The Wall", Pink Floyd est sans doute l'un des groupes les plus importants de l'histoire du rock. En repoussant constamment les limites de ce qui est permis et de ce qui est possible, parfois par accident ou par nécessité, le Floyd a eu une profonde influence sur le développement de la musique moderne et sa perception en tant que moyen d'expression artistique.

Le succès de "The Endless River" a prouvé que *le son Pink Floyd* est une marque si forte que, même un album quasiment instrumental, basé sur des chutes de studio de plus de vingt ans, est encore considéré comme une nouveauté légitime. Car si Pink Floyd a écrit quelques-unes des chansons les plus reconnaissables et durables du rock ("Money", "Wish You Were Here", "Another Brick In The Wall", "Comfortably Numb"), c'est en tant que groupe instrumental qu'il a, en fin de compte, bâti sa réputation.

Dave Gilmour a constaté cette vérité capitale quand il a parié — alors que Roger Waters déclarait le groupe à bout de force en 1985 — que même sans son leader d'antan, les fans apprécieraient une version de Pink Floyd ressuscitant le son classique du groupe. Même si Waters était convaincu que sa vision lyrique s'était mise à définir le groupe, "A Momentary Lapse Of Reason" et "The Division Bell" — mettant tous deux l'accent sur de longs passages instrumentaux — ont connu un beau succès.

Le son emblématique auquel nous avons tendance à penser lorsqu'est invoqué le nom de *Pink Floyd* — de grandes chansons expansives, dominées par le jeu de guitare fortement chargé d'émotions de Gilmour — a été établi au milieu des seventies, puis peaufiné jusqu'à une lucrative perfection au fil des années suivantes. Mais avant d'atteindre ce niveau, la musique révolutionnaire du groupe a connu une diversité qui a inspiré de multiples genres à venir.

Ce qui suit est une sélection d'œuvres instrumentales (ou quasi instrumentales) tirées des archives de Pink Floyd, illustrant jusqu'à quel point les Anglais sont allés dans leur quête du son parfait.

Photo Andrew Whittuck/ Redferns/ Getty Images

“Interstellar Overdrive”
(extrait de “The Piper At The Gates Of Dawn”, 1967)

Même si le groupe l’a souvent nié dans les années qui suivirent, le rock planant est le genre le plus souvent cité comme étant celui qu’il a lancé à ses débuts. À la différence de la pop psyché éblouissante et du freakbeat groovy du reste de l’album, les dix minutes de “Interstellar Overdrive” étaient bien plus représentatives des concerts dangereux pour les synapses qui avaient fait connaître le Floyd. Basé sur un riff discordant et bouillonnant, il se détache vite pour filer dans le vide, accompagné d’une ligne de basse hypnotique, le jeu de Waters servant souvent de simple ancrage mélodique dans les explorations soniques des débuts. En marge, la guitare de Syd Barrett émet des sons métalliques et des couinements, sans prétendre au solo conventionnel, avant qu’approche la nébuleuse de l’orgue Farfisa de Rick Wright, tel l’émissaire d’une espèce extraterrestre. Grinçant et noueux, constamment sur le point de sombrer dans le boucan abstrait, c’était tout sauf la bande-son de l’ère du Verseau.

“A Saucerful Of Secrets”
(extrait de “A Saucerful Of Secrets”, 1968)

Une fois Barrett renvoyé en raison de sa conduite de plus en plus fantasque, Pink Floyd a eu recours à son don pour créer de longues improvisations instrumentales, où le rock expérimental l’emportait sur la virtuosité du jazz ou du blues. Comme il convenait pour un groupe d’anciens étudiants en architecture, il a établi les grandes lignes du morceau-titre de son deuxième album sur un diagramme et créé un prototype des compositions épiques à multiples parties à venir. Avec son sinistre fondu et son orgue funèbre suggérant une grande menace à l’approche, “A Saucerful Of Secrets” laisse “Interstellar Overdrive” et sa propulsion cahotante loin derrière dans son implacable sillage. Sur un roulement soutenu de percussions fortes (en fait, une antique boucle de batterie), un piano discordant et des transmissions indéchiffrables de guitare se livrent à une bataille cosmique. Tandis que les tonalités chaleureuses d’un orgue d’église et une foule de voix célestes témoignent de la dévastation, la route vers un avenir plus progressif pour le Floyd commence à se dégager.

“Careful With That Axe, Eugene”
(face B de “Point Me At The Sky”, 1968/ “Ummagumma”, 1969)

Si “A Saucerful Of Secrets” marquait l’émergence d’un son plus cérébral, “Careful With That Axe, Eugene” signale la transition du groupe, de l’abstraction causée par l’acide à la méditation provoquée par la drogue, de “*crazy, man !*” à “*yeah, man...*”. La guitare et l’orgue tombent en cascade et s’entrelacent sur une simple ligne de basse lancinante, mais ils sont immédiatement plus résolus et mélodiques qu’auparavant. Après un cri sous-mixé, Gilmour lâche un solo tripant, déjà proche de ses son et style distinctifs. Dans l’ensemble, le jeu du groupe est plus affûté et contrôlé, emportant l’auditeur, au lieu de menacer de le perdre dans une brume de bruit amorphe. La version live sur “Ummagumma” est encore plus dynamique, sa montée plus lente et plus rêveuse cédant soudain place à une explosion totale de guitare et de batterie. Cet exemple viscéralement excitant de théâtralité sonore sera souvent copiée par la suite, établissant pratiquement le modèle du post-rock.

“Main Theme”
“Cirrus Minor”
(extraits de “More”, 1969)

S’il fallait une preuve de la perception de Pink Floyd en tant que groupe essentiellement instrumental, il suffit de voir le nombre de bandes originales auxquelles il a participé. Ces commandes lui ont permis de pousser les expérimentations sonores, de se créer de nouvelles directions et des culs-de-sac intéressants. La musique du film “More” comporte une série fascinante

Compositions épiques

de diversions de ce type. Sur “Main Theme”, le groupe recycle des éléments familiers, comme l’orgue chevrotant de film d’horreur de Wright, mais la piste rythmique hypnotique et vibrante est différente, anticipant apparemment le swing métronomique des pionniers du krautrock, Can. “Cirrus Minor” opère à l’autre extrémité du spectre, son ambiance bucolique renforcée par l’emploi de chants d’oiseaux de bout en bout (les enregistrements hors studio manipulés seront bientôt de plus en plus présents sur les disques du Floyd). Une guitare acoustique triste, soutenue par des claviers imitant la flûte, laisse place à des accords d’orgue liturgique jouant dans le temple de Mère Nature, pour donner naissance au genre hybride du folk cosmique.

“Atom Heart Mother”
(extrait de “Atom Heart Mother”, 1970)

Si le résultat final a été considéré par beaucoup, groupe inclus, comme une expérience ratée, Pink Floyd a dévoilé ses ambitions de continuer à progresser avec la face orchestrale de “Atom Heart Mother”. Il y a en fait beaucoup de bonnes choses sur ce morceau, comme la fanfare de cuivres moderne classique cherchant et trouvant un motif unificateur, une mélodie mélancolique, chaloupée qui possède une certaine majesté pesante. Et le break-down, avec la voix d’une soprano, graduellement rejointe par un chœur, est un bel exemple d’arrangement, même s’il relègue en quelque sorte Pink Floyd dans un rôle secondaire sur son propre album. Mais surtout, le morceau offre la première apparition du prog funk ensoleillé que les Floyd vont développer au cours de leurs albums suivants, le jeu de guitare paresseux et pourtant très précis de Gilmour désormais bien identifiable. L’empressement à se lâcher allait non seulement les distinguer des autres groupes *progressifs* plus rigides, mais aussi être l’une des clés de leur futur succès mondial.

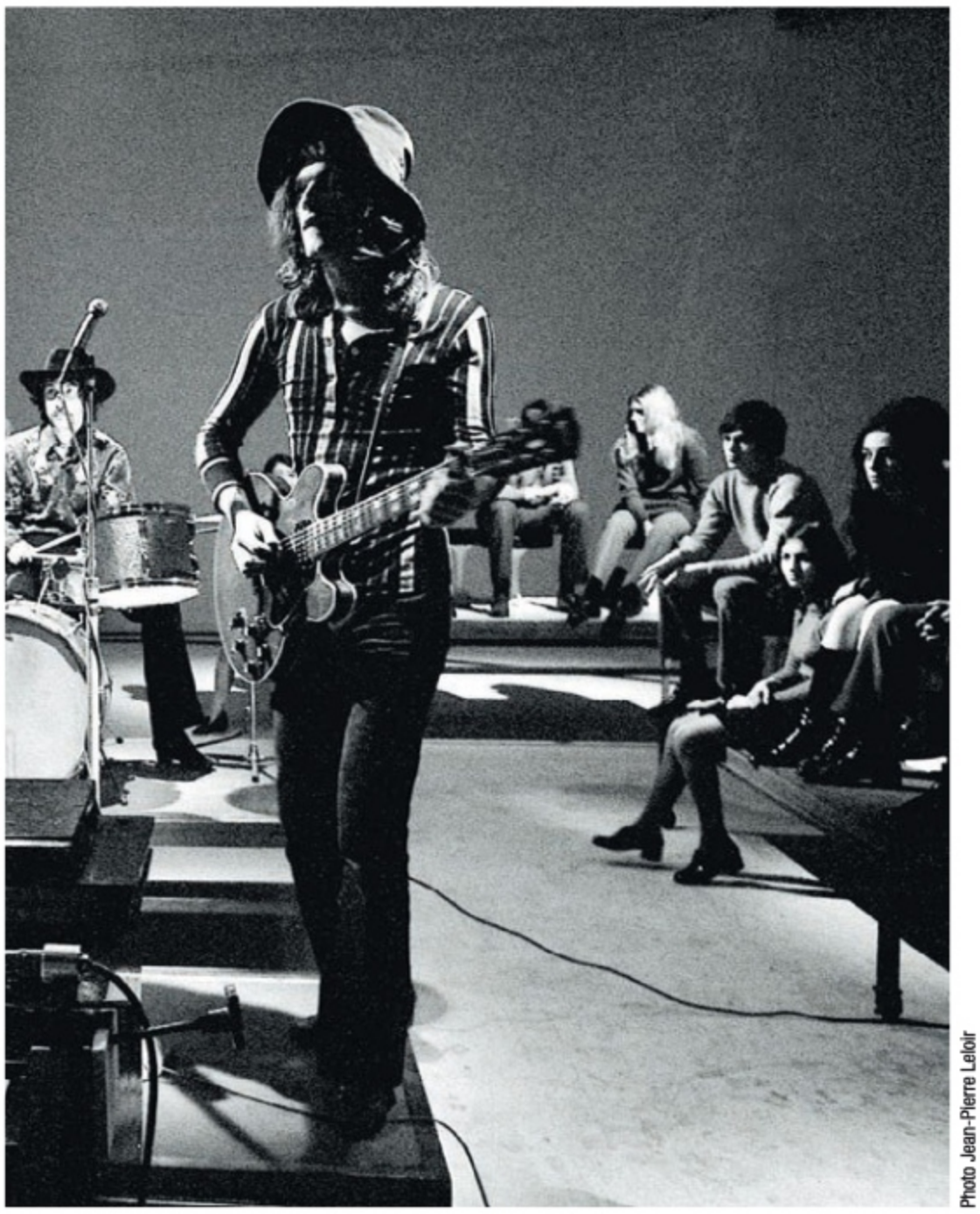


Photo Jean-Pierre Leloir

“One Of These Days”
“Echoes”
(extraits de “Meddle”, 1971)

C’est le moment où Pink Floyd quitte définitivement les années 60, les expérimentations un peu naïves des albums précédents désormais supplantées par une production plus moderne et policée, et une pleine utilisation des possibilités d’enregistrement. “One Of These Days” s’ouvre avec le son du vent qui hurle, jusqu’à ce qu’une ligne de basse métallique et noyée de delay se fasse entendre dans la tempête, lancinante et implacable. Des coups précis d’orgue Hammond renforcent la tension face à la rage contenue et compressée de la slide de Gilmour. Soudain, la chanson se métamorphose en un bel exemple de ruses générées en studio, comme aspirée dans une dimension où tout a été inversé, avant de fracasser à nouveau le miroir, libérée de toute contrainte, chaque changement d’accord et modulation exploités pour obtenir un effet spectaculaire. À l’inverse, “Echoes” (qui dure une face) est la dernière fois où le groupe a saisi l’émerveillement de l’existence, incarnant sans doute la quintessence de la composition floydienne, avant que les textes de Waters ne se préoccupent que de folie et de mort. Le tintement du sonar en intro nous localise immédiatement sous la mer, l’orgue en chœur et la guitare délicate naviguant lentement entre les ruines d’une cité submergée. Après un passage chanté, imprégné de nostalgie, le break-down est à la fois plus libre, mais souligne également un désir vital d’ouvrir l’espace au cœur des chansons, permettant à la guitare aquatique de Gilmour de surfer aisément sur les courants. La chanson plonge vers les ténèbres inquiétants du fond de l’océan où d’étranges créatures (mi-baleine, mi-oiseau marin) s’interpellent, avant de remonter lentement et de fendre la surface de l’eau dans un crescendo de guitare carillonnante. Cet arrangement est magistral et incroyablement organique, mais l’avenir du Floyd s’est tourné au final vers une direction plus dure et moins hospitalière.

“Obscured By Clouds”
“When You’re In”
(extraits de “Obscured By Clouds”, 1972)

Comme “More”, la deuxième bande originale de Pink Floyd est souvent ignorée par les fans et les critiques, mais “Obscured By Clouds” est un disque de transition clé. La froideur a commencé à s’infiltrer dans l’âme collective du Floyd, le premier morceau annoncé par le bourdonnement tout en synthés d’une armée de robots approchant lentement à l’horizon. Soudain, la batterie électronique débarque avec une précision délibérée et pesante, alors que la guitare de Gilmour mitraille le paysage aride. Nous avons pénétré dans un tout autre espace et même l’enchaînement vers le plus up-tempo “When You’re In” offre peu de répit, son groove immobile et mou, drainé de toute vitalité. Mais malgré tout, les deux chansons restent des moments excitants et prescients de rock mécanique et, pendant un temps, Pink Floyd les jouait au début de ses concerts, en guise de déclaration d’intention sonore.

“On The Run”
“The Great Gig In The Sky”
“Any Colour You Like”
(extraits de “The Dark Side Of The Moon”, 1973)

Et un beau jour, tout a changé. Pink Floyd a senti, avec “The Dark Side Of The Moon”, qu’il avait fait son album le plus cohérent à ce jour, sans s’être préparé à son phénoménal succès. Ayant à l’époque la réputation d’être l’ultime disque haute fidélité, la proto-techno de “On The Run”, en particulier, devait sembler étonnante en 1973. Sur un fond de synthé arpégé incroyablement rapide et un motif insistant et artificiel de charleston, des voix simulées, des cris désincarnés et des bruits de pas forment une vue panoramique dans le champ de la stéréo, comme un thriller sonore de science-fiction dystopienne. “The Great Gig In The Sky” pourrait être interprété comme un long orgasme suburbain, mais le jeu de piano de Wright est superbement lugubre d’un bout à l’autre et toujours élégant, tandis que “Any Colour You Like” est l’apogée des expérimentations du groupe avec le funk ralenti, ses synthés magnifiques en échos s’enroulant entre eux, comme des rideaux de perles dans une sorte de lieu de plaisir rétro-futuriste.

“Shine On You Crazy Diamond”
(extrait de “Wish You Were Here”, 1975)

Enfin, le voilà le terminus du long et étrange voyage du Floyd, d’arriviste psychédélique à Béhémoth prog des stades. Chamboulé et ébloui par l’ampleur de l’enthousiasme du public pour “The Dark Side Of The Moon”, le groupe s’est replié en studio pour créer méticuleusement la suite. Il a fini par émerger avec, sans doute, son chef-d’œuvre, une collection sombre, détachée du monde et totalement fascinante de complaintes aliénées et de paysages sonores pour grand écran, avec, en son cœur, “Shine On You Crazy Diamond”. Partagé en neuf parties et deux sections, il sert de vitrine au talent de claviériste de Wright. Le bourdonnement céleste qui conclue la Part I ; les colonnes de synthés sonnant comme des cuivres dans la Part VI ; l’arrogance du Rhodes et du Clavinet de la Part VIII : ils sonnent toujours comme s’ils avaient été téléportés depuis un futur distant. Et ici le jeu de guitare de Gilmour est devenu emblématique, ses solos dépouillés et incroyablement incisifs, et ce célèbre motif de quatre notes lui assurant sa place au panthéon des vrais grands musiciens. Puis, tandis que “Shine On...” disparaît lentement dans l’éther, tel un adieu au passé, c’est cette impression de ne jamais surjouer, d’utiliser l’espace comme un élément essentiel de ses arrangements qui définit le meilleur de Pink Floyd. ★

Traduction Isabelle Chelley

En couverture

Ce n'est pas que du rock and roll !

DAVID BOWIE

PAR ERIC DAHAN

Costumes, instruments et autres reliques du maître sont exposés dès le 3 mars à la Philarmonie de Paris. Est-ce à dire que le chanteur venu d'ailleurs doit être contemplé et commenté comme une œuvre d'art ?

Photo Masayoshi Sukita-DR

L'étrange créature qui vous regarde fixement n'est pas un rocker. Ces derniers portent des blousons en cuir, des costumes, des tuniques ou des pulls et non des *bodysuits* rayés en vinyle signés Kansaï Yamamoto. Leurs cheveux sont noirs, châtains ou blonds. Et qu'ils s'appellent Elvis, Gene ou Mick, ces héros redeviennent des hommes quand ils s'endorment. Mais pas David Bowie qui, en cette année 1973, n'est ni un rocker, ni un ptérodactyle, ni une chanteuse, mais un surhomme bisexuel de science-fiction. La mutation s'est opérée un an plus tôt. Jusque-là, le dénommé David Jones avait scrupuleusement suivi les règles du show-business, s'était adapté à toutes les modes : il avait porté la banane des rockers, la frange des mods, les cheveux longs des hippies, et même des robes. Il avait chanté comme Roger Daltrey, Paul Simon, Bob Dylan, Anthony Newley, Cliff Bennett et Jacques Brel ; ce qui lui avait valu des succès d'estime, un classement au hit-parade ("Space Oddity") et de bonnes critiques ("Hunky Dory"). Comment en l'espace de quelques semaines est-il donc passé du stade d'auteur/ compositeur de talent à celui de superstar du rock dont le rayonnement éclipse tout ce qui s'est produit avant lui ? Il est possible qu'en visitant l'Amérique, royaume de la consommation et de la réclame, le chanteur anglais ait eu un déclic.

Photo Bob Gruen

Electric Ladyboy

Certes, il a fait ses premières armes professionnelles dans la publicité, mais voir de ses propres yeux des panneaux géants enjoignant à boire du Coca Cola et rencontrer Andy Warhol en personne, l'a peut-être convaincu du fait qu'il était temps de passer à l'acte, de se réinventer en produit déclinable sur tous les supports, dans tous les formats et pour tous les publics. Mis en orbite au début de l'année 1972, rien ne peut arrêter la course de Ziggy Stardust, fantastique machine à recycler l'histoire et à produire l'air du temps glam. Au rockabilly déjà métis, puisque né de la country, du bluegrass, du blues et du jazz, David Bowie ajoute le funk des villes (le riff de "Starman", le medley "You Gotta Have A Job/ Hot Pants" de James Brown sur scène...), la salsa (le piano d' "Aladdin Sane"), le cabaret de Kurt Weill ("Time"), le doo-wop ("Drive In Saturday") mais également la froideur du chroniqueur new-yorkais Lou Reed et l'insolence primale du punk Iggy Pop. Si le rock abrasif et léché de David Bowie et de ses Spiders From Mars est le meilleur, ce n'est pas que du rock and roll ! On y entend la rumeur des Black Panthers ("Panic In Detroit"), les féministes battant le pavé ("Suffragette City") et les gays sortant du placard ("John I'm Only Dancing") à qui il fait un clin d'œil en mimant le sexe oral avec la guitare de Mick Ronson. Ziggy Stardust annonce la fin du monde ? Vous voulez rire ! L'apocalypse est déjà advenue, le monde est déchiré par la guerre froide, deux chocs pétroliers, le terrorisme et l'angoisse de la guerre atomique mais, grâce à David Bowie, les années 70 vont être encore plus excitantes que les années 60.

Photo Mick Rock

Photo Masayoshi Sukita-DR

Le canon européen de retour

Mars 1975, David Bowie monte sur la scène de l'Uris Theater de New York *(ci-dessus)* pour remettre à Aretha Franklin le Grammy Award de la chanteuse soul, tandis que la sono passe son propre "Young Americans". L'éphèbe anglais qui est devenu non seulement américain mais *noir* — ce que ratifiera son n°1 dans les charts avec "Fame", l'été de la même année — salue l'assistance : *"Mesdames, messieurs... et les autres"* puis chausse des lunettes de soleil pour donner le résultat du palmarès. Ce costume noir et cette chemise blanche, ce sont ceux du film "L'Homme Qui Venait d'Ailleurs" qu'il va tourner en été et du Thin White Duke, le héros romantique du disque et de la tournée "Station To Station" qui débutera en janvier 1976 et dans laquelle il embarquera son ami Iggy Pop *(ci-contre)*. Cette tournée achevée à Paris, David Bowie restera dans les parages, au Château d'Hérouville, pour enregistrer "Low" et composer et produire "The Idiot" pour Iggy Pop. Puis les deux amis partiront à Berlin, où Bowie enregistrera "Lust For Life" pour son protégé et "Heroes" pour lui-même. *"Je suis sous influence japonaise"*, chante-t-il dans cet album, ce qu'il a prouvé en allant se faire photographier à Tokyo par Sukita pour la pochette *(page précédente)*.

Le dieu des stades

En 1980, David Bowie pose en costume de Pierrot revisité Rodin ("Le Penseur") pour la pochette de "Scary Monsters", son album/ testament, autant que celui des années 70. Le nihilisme rock est devenu la norme avec Joy Division et The Cure, et les nouveaux romantiques menacent déjà. Que faire alors ? Se réincarner en boxeur hétérosexuel, humaniste, clean et bronzé et chanter "Let's Dance", un disque aussi warholien que "Ziggy Stardust", c'est-à-dire aussi indispensable qu'un baril de lessive !

Cette mutation dépasse tout ce à quoi les fans, désorientés dans un premier temps, auraient pu s'attendre. Le "Serious Moonlight Tour" est du même acabit, hybride de funk new-yorkais, de rock et de blues : une revue tous publics mais pas moins percutante, durant laquelle le maître peroxydé de frais, ne résiste pas au plaisir de recréer de vieux numéros (la cape et le crâne de Hamlet pour "Cracked Actor" comme sur la tournée "Diamond Dogs" de 1974) et à glisser entre des tubes comme "Golden Years" et "Life On Mars", le génial exercice dada-pop "Red Sails" échappé de l'album "Lodger".

Photo Archives Rock&Folk DR et ci-contre photo Claude Gassian

La galerie Stardust

Du 3 au 31 mars, la Galerie Stardust accueillera une superbe sélection de clichés du maître japonais lors d'une exposition-vente "David Bowie par Sukita, 1972-2002". Entrée libre.

19 rue Notre Dame de Nazareth
75003 Paris - Tel 01 40 09 95 29
contact@lagaleriestardust.paris
www.galeriestardust.paris

Photo Masayoshi Sukita-DR

Des lendemains païens

Fort de sa nouvelle domination planétaire, Bowie a continué sur sa lancée, avant de se rendre compte avec horreur que son public était le même que celui de Madonna, Tina Turner, Phil Collins et autres. Après la parenthèse Tin Machine en 1989, groupe de *rock alternatif* et le retour en funk de "Black Tie White Noise" en 1993, il tente une synthèse de rock industriel et de techno ou drum & bass avec "Outside" en 1995 et "Earthling" en 1997, prétextes à de nouvelles tournées mondiales. La nouvelle génération du rock (de Nirvana à Placebo) ne jure alors que par lui et, comme galvanisé par cette crédibilité rock réaffirmée, Bowie retrouve ses marques de performer. A chaque nouveau CD, la presse qui l'avait démoli dans les années 80, parle de retour en grâce, et il est vrai que "Heathen" en 2002, renoue avec la grammaire naturaliste des années "Hunky Dory". La théorie de votre serviteur qui proclamait déjà à la sortie de "Scary Monsters" : *"Bowie , c'est fini !"*, est que chacun de ses albums contient deux ou trois chansons remarquables. Et qu'avec "The Next Day" qui en contient beaucoup plus, Bowie s'est téléporté dans les sixties pour réparer l'histoire : les chansons "How The Grass Grows" et "Dancing Out In Space" conjuguent gouaille mod, guitares incisives des Pretty Things, charme canin Easybeats et dissonances voyoutes brevetées Yardbirds, avec cette poésie de la déréliction qui fit le prix de "The Man Who Sold The World" : son premier chef-d'œuvre.

DISCO BOWIE 2015

DES SWINGING SIXTIES AUX EXPERIMENTATIONS SYNTHETIQUES, DU ROCK LE PLUS GLAM A L'INDUS ATOMIQUE : TENTATIVE D'EXPOSE DE L'ŒUVRE DU TRANSFORMISTE POP.

PAR JEROME SOLIGNY

Admirer les costumes de David Bowie, c'est bien. Se pencher, à l'expo, pour lire les textes originaux des chansons, reluquer la petite cuillère à cocaïne ou le trousseau de clefs de l'appartement de Berlin aussi. Mais écouter la musique, désolé, c'est mieux. Voilà ce qu'il faut au moins avoir. Oh, pas pour *tout* comprendre, mais pour cerner le musicien/personnage. Et on dit bien *avoir*. En vrai. Avec les pochettes (de 33 tours si possible) pour voir l'évolution de la bête sur les photos. Pour lire à l'aise les notes et les ronds centraux, écouter les chansons en suivant les textes du regard. Sa première compilation, en mars 1970, s'intitulait "The World Of David Bowie". On a pensé à l'époque que le chef de produit de chez Decca ne s'était pas foulé. Personne depuis, n'a trouvé mieux pour qualifier la discographie en question, réduite à l'essentiel dans l'avalanche qui suit.

"Liza Jane"

Vocalion Pop
JUIN 1964
45T produit par Leslie Conn

Il a enregistré d'autres chansons avant celles-là, mais "Liza Jane", parue sous le nom Davie Jones With The King Bees, est le premier single de Bowie, publié alors qu'il n'avait que dix-sept ans. Parce que l'arnaque était la norme à l'époque, c'est son manager qui a signé et produit ce titre assez peu remarquable, sauf que le jeune Jones le chante comme si cette première fois était sa dernière. Assez moqueur et après l'avoir qualifiée d' *"épouvantable"*, il allait reprendre la chanson aux USA pendant la tournée Reality, le jour du 40e anniversaire de sa parution, sur le riff (très) détourné de "Smoke On The Water" de Deep Purple.

"Rubber Band"

Deram
DECEMBRE 1966
45T produit par Mike Vernon

Ce n'est pas à cause de sa face A qu'on signale ce single, mais parce que "The London Boys", en face B, est, pour beaucoup et très certainement Bowie lui-même (qui l'a réenregistrée pour l'album "Toy", ce projet avorté de disque de reprises d'anciens titres, qui a finalement transpiré sur internet en 2011), *la* chanson annonciatrice. Sur un tempo blafard, l'auteur aborde de futurs thèmes récurrents (drogue, aliénation, compétition) et malgré des arrangements conventionnels cosignés avec Dek Fearnley, "The London Boys" est la première bizarrerie troublante de l'œuvre de Bowie. Il la chante avec ce qu'il faut de fragilité dans la voix, comme pour ne pas réveiller le futur qui, en 1966, dort encore.

"David Bowie"

Decca
JUIN 1967
LP produit par Mike Vernon

En guise de premier album de sa discographie marquée par les changements de cap, entre les tâtonnements mod plus ou moins assumés de ses précédents singles (en groupe ou seul) et le folk-rock spatial à venir, Bowie publiait, le même jour que "Sgt Pepper", cet ovni pop Vaudeville.

Sous influence Anthony Newley, dans un registre parfois assez proche de celui des Kinks, il sortait de leur vitrine ces chansons faïencées, faussement légères et un peu anachroniques, même à l'époque, dont les mélodies des plus accrocheuses brillaient déjà par leur audace ("Love You Till Tuesday", "There Is A Happy Land", "When I Live My Dream").

"Space Oddity"

Philips
JUILLET 1969
45T produit par Gus Dudgeon

Loin de penser qu'un véritable cosmonaute chanterait la chanson dans l'espace quarante-quatre ans plus tard, David Bowie, sous le charme de "2001, A Space Odyssey" de Stanley Kubrick, a publié la ballade du Major Tom le mois où l'homme a foulé le sol lunaire pour la première fois. L'opportunisme de "Space

Oddity" a déplu à Tony Visconti, l'ami américain, qui a refusé de la produire. La chanson a permis à Bowie de faire une première incursion dans le Top 5 anglais.

"David Bowie"

Philips
NOVEMBRE 1969
LP produit par Visconti et Gus Dudgeon

C'est sous ce titre qu'est paru, au Royaume-Uni, le deuxième album de Bowie. Toutefois, on le connaît mieux sous celui de sa réédition de 1972, "Space Oddity". Assemblage de titres folk-rock un peu dérangés pour certains

(on pourrait dire psyché), le disque témoignait de son engouement pour Bob Dylan et les songwriters à guitare. Rarement considéré à sa juste valeur, "David Bowie" renferme quelques refrains d'amour cristallins ("An Occasional Dream", "Letter To Hermione") et on y entend Mick Ronson pour la première fois et sur un seul titre : "Memory Of A Free Festival".

"The Prettiest Star"

Mercury
JUIN 1970
45T produit par Tony Visconti

Indiscutablement et malgré sa petite taille, Marc Bolan a précédé David Bowie dans la course au glam en enquillant entre 1970 et 1972 huit singles dans les deux premières places des charts anglais. Mais selon leur producteur Tony Visconti, avant que le succès ne vienne

ternir leur relation, les deux artistes étaient amis. Pourtant, l'ambiance n'était pas top aux studios Trident lorsque Marc a couché un solo sur cette merveille pop. Il s'agit cependant du seul enregistrement officiel les réunissant tous les deux. Lorsque, trois ans plus tard, Bowie réenregistrera la chanson avec les Spiders From Mars pour "Aladdin Sane", Ronson dupliquera le solo de Bolan à la note près.

"The Man Who Sold The World"

Mercury
AVRIL 1971
LP produit par Tony Visconti

Très amoureux de sa femme Angie, la tête dans les nuages et ses rêves de gloire exacerbés par Tony Defries, un manager pas moins arriviste que lui, David Bowie est un peu ailleurs pendant l'enregistrement de cet album que, du même coup, Ronson, Visconti à la basse et le batteur Woody Woodmansey investissent en se prenant pour Cream sur quelques titres ("The Width Of A Circle", "She Shook Me Cold"). Malgré ça, d'autres futures constantes de la palette thématique bowienne sont révélées dans des chansons profondes comme "All The Madmen" (la folie et plus exactement la maladie mentale de son demi-frère) ou l'acoustique et sépulcrale "After All" (la notion de surhomme développée par Nietzsche). Au milieu des années 90, la chanson-titre a subi une relecture drum & bass

Photo Gems/ Redferns/ Getty Images

1
awarded to
DAVID BOWIE
for 100,000 UK sales of his
RCA recording of
THE RISE & FALL OF ZIGGY STARDUST
AND THE SPIDERS FROM MARS

en live, avant de retrouver une forme plus conventionnelle lors de la tournée Reality. Sur la pochette originale anglaise, David Bowie posait en *robe d'homme* de Mr Fish.

David Bowie resserre son étreinte parce qu'il sent que son heure arrive

"Hunky Dory"

RCA

DECEMBRE 1971

LP produit par Ken Scott et David Bowie

Premier chef-d'œuvre incontestable de la discographie de David Bowie, "Hunky Dory" est, en quelque sorte, son ascenseur vers le succès. Coproduit (comme les trois suivants) par un ingénieur du son des Beatles qui lui confère une qualité sonore exemplaire, l'album déborde de chansons fortes que Bowie abat comme autant de cartes maîtresses. De la première ("Changes")

à la dernière ("The Bewlay Brothers"), "Hunky Dory" est également la première mise en abyme de son concepteur, en pleine mutation vertigineuse. Objet de ses propres ambitions et bientôt du désir des autres, il trouve le ton juste et décoche d'improbables futurs classiques qui mettent davantage en évidence ses lubies : "Oh ! You Pretty Things", "Life On Mars ?" ou "Quicksand".

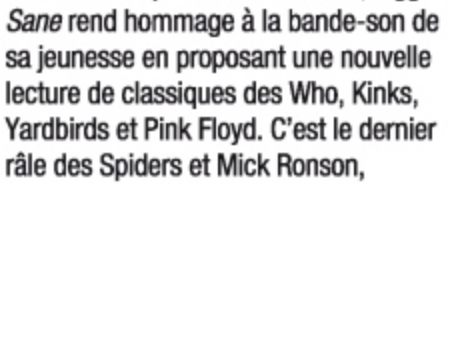
"The Rise And Fall Of Ziggy Stardust And The Spiders From Mars"

RCA

JUIN 1972

LP produit par David Bowie et Ken Scott

Qualifié de *" 'Sgt Pepper' des seventies"* l'année de sa sortie, "The Rise And Fall Of Ziggy Stardust..." n'est pourtant que la suite, somme toute assez logique, de son prédécesseur. Bowie a eu beau vouloir lui donner un ton plus dur, l'album de son explosion provoquée par une affolante succession de coups marketing (changement de look radical, déclarations tapageuses, présentation de l'artiste en star alors qu'il ne l'est pas encore...), s'inscrit dans un registre similaire. Les perles y roulent en cascade ("Five Years", "Soul Love", "Starman", "Suffragette City"...), les Spiders From Mars sont le meilleur backing band du moment et David Bowie resserre son étreinte parce qu'il sent que son heure arrive. La chanson "Ziggy Stardust" consacre un alter ego aux contours sexuels flous, débarqué sur Terre par un portail téléphonique. Bowie est devenu son propre véhicule, formidable et pétaradant (juste ce qu'il faut pour scandaliser les parents et enflammer les ados), qui survivra à son suicide planifié, certainement dès sa mise en circulation. La même année, le nom Bowie sera associé à "Transformer" de Lou Reed — il coproduit l'album avec Mick Ronson — et "All The Young Dudes" de Mott The Hoople (qu'il produit seul, après avoir *offert* au groupe la chanson-titre).



"Aladdin Sane"

RCA

AVRIL 1973

LP produit par Ken Scott et David Bowie

Plus électrique, écrit en grande partie sur la route (et les mers) et bénéficiant de la présence de l'Araignée américaine Mike Garson venue réinventer le concept de piano rock, notamment sur la chanson-titre, "Aladdin Sane" est l'album pré-chaos d'un Ziggy cambré trop ostensiblement vers l'inéluctable. C'est aussi le monument glam de Bowie. Ses impérissables y sont badigeonnées de paillettes translucides sonores ("Drive-In Saturday", "Time", "Lady Grinning Soul"). Ouvertement rock par endroits ("Watch That Man", "Cracked Actor", "The Jean Genie"), ce 33 tours allait faire instantanément tomber en désuétude la plupart des parutions de 1973 et mettre trois points de suspension à une ère qui vieillira atrocement mal sans lui.

"Pin Ups"

RCA

OCTOBRE 1973

LP produit par Ken Scott et David Bowie

Suicidé mais pas tout à fait mort, *Ziggin Sane* rend hommage à la bande-son de sa jeunesse en proposant une nouvelle lecture de classiques des Who, Kinks, Yardbirds et Pink Floyd. C'est le dernier râle des Spiders et Mick Ronson,

refusant d'y croire, mettra toutes ses forces dans cette ultime bataille avant de repartir pour Mars.

"Diamond Dogs"

RCA

MAI 1974

LP produit par David Bowie

Avec sa guitare funky empruntée au thème de "Shaft" (le film emblématique de la Blaxploitation), "1984" indique, mieux qu'un doigt pointé, l'ailleurs du Bowie des mid-seventies. Le stonien "Rebel Rebel" est le dernier wagon glam qu'il détache d'un train fou lancé vers l'idée qu'il se fait alors de la soul américaine avec, à son bord, une meute de chiens de diamants. Ils aboient parce qu'on a refusé à leur maître l'adaptation du roman de George Orwell, mais Bowie se venge en créant, presque seul — l'album n'est que mixé par Tony Visconti — un chef-d'œuvre dystopique

affecté par ses textes au rasoir, tailladés à même le sol, façon cut-ups de William *Wild Boy* Burroughs ("Sweet Thing", "Candidate", "We Are The Dead").

"David Live"

RCA

OCTOBRE 1974

LP produit par Tony Visconti

Entre l'avis (des autres) et la mort (en poudre), au cœur d'une Hunger City cartoonesque aux gris blafards, émergeant à peine du caniveau de ses fantasmes et traumatismes exacerbés par l'ivresse de profondeurs dont on ne remonte pas indemne, Halloween Jack, le zombie chic décharné, est en totale errance dans ce double live saisi à Philadelphie. Lacéré par un Earl Slick sans aucune pudeur guitaristique et

proposant une lecture black (voire afro-cubaine) de titres de "Diamond Dogs" et d'intouchables déjà certifiées, "David Live" est un instant damné de Bowie.

"Young Americans"

RCA

FEVRIER 1975

LP produit par Tony Visconti, Harry Maslin et David Bowie

Le pillage de la musique des Noirs par les Blancs ne date pas de 1975, mais cette année-là, les Bee Gees font fort en publiant l'album "Main Course" qui contient leurs premières chansons aux saveurs disco. Mis en boîte à Philadelphie, "Young Americans" est bien moins caricatural, mais Bowie, épaulé par un groupe bicolore, se frotte, sans appréhension ni scrupule, au funk ambiant. Capable de délicatesse ("Win", "Can You Hear Me") ou de rugir comme si l'Apollo était son jardin ("Right", "Somebody Up There Likes Me"), il chante à fond la soul et se paie le luxe d'un premier numéro 1 américain (et improbable) en incitant Carlos Alomar à détourner un vieux tube des Flares en présence quasi accidentelle de John Lennon ("Fame").

"Velvet Goldmine"

RCA

SEPTEMBRE 1975

45T produit par Bowie et Ken Scott

Capable d'anachronisme mercantile comme n'importe quelle major du disque qui se respecte bien plus qu'elle ne respecte ses artistes, RCA a réédité "Space Oddity", en 45 tours, en pleine période soul de Bowie. On rappelle ça uniquement parce qu'en face B de ce single se trouvait

"Velvet Goldmine", rescapée des séances de "Hunky Dory"/ "The Rise And Fall Of Ziggy Stardust...", dont le cinéaste américain Todd Haynes allait reprendre le titre pour son ode au glam de 1998. Dindon de cette farce plutôt attrayante sur grand écran, David Bowie refusera qu'on utilise ses chansons et encore moins celle-là dans le film.

"Station To Station"

RCA

JANVIER 1976

LP produit par Bowie et Harry Maslin

Pour éviter de laisser sa peau à Los Angeles, David Bowie ramène sa chair et ses os en Europe en 1976, non sans avoir publié un dernier album de funk-fiction. Six titres seulement, tendus comme des élastiques,

histoire de taquiner la soul encore ("Golden Years", "Stay"), de crooner vers l'impossible ("Word On A Wing", "Wild Is The Wind") et de se prendre pour ce Thin White Duke en proie au mysticisme azi*mutant* ("Station To Station").

"Low"

RCA

JANVIER 1977

LP produit par Bowie et Tony Visconti

C'est dans un château français transformé en studio que David Bowie se rattrape à sa propre rampe et reprend son destin en mains (les séances sont interrompues par une procédure judiciaire destinée à le débarrasser d'un management nocif). Durant la canicule de 1976, avec Tony Visconti et Brian Eno dans le rôle du bidouilleur synthétique sous influence germanique similaire (Can, Faust, Neu!), Bowie enregistre consécutivement, près de Pontoise, "The Idiot" pour Iggy Pop et "Low" pour s'en sortir. Les deux seront finalisés à Berlin. Premier volet d'un Triptyque Européen (le terme favorisé par Bowie et Eno), "Low" propose des titres courts aux formats atypiques en face A et des instrumentaux atmosphériques sur l'autre. Pas étonnant que son titre de travail ait été "New Music : Night And Day".

"Heroes"

RCA

OCTOBRE 1977

45 T produit par Bowie et Visconti

Parce que Warner réédite sa version en français à l'occasion du passage de l'exposition David Bowie Is par Paris, on rappelle que le même mois que l'album, sont sortis trois 45 tours de "Heroes". L'original, en anglais, un allemand ("Helden") et donc, celui-là dans la langue de Molière (façon d'écrire...) dont l'édition limitée de 2015, en vinyle bleu et sous pochette semblable à celle d'époque, promet de s'arracher comme des petits pains.

"Heroes"

RCA

OCTOBRE 1977

LP produit par Bowie et Visconti

Cartes en mains — les fameuses Stratégies Obliques — et en appliquant la même méthode que pour "Low" (rythmiques jetées sur bande à la hâte, beaucoup de temps consacré à l'enrichissement du son, prises de voix rapides, deux faces bien distinctes), Bowie, Visconti et Eno ont enregistré "Heroes" aux studios Hansa, près du mur qui divisait encore Berlin et le pays. Les morceaux se ressentent de l'influence de la ville

où David Bowie et Iggy Pop ont vécu d'amitié, de saucisses et de bière fraîche. Cette retraite imposée aux allures de bohème passionnée ne durera qu'un an et demi, mais la facture de "Heroes", plus discordant et décadent que son prédécesseur ("Beauty And The Beast", "Joe The Lion", "Black Out"), est la garante de son intemporalité. Aucune mode, aucun courant musical n'a pu en érafler la surface depuis.

"...Narrates Prokofiev's Peter And The Wolf"

RCA

FEVRIER 1978

LP produit par David Saks

Histoire de faire mentir ceux qui pensaient que David Bowie, à l'instar de John Lennon, ne s'était pas occupé de son premier enfant, on précise que Zowie Bowie a souvent accompagné son père en studio dans les années 70 et que ce dernier, pas forcément toujours présent pour lui lire une histoire le soir, lui a enregistré ce 33 tours. On ne s'étonna pas de constater que le musicien était particulièrement convaincant en tant que récitant du fameux conte musical. L'édition limitée en vinyle vert d'époque est aujourd'hui un collector recherché.

"Stage"

RCA

SEPTEMBRE 1978

LP produit par Bowie et Visconti

Irréprochable sur le plan du son, ce double live de tournée Isolar II étale de larges extraits de "Station To Station", "Low" et "Heroes" ainsi qu'une belle tranche de "The Rise And Fall Of Ziggy

Stardust...", ce qui, à l'époque, avait ravi les fans du début de la décennie. En revanche, l'agencement des morceaux qui ne suit pas l'ordre d'un concert type de la tournée, au même titre que la présence de *blancs* en pleines faces, a toujours terni l'écoute de ce qui, somme toute, reste un document important. La réédition 2005 proposait une setlist davantage en phase avec la réalité. Noter que la photographie de la pochette a été prise par un Français au Pavillon de Paris, le journaliste/ musicien Gilles Riberolles.

"Lodger"

RCA

MAI 1979

LP produit par Bowie et Visconti

Dernier volet de la trilogie, encore moins berlinois que "Low" puisqu'il a été

enregistré à Montreux et mixé à New York, "Lodger", malgré la présence de Brian Eno, est plus conventionnel que ses deux prédécesseurs. Il cosigne les excellentes "Fantastic Voyage", "DJ" et "Look Back In Anger" sur ce 33 tours sans face instrumentale dont l'expérimentation n'est toutefois pas exclue. La structure harmonique de "Move On", par exemple, correspond à celle de la chanson "All The Young Dudes" passée à l'envers. Aussi, "Boys Keep Swinging", dont la grille d'accords de départ est identique à celle de "Fantastic voyage", vaudra quelques déboires à Blur. Le groupe britpop a en effet utilisé la même suite harmonique et une bonne partie de la mélodie pour "MOR", sur son album homonyme de 1997, en oubliant d'en avertir les véritables ayants droit qui n'ont pas manqué de se manifester.

"John, I'm Only Dancing (Again)"

RCA

DECEMBRE 1979

45T produit par Bowie et Visconti

Ce single, qui réunit une relecture de "John, I'm Only Dancing" enregistrée durant les séances de "Young Americans" et, en face B, la version originale de 1972, est sorti à un moment où RCA, sentant bien qu'un de ses artistes majeurs était sur le point de changer de crémerie, faisait feu de tout bois. Funk d'un côté et rock de l'autre, ce 45 tours, encore meilleur dans sa version maxi, est paru à point nommé pour rappeler que Bowie avait excellé dans les deux genres au cours de la décennie.

"Alabama Song"

RCA

FEVRIER 1980

45T produit par Bowie et Visconti

Avant de quitter RCA à la fin de la même année, Bowie mettait encore son label à rude épreuve avec ce single quasiment impossible à diffuser sur les ondes, même à l'époque. En face A d'une réinterprétation monacale de "Space Oddity", il imposait sa version de "Alabama Song". Sur un rythme impossible, défiant l'harmonie et finalement l'entendement, il rendait hommage, à sa façon, à Bertolt Brecht et Kurt Weill — la chanson est extraite de leur fameux "Opéra De Quat' Sous" — et poussait le bouchon bien plus loin que les Doors en 1967.

"Scary Monsters (And Super Creeps)"

RCA

SEPTEMBRE 1980

LP produit par Bowie et Visconti

Histoire de clore idéalement la décennie de son ascension vers la gloire, David Bowie a finalement battu le solipsisme en retraite et révélé au monde que le Major Tom était un junkie. Enregistré à New York avec une brochette de pistoleros de la guitare (Robert Fripp, Pete Townshend, Tom Verlaine) et mixé à Londres chez Visconti, "Scary Monsters (And Super Creeps)" est le meilleur des deux mondes : des titres outrageusement commerciaux ("Ashes To Ashes" boosté par un clip bulldozer, "Fashion" pour danser moins bête que sur la concurrence) et des imparables sans queue ni tête ("Up The Hill Backwards", les deux versions de "It's No Game"), tous servis par une production inventive, moins expérimentale et déconcertante que celle du triptyque européen, mais assez ambitieuse pour reléguer au second plan bon nombre d'albums parus la même année.

"Under Pressure"
(avec Queen)

EMI

OCTOBRE 1981

45T produit par Queen et David Bowie

Assez discret au cours des premières années qui ont suivi l'assassinat de John Lennon, David Bowie a passé pas mal de temps chez lui en Suisse et enregistré quelques curiosités à Montreux (et Berlin, pas très loin) dont ce duo avec Queen que le groupe a ensuite intégré à son album "Hot Space" de 1982. Raillée par la critique à sa sortie, la grandiloquente "Under Pressure" a permis à Queen de cartonner en Angleterre et tout autour de la planète. Certainement l'intro la plus pillée (samplée) des années 80, la ligne de basse de John Deacon a également rapporté pas mal de sous aux ayants droit en procès divers et gagnés.

"Baal"

RCA

FEVRIER 1982

EP produit par Visconti et Bowie

Non content de jouer dans "Baal", téléfilm d'après l'œuvre de Bertolt Brecht, diffusé en 1982 par la BBC, David Bowie allait y pousser la chansonnette ainsi que sur ce EP. Quoique assez austère, l'arrangement de Tony Visconti convient aux cinq titres enregistrés parmi lesquels

"The Drowned Girl". La chanson a fait l'objet d'un clip tourné le même jour que celui de "Wild Is The Wind", destiné à stimuler les ventes de la compilation "Changestwobowie" parue fin 1981.

"Peace On Earth/ Little Drummer Boy"
(avec Bing Crosby)

RCA

NOVEMBRE 1982

45T produit par Bowie et Visconti

S'il y en a bien un qu'on n'attendait pas dans l'exercice, c'est David Bowie. Mais fin 1982, sachant pertinemment qu'il était en partance, RCA n'a pas résisté au plaisir de publier en 45 tours ce duo assez surréaliste, bande-son du passage de Bowie dans une émission consacrée à Bing Crosby, diffusée pendant les fêtes de Noël à la télévision américaine. L'année de parution des très sérieux "Low" et "Heroes", le couple improbable s'était donc attaqué à ce medley festif abondamment piraté avant sa sortie officielle.

"Let's Dance"

EMI

AVRIL 1983

LP produit par Bowie et Nile Rodgers

David Bowie décide ici d'être une superstar ultra populaire et globale le temps d'une année. Très costaud sur le plan sonore (et assez daté aujourd'hui...), "Let's Dance", premier album de Bowie pour EMI, va utiliser sa chanson-titre et

une version très commerciale de "China Girl" (coécrite avec Iggy Pop pour "The Idiot") pour se propulser en tête des charts mondiaux. "Modern Love" ne fera que déferler dans le même sens. Absent de la tournée marathon démarrée en mai 1983 (Serious Moonlight) pour des raisons certainement financières, Stevie Ray Vaughan violente cet album coproduit à New York par Nile Rodgers.

"Ziggy Stardust : The Motion Picture Soundtrack"

RCA

OCTOBRE 1983

LP mixé par Bowie et Visconti

La bande-son du film de DA Pennebaker tourné lors du fameux *farewell gig* de Ziggy et ses Spiders, le 3 juillet 1973, au Hammersmith Odeon de Londres. La première version officielle de ce concert, alors disponible illégalement depuis une décennie, n'avait pas emballé les fans, la faute à un mixage moyen/ faible signé Bowie-Visconti. Vingt ans plus tard, le producteur mettra davantage de cœur à l'ouvrage et la version restaurée de 2003, toujours amputée du passage avec Jeff Beck ("The Jean Genie"/ "Love Me Do", "Round And Round"), est la meilleure à ce jour.

"Tonight"

EMI

SEPTEMBRE 1984

LP produit par David Bowie, Derek Bramble et Hugh Padgham

C'est avec cet album à la pochette marine que David Bowie a touché le fond de la piscine. C'est en tout cas ce que pensent ceux que la pourtant majestueuse "Loving The Alien", titre d'ouverture d'un disque que le musicien donne effectivement l'impression de survoler — il ne signe, seul, que deux chansons — a laissés de marbre. Iggy

Pop est présent dans les crédits de quatre morceaux (dont "Tonight", arraché à "Lust For Life" et servi ici sous forme de duo *reggaeisant* avec Tina Turner) et, parmi les reprises, "God Only Knows", envisagée dès 1973, pour un "Pin Ups II" à l'américaine avorté, est vraisemblablement la plus décriée. "Blue Jean", assez dispensable également, sera prétexte à un clip/ court-métrage hors de prix, mettant en scène l'improbable Screaming Lord Byron et réalisé par Julian Temple.

"This Is Not America"
(avec Pat Metheny)

EMI

FEVRIER 1985

45T produit par Bowie et Pat Metheny

Tombée à côté de l'oreille des sourds, "This Is Not America" est une ballade un peu oubliée et pourtant intéressante sur le plan harmonique et de l'interprétation. Extraite de la BO du film de John Schlesinger "The Falcon And The Snowman", la chanson a permis à David Bowie de collaborer avec le guitariste de jazz Pat Metheny et son acolyte pianiste, Lyle Mays. En juin 2000, le lendemain de son passage triomphal à Glastonbury, Bowie et son groupe en ont livré une version particulièrement bien sentie sur la scène du BBC Radio Theatre (Londres).

"Dancing In The Street"
(avec Mick Jagger)

EMI

AOUT 1985

45T produit par Alan Wistanley et Clive Langer

On peut penser ce qu'on veut de ce single caritatif enregistré à l'occasion du Live Aid (une reprise très propre sur elle du classique de la soul popularisé par Martha And The Vandellas), mais son clip est bien la preuve qu'en rock, le ridicule

ne tue pas. Immortalisés par le vidéaste David Mallet, les deux cadors se sont copieusement ébroués aux London Docklands pendant le tournage, multipliant mimiques et simagrées, gambades et sauts de cabri et, finalement, se moquant d'eux-mêmes. Enfin, on espère.

"Absolute Beginners"

Virgin

MARS 1986

45T produit par David Bowie, Alan Wistanley et Clive Langer

Indiscutablement à côté de son art durant la décennie maudite du rock (mais pas de la pop...), Bowie a parfois été capable d'accomplir de grandes choses comme enregistrer cette chanson, à Abbey Road, pour la BO

du film "Absolute Beginners". Malgré son troisième accord du couplet, totalement désarmant, et un refrain à peine moins efficace que celui de "All The Young Dudes", ce thème ne sauvera pas du marasme l'adaptation du roman de Colin MacInnes par Julian Temple, dont la carrière de réalisateur allait subir un sacré coup d'arrêt.

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

Le coup que Bowie n'a pas encore fait, c'est de se prendre pour un groupe

"Never Let Me Down"

EMI

AVRIL 1987

LP produit par Bowie et David Richards

Jugé *"moins pire"* que "Tonight", "Never Let Me Down" s'en rapproche néanmoins par sa vacuité, même si, sur le plan des arrangements, David Bowie a fait des efforts pour en occuper l'espace sonore — Mickey Rourke rappe (?) sur "Shining Star (Makin' My Love)". Bowie adore "Time Will Crawl" (dont il proposera, en 2008, une version *améliorée* par lui), mais la chanson-titre (clin d'œil à son assistante Coco Schwab) est le seul véritable bon grain à tirer de cette ivraie. Clippée par Mondino, "Never Let Me Down" permettra à l'album de faire illusion un temps dans les charts, avant de connaître des ventes globalement décevantes. Cela n'allait pas empêcher Bowie d'embarquer pour la tournée la plus théâtrale et coûteuse de sa carrière (le Glass Spider Tour) et de jouer plusieurs extraits de l'album, au risque de faire retomber un poil l'ambiance durant les concerts.

"Tin Machine"

EMI

MAI 1989

LP produit par Tin Machine et Tim Palmer

Depuis 1964, le coup que Bowie n'a pas encore fait, c'est de se prendre pour un groupe. On y a droit en 1989 lorsqu'il fait mieux que se fondre dans Tin Machine. Le guitariste américain Reeves Gabrels et les frères Sales (la section rythmique

de "Lust For Life") complètent le quatuor dont le premier album va faire l'effet d'une bombinette. En créant cet électrochoc aux résonances résolument rock (voire hard), David Bowie allait redonner un sens à sa carrière et un peu plus de grain à moudre aux musicologues.

"Tin Machine II"

Victory Music

SEPTEMBRE 1991

LP produit par Tin Machine, Tim Palmer et Hugh Padgham

Dévié de sa trajectoire l'année précédente consacrée à la tournée Sound+Vision (destinée à booster les ventes de son fonds de catalogue, enfin disponible en CD dans sa quasi-intégralité – chez Ryko/ EMI – et trompeusement annoncée comme celle au cours de laquelle il allait jouer

ses classiques pour la dernière fois), Bowie a persisté en 1991 en signant, avec ses musiciens, le second album studio de Tin Machine. Un peu plus mélodique que le précédent ("Amlapura", "Goodbye Mr Ed", une excellente reprise du "If There Is Something" de Roxy Music...), l'album est toutefois du bois dont on fait les arbres, ceux qui résistent aux haches des journalistes. Après un disque (et une vidéo) live, David Bowie balancera le groupe à la casse et passera à autre chose.

"Black Tie White Noise"

Savage
MAI 1993
LP produit par Bowie et Nile Rodgers
Sans major derrière lui, mais avec Nile Rodgers aux manettes dix ans après "Let's Dance", Bowie enregistre son dix-huitième album en Suisse et aux USA. Composé de huit chansons originales et quatre reprises (dont "I Feel Free" écrite par Jack Bruce et Pete Brown pour Cream), c'est un louable effort dans lequel David Bowie, jeune marié (avec Iman Abdulmajid) laisse transparaître quelques émotions,

pas son fort jusqu'alors. Il rend d'ailleurs hommage à son demi-frère Terry, décédé huit ans plus tôt, dans "Jump They Say", un des meilleurs moments du disque avec la chanson-titre (elle comporte un featuring de Al B Sure).

"The Buddha Of Suburbia"

BMG
NOVEMBRE 1993
LP produit par Bowie et David Richards
Avant sa réédition de 2007, cette BO de la série télévisée *The Buddha Of Suburbia* d'après le roman de Hanif Kureishi, était un peu l'album oublié de David Bowie. Même si ce dernier a déclaré à sa sortie, qu'il s'agissait d'un de ses disques préférés. Essentiellement joué par le musicien et le multi-instrumentiste turc Erdal Kizilcay et avec

quelques notes de piano octroyées par Mike Garson (qui a repris du service en 1993, dix-huit ans après les séances de "Young Americans"), cette dizaine de titres était particulièrement relevée et le montrait, sans le filet d'un groupe, en pleine possession de ses moyens.

"Outside"

BMG
SEPTEMBRE 1995
LP produit par David Bowie, Brian Eno et David Richards
On n'en sait rien, mais il y a fort à parier qu'avec cet album réellement impressionnant, David Bowie s'est impressionné lui-même. Comme en 1976, c'est en ouvrant sa musique à Brian Eno et ses musiciens qu'il a fait de "Outside" une réussite. Car en plus de l'illusionniste de l'ambient, complice de visites dans des asiles et de méthodes expérimentales, tous ont collaboré à l'écriture de ce concept-album à l'intrigue quelque peu nébuleuse (une sorte d'enquête menée par un curieux détective...). Plusieurs chansons ici renouent avec la qualité des grands classiques *bowiens*. Assez logiquement, "The Hearts

Filthy Lessons", "Strangers When We Meet" et "Hallo Spaceboy" ont toutes été extraites de l'album en single, la dernière ayant bénéficié, au passage, d'un remixage très efficace par les Pet Shop Boys.

"Earthling"

BMG
FEVRIER 1997
LP produit par David Bowie, Reeves Gabrels et Mark Plati
Sous influence electro/ drum & bass/ indus, David Bowie a mis "Earthling" en boîte à New York (aux studios Looking Glass) avec le groupe de la tournée Outside. Reeves Gabrels et Mark Plati ont collaboré à la composition de titres robustes comme "Little Wonder" ou "Dead Man Walking" qui n'allaient pas

laisser le gros du public rock indifférent. Sur la pochette du disque, Bowie porte sa fameuse veste longue Union Jack (Alexander McQueen) et, bien que de dos, il semble toiser l'horizon. Ou contempler son passé puisqu'il vient alors de prendre cinquante ans dont trente-trois de carrière.

"I'm Afraid Of Americans"

Virgin
OCTOBRE 1997
CD-single produit par David Bowie, Nine Inch Nails et Photek
Ce titre aussi fort que sarcastique, extrait d' "Earthling" en cinquième single et décliné en plusieurs longs remix, date en vérité des séances d' "Outside".

Il est d'ailleurs cosigné par Brian Eno. Après avoir tourné avec Nine Inch Nails en 1995, Bowie a invité Trent Reznor à lui courir après dans le clip de la chanson, réalisé par Dom And Nic et qui a failli être primé aux MTV Video Music Awards de 1998.

"Without You I'm Nothing" (avec Placebo)

Virgin
AOUT 1999
CD-single produit par Steve Osborne
Toujours cool avec les héritiers plus ou moins directs qu'il juge de qualité (Suede, au début des années 90), David Bowie a enregistré cette ballade de Placebo en duo avec le groupe. Il avait préalablement invité Brian Molko & Co à ouvrir plusieurs concerts de la tournée Outside et même repris "20th Century Boy", de T Rex, avec eux aux Brit Awards. Cette version parue en single n'est pas celle qui figure sur le deuxième album de Placebo. On a pu l'entendre, parfaitement à sa place, dans la bande-son de la série télévisée "Queer As Folk".

"Hours..."

Virgin
OCTOBRE 1999
LP produit par Bowie et Reeves Gabrels
En grande partie constitué de chansons écrites à l'origine avec Reeves Gabrels pour le jeu vidéo "Omikron : The Nomad Soul", "Hours..." marque néanmoins la fin de la collaboration de David Bowie avec le guitariste américain. Bowie, peut-être lassé des trafics informatiques de la décennie, souhaitait revenir à un son dénué d'artifices, à des arrangements plus clairs. Beaucoup de chansons de "Hours...", nimbé de mélancolie

("Thursday's Child", "Survive", "Seven"), donnent l'impression de couler d'une source bleue (comme sa pochette) à laquelle Bowie se contente de remonter.

"...At The Beeb"

EMI
SEPTEMBRE 2000
Comme son titre l'indique, ce triple album rassemble, sur les deux premiers, l'essentiel des passages de David Bowie par les studios de la station de radio anglaise, entre 1968 et 1972. De "In The Heat Of The Morning" à "It Ain't Easy" en passant par "London

Bye Ta Ta", "Wild Eyed Boy From Freecloud" et "Looking For A Friend" (un inédit), "... At The Beeb" permet de revenir, en live, sur la genèse de Ziggy Stardust. Le troisième CD est occupé par le concert intégral évoqué, plus haut, dans la chronique du single "This Is Not America".

"Heathen"

ISO
JUIN 2002
LP produit par Bowie et Visconti
Un nouveau siècle, un nouveau label (le sien), un vieux copain à la coproduction (Tony Visconti) et un groupe pour se sentir bien, en studio et sur scène... En 2002, David Bowie, devenu classique, picore dans son héritage avec assurance. Il entre en matière comme on entre en religion ("Sunday"), rappelle qu'il a été

un héros (“Slow Burn”), ne tergiverse plus (“Afraid”) et prêche le faux puisqu’il redoute le vrai (“A Better Future”, remixé par Air). “Heathen”, à classer dans le tiers de ses albums indispensables, va d’assertions en vacillations, de sentiments simples en réflexions philosophiques, d’atmosphères granuleuses en ambiances légères. Jamais Bowie n’aura tiré les ficelles de son art aussi habilement.

“Reality”

ISO

SEPTEMBRE 2003

LP produit par Bowie et Visconti

“Reality” est à “Heathen” ce que “Scary Monsters” était à “Lodger”.

Un album plus direct, plus électrique, plus rock en somme. Il ressemble à New York, pas encore remis du 11 septembre. Il vibre au rythme de celui que Bowie s’est imposé depuis 1999 : album/ tournée/ album/ tournée/ album... Ne plus laisser de temps au temps. Enquiller “New Killer Star”, “Never Get Old”, “The Loneliest Guy” et “She’ll Drive The Big Car” après avoir demandé à Tony Visconti de faire du neuf avec de l’assez ancien. Et, pourquoi pas, exhumer “Bring Me Back The Disco King”, écrite dix ans plus tôt, et en proposer une version post-jazz ouverte à tous les vents.

“Live EP” (avec Arcade Fire)

iTunes

SEPTEMBRE 2005

Uniquement disponibles sous forme de EP numérique, ces trois titres avec Arcade Fire ont une valeur avant tout historique puisque c’est à l’occasion de leur enregistrement que David Bowie est remonté sur scène après son accident cardiaque de 2004. Dans le cadre du concert caritatif Fashion Rocks, il a interprété avec le groupe canadien dont il est un des champions les plus ardents, “Life On Mars ?”, “Five Years” ainsi que “Wake Up”.

“Arnold Layne” (avec David Gilmour)

EMI

DECEMBRE 2006

CD-single produit par David Gilmour

En 2006, à l’invitation de David Gilmour, David Bowie apparaissait sur la magnifique scène du Royal Albert Hall, pour interpréter “Arnold Layne” et “Comfortably Numb” de Pink Floyd. La première des deux chansons, signée Syd Barrett, est parue sur ce single

avec “Dark Globe” en face B.
Le concert du guitariste (avec le passage de Bowie) est également sorti en DVD (“Remember That Night”) la même année.

“Live Santa Monica ’72”

EMI

JUIN 2008

LP enregistré par Mike Moran et mixé par Grover Hesley

Enfin disponible officiellement, trente-six ans après les faits, “Live Santa Monica ’72” est *le* disque que se doivent d’acquérir tous ceux qui souhaitent entendre Ziggy Stardust en concert. Aucun autre live officiel, aucun autre pirate ne lui arrive à la cheville.

“iSelect”

EMI

OCTOBRE 2008

Egalement rééditée, en vinyle rouge, à l’occasion de la venue de l’exposition Bowie à Paris, “iSelect” est une compilation offerte en 2008 aux lecteurs de l’édition du 29 juin du Mail On Sunday. Son premier intérêt réside dans le fait que c’est David Bowie lui-même qui en a établi le tracklisting. Ainsi, on y trouve, en plus de chansons de “Hunky Dory”, “Diamond Dogs” ou “Lodger”, une extraite de “Tonight” et une autre de “Never Let Me Down” (“Time Will Crawl”, revue et corrigée). Le second est que les notes de pochette ont été rédigées par Bowie et que les explications des raisons de son choix ne manquent pas de sel. A propos de “Some Are” : *“C’est un petit morceau calme que Brian Eno et moi avons écrit dans les années 70. Les cris de loups, dans le fond, ne sont pas évidents à discerner à la première écoute. A moins d’être un loup...”*

“VH1 Storytellers”

EMI

JUIN 2009

LP mixé par Mark Plati

Commercialisé une décennie après avoir été capté à New York, dans le cadre de la promotion de “Hours...”, ce CD/ DVD du passage de David Bowie à l’émission Storytellers de la chaîne américaine VH1, live vaut d’abord pour ses bons mots entre les morceaux. Il y parle notamment d’Eartha Kitt, de Steve Marriott et d’Iggy Pop. La setlist ne fait que huit titres, mais les versions de “Life On Mars ?”, “Can’t Help Thinking About Me” ou “Drive-In Saturday” sont extrêmement jouissives.

“Les cris de loups, dans le fond, ne sont pas évidents à discerner à la première écoute. A moins d’être un loup...”

“Live Santa Monica ’72” est *le* disque que se doivent d’acquérir tous ceux qui souhaitent entendre Ziggy Stardust en concert. Aucun autre live officiel, aucun autre pirate ne lui arrive à la cheville.

“A Reality Tour”

ISO

JANVIER 2010

LP produit par Jerry Rappaport

Trente-trois morceaux en concert (en Irlande) répartis sur deux CD. Des classiques et quelques extraits de “Heathen” et “Reality” parce que David Bowie est plutôt du genre à assumer. Si ça se trouve, ce live sera son dernier.

“The Next Day”

ISO

MARS 2013

LP produit par Bowie et Visconti

Même pas mort ! Le 8 janvier 2013, jour de son soixante-sixième anniversaire, Bowie revenait d’entre les retraités dorés du rock avec une chanson lente au refrain sépia (“Where Are We Now ?”), annonciatrice d’un nouvel album : près d’une heure de musique, enregistrée à New York et en secret avec son groupe rapproché, décaissée en mars. Quatorze titres pas commodes, à ne pas mettre entre toutes les oreilles. Des chansons à gratter, anguleuses, avec des textes à la

machette et des arrangements carénés par un Visconti en mission. On disait Bowie foutu, il s’en est moqué. A frappé fort, comme très souvent par le passé. S’est retrouvé en tête des charts en Angleterre et en bonne posture un peu partout dans le monde. Pas un mot à la presse et pas de concert. Avec lui, on n’a jamais pu tout avoir.

“Sue (Or In A Season Of Crime)”

ISO

NOVEMBRE 2014

45T produit par Bowie et Visconti

Pour aider à vendre une compilation, triple CD dans son édition la plus complète, organisée d’aujourd’hui à hier sous forme d’un lent décompte vers “Liza Jane”, David Bowie a enregistré avec le Maria Schneider Orchestra cette improbable ballade aux accents jazzy parue le même mois. En face B : “ ’Tis A Pity She Was A Whore”, démo impossible mais vraie, bricolée dans son coin, à laquelle les fans les plus dévots

n’ont pas compris grand-chose. Quelle que soit la suite de ses événements, Bowie, en 2015 et plus que jamais, est à prendre ou à subir.
Comme ça, et pas autrement. ★

Un mod extrême

David Bowie

Et si le sens de l'anticipation et l'art de la mutation du chanteur découlaient de son passé moderniste ? C'est l'une des théories de cet article. PAR PATRICK EUDELINE

Ce sont des souvenirs en vrac qui reviennent, forcément. Cette fille qui s'habillait et se coiffait comme David, cet été passé avec "Ziggy Stardust", le disque — enfin la cassette — dans un bed and breakfast londonien, la fascination envers "Aladdin Sane". Et puis cette photo que je rêvais de voir : le jeune David Jones sur scène au Golf Drouot. Et puis des mots, au hasard. Michel Bulteau et sa bande de jeunes poètes électriques qui n'aimaient pas Bowie tant que ça (j'étais jeune et influençable et cette opinion me chagrinait ; ils devaient, après tout, savoir des choses que j'ignorais), mon ami Thierry Lafayette qui m'expliquait comment le glam et Bowie avaient changé sa vie…
J'ai eu l'orgue portable, le fameux Stylophone avec stylet de "Space Oddity", la *Framus douze-cordes des débuts*.
Puisqu'on juge les très grands, selon moi, au fétichisme qu'ils développent. Même si, comme sa cravate op art du Lower Third, ces choses qui pour moi résument Bowie et sont plus importantes que tout pour le comprendre… ne seront sans doute pas dans l'expo. Et tant mieux. Evidemment.

Alors, Bowie, oui, vaste sujet. Certains, à jamais, ne verront en lui qu'un fabricant, qu'un truqueur doué, un poseur. Un peu comme Gainsbourg. Trop intelligent, cultivé et talentueux pour être un vrai cent pour cent, *une bête de scène et de blues*. Je hais cette idée. On ne peut reprocher aux gens d'être trop doués ou trop intelligents. Comme si l'Art véritable se devait d'être un peu bourrin. Bowie serait trop fin pour être un Maïakovski au front en sang, ou même un Lennon déchiré ? L'Art se devrait d'être instinctif et ne peut être trop calculé ? Alors que l'Art, après tout, quand il s'élève, qu'est-ce d'autre que le calcul magnifique d'un irrépressible instinct ? Justement. Sa mise en forme. Cela me fait penser à ceux qui voulaient jadis leur Iggy un peu stupide. Par le fait, avec ses cicatrices sur le ventre. Ils voulaient *"le vrai"*, le pur Idiot.
Balivernes.

Que balaie n'importe quelle tentative mod rhythm'n'blues du jeune Bowie. Son "Liza Jane" digne des Kinks, avec le Lower Third, son "I Pity The Fool" qui évoque le Rod The Mod d'avant. Bowie en éternel jeune punk. Oui, il faut l'imaginer dévalant "I'm A Man" comme le premier Mickey Green ou Graham Bonnet venu, comme tout aspirant sauvage avec tambourin en ces ans de grâce 1964-1965. L'identité profonde de Bowie est là. Tout était promis, tout était en attente. Dans le jeune mod des Lower Third ou des Manish Boys (oui, avec un seul *n*). Bowie fut toujours Bowie. Tout ce qu'il développa ensuite transparaît déjà.

Les Kinks, les Homosexuals (qui existèrent — oui, Jean-William Thoury me l'a juré), jusqu'aux traces de rouge à lèvres, fond de teint, laque et khôl, que les jeunes mods les plus extrêmes ne craignaient pas d'arborer. C'est peu de dire qu'il y avait une tendance *queer* chez ces jeunes gens. De toute façon, John Stephen, l'arbitre des élégances et le créateur de Carnaby Street avec sa minuscule et cultissime échoppe His Own Clothes, avait trouvé ses pantalons rouge sang, ses *turtleneck* lilas et ses *shoes* de daim gazon chez les gays new-yorkais ou italiens. C'étaient les seuls à s'habiller ainsi. Et les pantalons à pont, et les marinières Armor Lux. Jusqu'aux casquettes de marin… apanage gay, là aussi. Et une photo du jeune *Davie* (il y tenait) Jones avec ses Lower Third ou ses King Bees dit tout. Bowie qui apparaît à la télé anglaise pour *défendre* les jeunes gens à cheveux longs est un mod extrême. Cravate op art, coiffure à la Marriott… Et dès 1964, ses King Bees osent les bottes hautes et les chemises froufroutantes. Tout est là. Enfin… Ziggy Stardust, ce que sera bientôt le glam anglais. Comme si Andy Warhol et son monde queer avaient agi comme révélateur auprès du jeune Bowie. Il était ainsi, profondément, depuis le début. "Liza Jane" (qui ne doit plus rien au gospel qui l'a inspiré, le futur Bowie en a fait un truc ambigu, kinky, sale en un mot), "The London Boys", ces chansons étaient dignes du Velvet Underground, même si elles sonnaient comme les Kinks. Même quand il reprenait du Paul Revere And The Raiders, David Bowie menaçait déjà derrière ces premières incarnations. Oui, tout était là.

Photo CA Redferns/ Getty Images

A première vue, pourtant, le Bowie de 17 ans se cherche encore. Il tente de se mesurer au rhythm'n'blues sérieux, façon Georgie Fame ou Manfred Mann, les King Bees avec leurs cheveux salement longs et leurs vestes de tweed lorgnent du côté des Pretty Things ou Downliners Sect et de la morgue rhythm'n'blues. Les Lower Third ? on dirait un trauma Kinks. Et "You've Got A Habit Of Leaving" semble avoir été composé le lendemain matin de la sortie de "Anyway Anyhow Anywhere"... Une chose est sûre, le Bowie de 17 ans est obsédé par le look. Il a compris son importance. Les photos sont étonnamment posées. Comme celle-là, ou en chemise Ben Sherman blanche et cravate op art et espadrilles (oui, ce fut une pure tendance et tocade mod... un moment), il lit le journal, alors que, sapés à l'identique, les autres membres du Lower Third marchent vers lui. "*Moderne*", hurle la photo ! On dirait les Jam en 1978, "This Is The Modern World" avec ses parallèles...

Bowie à cette époque était sous la coupe du manager Leslie Conn qui le fit signer chez Vocalion Pop. On sait aujourd'hui que les managers british de l'époque étaient gays en leur immense majorité. Et il suffit d'écouter la chanson "The London Boys" pour savoir comment Bowie se fournissait son argent de poche. C'est une des *chansons de geste* les moins évoquées du rock anglais.

Plus tard, il devait dire : "*La pire période de ma vie, ce fut l'homosexualité.*" Et il ne faisait pas du tout allusion à Ziggy Stardust ou à ses fredaines avec Jagger mais plutôt, bien sûr, au jeune David Jones. Le plus drôle, c'est que le Bowie période Tony Defries (après Leslie Conn, donc, et Ken Pitt...), marié avec Angie et qui ne fait que jouer avec les codes de l'homosexualité et de l'androgynie, *révéla* à elle-même toute une jeunesse fascinée par le rock et tourmentée par son identité sexuelle.

Le Velvet Underground ? Andy Warhol ? Tous ceux qui allaient clamer plus tard que Bowie ne citaient ceux-là que par snobisme ne devaient pas savoir.

Ni la fragilité de Bowie envers les drogues dures, amphétamine, puis cocaïne, et toutes les autres, comme en témoignent ses amis proches. Les chansons du Velvet lui parlèrent autant que celles de Bob Dylan, son autre idole. Et "The London Boys" ou "Little Toy Soldier" avec son double sens

Photo Archives Rock&Folk

auraient mérité leur place dans le premier album à la banane. Pour les textes s'entend, parce que si Lou Reed était capable d'écrire une chanson aussi parfaite que "The London Boys", cela se saurait.
De la période qui suivit, on oublie généralement plusieurs choses, les biographies ont toujours donné une image quelque peu tronquée, bizarre. En fait, c'est un jeune espoir du rock anglais. Bien en cour — comme Cat Stevens, tiens ! — et soutenu par le Marquee, ce qui n'est pas rien. C'est au Marquee qu'il répète et passe ses auditions. Et il ne rêve que de gloire, même si le tohu-bohu du dehors et les sirènes du Swinging London le fascinent et le guident. Surtout il tourne, se produit où il peut, une tournée entière avec The Riot Squad — un show aussi théâtral que ceux de The Move ou de John's Children, maquillés comme Arthur Brown, dont il fit plus d'une fois la première partie... Résident au Marquee avec The Buzz et sponsorisé par Radio Londres : pour tout le monde, c'est l'évidence, il va *éclater*, ce n'est qu'une question de temps. La légende d'un Bowie *ramant* avant de réussir avec Ziggy Stardust est fausse. Il n'a pas perdu son temps. Depuis les Kon-rads et les Manish Boys.
Et d'ailleurs "The Laughing Gnome" arrive à une honnête 6e place dans les hit-parades, "Love You Till Tuesday" est abondamment programmé. Deux ans avant "Space Oddity". On cite souvent, quand on parle du Bowie des débuts, Syd Barrett et le folk intellectuel psychédélique et surréaliste tendance UFO... Certes, mais surtout, encore une fois, Bowie court après le hit. Et "Love You Till Tuesday", avec ses gimmicks mélodiques populaires, doit autant à "Lily The Pink" ("Le Sirop Typhon"...) et au bubblegum de l'époque qu'à l'Incredible String Band. Sur ses vidéos commerciales, on le voit sourire comme un crooner, sapé comme un Amen Corner.
De cette époque pourtant, les disques Pye et Deram, on retient surtout l'image de Feathers ou de Turquoise, le trio qui l'accompagne et l'épisode Lindsay Kemp. Que les biographes ont toujours traduit a posteriori par de hasardeux *"Bowie lâche alors la pop pour se lancer dans le mime"*. C'est en fait tout le contraire. Et bien surestimer l'anecdote.
Twink, le batteur fou des Pretty Things, dès 1967, faisait du mime et du théâtre avec eux sur scène. Il y a ce morceau formidable, "Private Sorrow"... filmé pour la TV française, qui en témoigne de belle manière. Twink ? C'est Bowie et Peter Gabriel (désolé de descendre là de dix étages) avant la lettre.

La performance de Twink avait impressionné David Bowie. C'est Twink qui lui donna l'idée de rencontrer Lindsay Kemp, célèbre mime anglais, dont le show était un succès dans le Londres de 1967. Ils devinrent amants — David, comme Alain Delon, est un garçon poli. Kemp, lui, était désespérément amoureux ; Bowie, finalement, mit les voiles avec sa maquilleuse et costumière Natasha — Bowie apprit alors toutes les techniques de mime, de théâtre et de maquillage qu'il put glaner. Et leur collaboration s'arrêta plus ou moins là, même si Bowie apparut dans le spectacle "Pierrot In Turquoise" et en composa la musique.
En fait, le vrai changement est ailleurs : David Jones est devenu David Bowie et surtout, comme son alter ego Marc Feld/ Bolan avec son Tyrannosaurus Rex, il a décidé d'abandonner le rock pour le folk. Enfin, à première vue : à vrai dire, avec Hermione et John Hutchinson, le trio Feathers, bientôt devenu duo, est fidèle à un air du temps british et même londonien. Third Ear Band, Incredible String Band, David McWilliams... tout un mouvement dont Cat Stevens devait récolter bientôt le jackpot. Les deux ou trois années suivantes ne le verraient donc plus que douze cordes à la main. Air du temps, donc, oui, et facile à programmer — on joue partout avec une guitare acoustique — et cela ne l'empêchait nullement de continuer à faire des disques à son idée, plus orchestrés, la décision était évidente. De plus, le folk et la douze-cordes... Cela vous offre un champ harmonique sans précédent. Et Bowie n'a plus à se traîner d'autres musiciens, forcément primaires, comme un boulet. Tous les accords *tordus* du vocabulaire Bowie datent de cette époque. Oh ! ces accords, le *do* 7e majeur, les suspendus, les descentes de basse chromatique et les inversions, Bowie ne les a pas inventés. Il y a alors longtemps que les Beatles ont écrit le livre de l'harmonie sophistiquée, flirtent avec le modal. Mais Bowie saura en faire une de ses plus improbables forces. Rester puissamment mélodique sur des harmonies outrées. Un défi relevé par Kurt Weill ou les déjà nommés Beatles, vers qui tout le monde, certes, tend en cette fin de décennie... Mais peu sauront en sortir.
Pendant deux ans, Bowie, donc, sous l'auspice de Ken Pitt, va courir après le succès de hit-parade. Il rate l'adaptation de "Comme D'Habitude" que lui a déniché Ken Pitt. Il ne s'en sort pas et n'a trouvé que le titre "Even A Fool Learns To Love".
Jusqu'à "Hunky Dory", il ne réussira à imposer, malgré l'évidence des titres, ni "When I Live My Dream" ni "Ching-A-Ling", exercice folky, ou ce "Let Me Sleep Beside You". Ce sont deux années qui ne sont pas loin de mal finir. Bowie se fondrait dans la masse ? Jeans et cheveux longs ? Le look 70. C'est Angie qui l'aurait sorti de là ?
"Tu te souviens quand tu étais un mod ? Et le plus sharp de tous ? Qu'est-ce qui a bien pu t'arriver ? Et puis ces cheveux longs et gras... fais-toi une teinture au moins !"
Le reste appartient à l'histoire, comme il est coutume de dire.
Même si Angie Bowie exagère. Il est bien difficile de trouver en ces années 1969-1971 une seule photo de Bowie vraiment *négligé* ou bêtement hippie. Celle où en jean *flares* et manteau afghan, il pousse le landau de Zowie ? Ses cheveux y sont blonds et bouclés, comme pour "Space Oddity"...

Bowie, précurseur de tout ce qui est borderline

Autre chose que Bowie devait garder à jamais de ces années dans le Swinging South London... c'est sa fascination connue pour l'occultisme. Il parle de Golden Dawn dans certaines de ses chansons, alla même — en sa pire période cocaïnomane — jusqu'à vanter Hitler. Il avait lu, comme il devait l'avouer à William Burroughs, "The Spear Of Destiny" de Trevor Ravenscroft qui présente le nazisme comme une société secrète née de l'occultisme XIXe siècle. Bowie fut, par le fait, un des grands précurseurs, avec les Stones, de ce que le rock a de plus gothique et borderline. On ne manquera pas de lui pardonner, comme à Keith qui, résident de Nellcote, insiste pour porter au mariage de Mick et Bianca sa plus belle veste d'officier nazi. Seul Mick saura l'en dissuader *"pour ne pas fâcher Bianca"*. Et on sait que Bowie a fait supprimer des agences de presse toutes les photos compromettantes. Comme celles le montrant arriver en gare de Londres, période "The Man Who Fell To Earth", faisant le salut bien connu.
Il y a bientôt une exposition Bowie à Paris. On l'a compris, l'itinérante caravane du mythe passe donc par chez nous. On le sait, il y a plein de choses à voir. Mais peu — malgré quelques documents sur l'enfance — de la période du early Bowie, de ce bébé Jones qui annonçait les seventies et ses obsessions, puisque Bowie a tout incarné. Entre "Pin Ups" et "Heroes", entre "Hunky Dory" et "Station To Station". Tout était là, en promesse, chez le *Absolute Beginner* qui jouait du saxophone avec ses King Bees...
Mieux encore, "Pin Ups" en reprenant les défuntes merveilles british sixties hurlait au monde : la fête est finie. Est venu à jamais maintenant le temps des célébrations. Nous en sommes encore là. ★

Exposition "David Bowie Is...", Philharmonie de Paris (3 mars au 31 mai)

ouifm.fr

FAITES DU BIEN À VOS OREILLES

ÉCOUTEZ **OÜI FM**

La relève

Twin Peaks

"WILD ONION"

CAROLINE

Il est assez frappant de constater ce phénomène, récurrent dans le paysage rock and roll actuel : désormais, les Black Lips et Ty Segall deviennent pour les plus jeunes de réelles influences, au même titre que les monuments sixties. Voilà donc le revers le plus reluisant de la médaille mp3 : la génération de rockers qui pointe le bout de ses cheveux longs a pu se forger une roborative culture classic rock en quelques clics, sans perdre de vue la présente ère. Ce qu'illustrent parfaitement ces Twin Peaks, quatuor formé de vingtenaires aux trognes de musaraignes, encore vaguement boutonneuses, qui se connaissent depuis la petite école d'une banlieue de Chicago. Ces morveux ont eu l'excellente idée de mêler, à l'instinct, leur garage rock braillard à un large panel de solides références écumant toutes les décennies passées, et de tout régurgiter avec le projet, un rien trop ambitieux, de *"faire un double album tel 'Exile On Main St' "*. Il en résulte finalement un copieux effort long de seize pistes généralement concises, nerveuses, aux styles et aux ambiances variées : saillie électrique, ballade duveteuse, intermède soft rock au saxophone, rien ne leur fait peur. Autre grande intuition, nos Twin Peaks ont eu l'intelligence de ne pas succomber à l'un des grands péchés de l'époque : s'éparpiller dans une forme d'autocomplaisance, de vulgaire selfie musical. Ainsi, là où ailleurs chacun des trois compositeurs qui forment ce gang aurait eu son propre projet parallèle, nos jeunes amis ici présents ont opté pour la collaboration et la juxtaposition, comme les Fab Four en leur temps. C'est ce qui fait le charme particulier de ce "Wild Onion" : sa densité, sa diversité, son jaillissement créatif, son aspect foutraque, décontracté. On recherche un aspirant Mick Jagger ? Le guitariste bouclé Clay Frinkel relève le gant et éructe avec tout ce qu'il faut de morgue rageuse sur les parfaitement stoniennes "I Found A New Way", "Good Lovin' " et "Making Breakfast". On préfère un registre plus frontal, plus échevelé ? Voilà le dégingandé bassiste Jack Dolan, chenapan qui ose malmener des chœurs rappelant les Beach Boys avec l'irrésistible "Sloop Jay D" avant de proposer la brutale "Fade Away", striée de guitares surf bizarroïdes qui n'auraient pas déparé "Trompe Le Monde". Enfin, on cherche un meneur charismatique ? Ici s'avance un type au blase aussi peu commun — Cadien Lake James — que son talent est protéiforme. Frangin d'un ex-membre des Smith Westerns, le jeune homme est capable de signer un remarquable démarquage des Strokes ("No Way Out") comme de récupérer les lumineux arpèges d'un Big Star ("Mirror Of Time"). Et surtout, il possède une redoutable aptitude à usiner de vrais petits tubes, hilares et débraillés : le bravache "Strawberry Smoothie" ainsi que le gouailleux "Flavor" pourraient très vite s'immiscer dans les cœurs adolescents, et surtout lancer bien des pogos... Avec cette somme conjuguée de trois talents complémentaires, on obtient un vrai disque de groupe, terriblement sympathique, accrocheur en diable, futé comme rarement. C'est ce qui pousse à parier sur ces Twin Peaks fort doués, que l'on rangera dans la catégorie des branleurs géniaux, aux côtés des Fidlar, Together Pangea ou Orwells. La relève grandit, elle est là, tout près. Et elle est rudement prometteuse.

✪✪✪✪

JONATHAN WITT

PISTE AUX ETOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

Noel Gallagher's High Flying Birds

"Chasing Yesterday"

SOUR MASH/ PIAS

Le premier titre, "Riverman", démarre avec une suite d'accords suspendus joués à la folk, façon "Wonderwall". Les paroles citent ensuite "Something" de Harrison, puis le titre se déploie dans de cossus solos floydiens de saxo et guitare. Qu'annonce cette intro confortable ? Que l'ancien patron d'Oasis n'est pas Thom Yorke ou Damon Albarn, mais bien un homme de classicisme britpop. Sa place de chanteur en revanche mérite débat. Si elle est ici plus naturelle, moins plaintive que sur son premier essai, sa voix n'est pas son meilleur atout. Tout serait dans l'écriture alors ? En la matière le Mancunien est partagé entre plusieurs options. Sa passion pour les tourneries psychédéliques n'a pas

disparu et s'entend sur "Girl With The X-Ray Eyes" ou "The Right Stuff", le genre de morceaux réglo qu'on pourrait entendre sur les derniers Primal Scream. Mais cet homme est aussi à la recherche du tube. Le single "In The Heat Of The Moment" alpague en mode Kaiser Chiefs. Ailleurs, *Nono* n'hésite pas à tenter une ballade à la Coldplay ("The Dying Of The Light") ou un numéro très Foo Fighters ("Lock All The Doors"). Bref, Gallagher sonne souvent ici comme les collègues mainstream qu'il aime à dézinguer dans la presse. Nul ne l'en blâmera, en tout cas pas les radios, pour lesquelles cet agréable album au son fort compressé semble fait. Les romantiques qui espéraient une œuvre décisive, bouleversante, seront en revanche moins enthousiastes. En 2015, Noel Gallagher n'est ni Ray Davies ni même Paul Weller. Et le constat est d'autant plus prégnant lorsque la voix géniale de son nigaud de frère n'est plus là pour emballer l'affaire. ✪✪✪

BASILE FARKAS

Bob Dylan

"Shadows In The Night"

COLUMBIA/ SONY MUSIC

Dylan chante Sinatra. Et pas Nancy, carrément Frank. L'idée semble saugrenue (à peine moins qu'un "Sinatra chante Dylan") tant Dylan, surtout aujourd'hui, a une voix légèrement plus *limitée* que celle du crooner de Hoboken. Et pourtant, malgré les croassements inévitables, le projet, enregistré en deux jours, est loin d'être la catastrophe redoutée. Dylan a en premier lieu l'intelligence de s'en tenir à un répertoire de ballades à sa portée. L'album s'ouvre même par "I'm A Fool To Want You", qui inaugure aussi le "Lady In Satin" d'une Billie Holiday dont la voix brisée par l'alcool et la came ne vivait plus que par son phrasé. "Shadows In The Night" évite en fait le répertoire tardif des Greatest Hits pour privilégier des *deep cuts* années 50 chez Capitol, des versions que Dylan connaît visiblement par cœur. À travers les arrangements dépouillés joués par le groupe de scène, le son brut et les inflexions de la voix, Dylan bâtit son propre *concept album* au sens où Sinatra l'employait à l'époque, la succession des dix titres racontant une séparation mélancolique dont la blessure évolue en résignation. Les auditeurs francophones reconnaîtront immédiatement la version anglaise des "Feuilles Mortes", "Autumn Leaves" et il est sinon frappant de voir à quel point

Dylan reste fidèle aux tempos et aux arrangements de Gordon Jenkins, avec çà et là la spontanéité permise par un petit ensemble (la guitare sur "Some Enchanted Evening"). Et, effectivement, Dylan joue moins des *covers* qu'il ne fait redécouvrir et met en lumière des titres qui avaient déjà une certaine forme de perfection dans leur version chantée par Sinatra, ce qui est après tout la vraie visée d'un hommage. ✪✪✪✪

FRANCOIS KAHN

Ty Segall Band

"Live In San Francisco"

CASTLE FACE/ DIFFER-ANT

Saisi deux soirs durant fin février 2013 au Rickshaw Stop, un club de San Francisco, cet album live est l'instantané idéal pour rendre justice au remarquable groupe de scène qu'est le Ty Segall Band. Ceux qui l'ont vu en vrai acquiesceront : le quartette fait plaisir à voir autant qu'il prend plaisir à jouer. La distribution : Emily Rose Epstein en batteuse à tatouages, Mikal Cronin ici à la basse Rickenbacker, Charlie Moothart dans le rôle du guitariste doté en cheveux et, enfin, à la Fender Mustang et au chant nasillard le blondinet chéri de l'underground rock. Panachage habile de ses derniers albums — "Feel" est même ici joué sauvagement avant que ne sorte "Manipulator" — le disque montre bien le côté tout terrain du

groupe californien. On est saisi dès "Wave Goodbye" par l'énergie hors du commun dégagée par le quartette, sans que celui-ci ne donne pour autant dans le bourrinage monolithique. Il y a dans ces chansons qui saturent les vumètres une grâce certaine. 33 minutes où le heavy rock se joue rapide, où le psyché garage n'est pas dénué de bonnes idées et d'harmonies ("What's Inside Your Heart", "I Bought My Eyes" ou l'intro a cappella de "The Hill"). La prise de son est un régal, la basse sonne mieux que sur beaucoup d'albums studio, la saturation est ample... C'est d'ailleurs ce qui fait aussi la vitalité de cette scène californienne. Ty Segall, ou John Dwyer qui a enregistré et sorti cet album sur son label : ces gens-là ont un savoir-faire phénoménal. ✪✪✪✪

BASILE FARKAS

The Charlatans

"Modern Nature"

BMG CHRYSALIS

Quand la mort frappe à la porte, c'est bien connu, on fait rentrer les amis par la fenêtre. C'est précisément ce qu'ont fait les Charlatans en invitant sur ce dixième album assez de compères pour supporter, le mieux possible, la disparition de leur batteur Jon Brookes en 2013. D'abord, ces gars de Norwich qui faisaient de la britpop avant la mode ont requis les services de batteurs qui ont déjà fait marcher le groupe à leurs baguettes par le passé : Peter Salisbury (The Verve), Stephen Morris (New Order) et Gabriel Gumsey (Factory Floor). Produit par Jim Spencer et mixé par Craig Silvey, "Modern Nature" profite également de parties de cordes signées Sean O'Hagan, de cuivres joués par Jim Paterson (Dexys Midnight Runners) et des chœurs de Melanie Marshall et Sandra Marvin à qui, on excuse du peu, Kate Bush a pris l'habitude de confier ses harmonies vocales. La dizaine de chansons de ce dixième album (le premier depuis "Who We Touch" en 2010) prouve que si le groupe a décidé de faire face à l'adversité en continuant d'exister, il a toutefois été affecté par le décès d'un des siens. Les ambiances ici ("In The Tall Grass", "Lot To Say", "Talking In Tones") et les arrangements les plus réussis ("Keep Enough", "Emily") sont comme voilés par une pellicule de nostalgie. Dans le

contexte, "I Need You To Know" résonne comme un acte de bravoure et, à l'instar de la plupart des titres ici, doit beaucoup aux rais de guitare éclaboussés par Mark Collins. Puisqu'on les aime, on ne reprochera certainement pas aux Charlatans et encore moins à Tim Burgess d'affirmer l'impossible ("Let The Good Times Be Never Ending") et de faire comme si l'âge de leurs artères ne signifiait rien ("Lean In"). ✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Marilyn Manson

"The Pale Emperor"

COOKING VINYL/ HELL

Le retour de Marilyn Manson. Un non-événement régulier dont les précédentes éditions nous avaient fait perdre espoir. Et voilà pourtant que, quinze ans après son dernier coup d'éclat ("Holy Wood", en l'an 2000), Marilyn Manson revient avec un vrai bon album. "The Pale Emperor" est un disque ramassé, cru et dépouillé, ce qui, pour une diva excessive comme Manson, n'est pas peu dire. Accompagné cette fois du compositeur Tyler Bates (qui a bossé avec Rob Zombie et signé quelques chouettes BO), le révérend s'essaye aux fondamentaux du rock américain : une formation basse, guitare, batterie et une voix maîtresse. C'est ainsi que Manson raconte la vie de Brian. Sans esbroufe et avec conviction. Dès l'instant où sa voix

se pose sur le rythme à la fois puissant et plein de nonchalance de "Killing Strangers", l'évidence saute aux oreilles : jamais on n'a entendu Manson comme ça. Et ce vœu de sobriété reste presque inviolé durant l'intégralité d'un disque qui ne s'accorde que peu d'excès, trouvant sa force dans la rugosité. Et puis "The Pale Emperor" contient de vraies pépites. "Third Day Of A Seven Day Binge" évoque une rencontre bluesy entre les Black Keys et Alice Cooper. "Warship My Wreck" magnifie par une splendide montée en puissance le chant écorché, douloureux de Manson. "Birds Of Hell Awaiting" devrait être déclarée bande-son officielle de tous les bars de *pole dance* de Californie tandis que les singles "Deep Six" et "Cupid Carries A Gun" rempliront admirablement leur office de porte étendard de l'album lors de la prochaine tournée. Finalement, Marilyn Manson reste le plus grand croquemitaine du rock US : c'est alors qu'on ne croit plus en lui qu'il surgit et nous emporte. ★★★★★

JONATHAN HUME

Texas

"Texas 25"

PIAS

Soyons clair, le vingt-cinquième anniversaire célébré ici concerne la date de sortie du premier disque de Texas et non pas ses années de balbutiements pré-vinyliques. Cela dit, la galette reprend tous les gros hits du groupe réenregistrés pour l'occasion par les duettistes new-yorkais Truth & Soul, spécialistes de l'artillerie lourde qui marche fort. Le résultat est forcément très propre et devrait largement contenter les fans qui ont suivi l'évolution de la bande à Sharleen Spiteri en choisissant de vieillir tranquillement à côté des enceintes. Pour les puristes, les sentiments seront vraisemblablement partagés, surtout à l'écoute du nouveau traitement appliqué au hit interplanétaire "Summer Son". Normalement, c'est là qu'il risque d'y avoir une fracture tant le résultat paraît mollasson. Où sont passées l'énergie du combo et cette ligne d'accords jouée à tombeaux ouverts qui portaient avec autant de puissance la voix de la chanteuse ? Là, c'est très propre, très professionnel, un brin... clinique. Bon, ce n'est pas une catastrophe non plus. Loin de là. C'est seulement… une nouvelle version avec ses bons et ses mauvais côtés. Pour le reste, passés les huit nouvelles moutures, le fan aura tout de même quatre compositions toutes nouvelles toutes belles à se carrer dans les

oreilles. Là, la production s'impose d'office et la magie de "Start A Family", "Supafly Boy", "Say Goodbye" et "Are You Ready" opère sans problème. Tout est parfait et en place, à l'image d'un groupe qui a mûri avec le temps. La solution est sans doute d'écouter ce disque en partant du principe que tous les titres sont inédits ? ★★★

GEANT VERT

John Carpenter

"Lost Themes"

SACRED BONES/ DIFFER-ANT

Cela devait finir par arriver. Après une carrière de réalisateur exemplaire, le maître de l'anticipation ("Halloween", "Invasion Los Angeles", "The Thing", "Fog", "L'Antre de la Folie", "New York 1997"), également compositeur de la plupart des bandes-son de ses films, publie son premier véritable album, à presque 70 balais. Neuf titres évidemment instrumentaux où le synthétiseur dirige les débats et où l'on navigue en permanence entre frissons urbains et transes cosmiques. Accompagné de deux amis, Cody (du groupe Ludrium) et Daniel Davies, Carpenter a composé un disque de ténèbres, angoissant et martial, sans retour. *"La seule chose que nous avions en tête quand nous avons commencé était de faire quelque chose de morose"*,

a déclaré le grand John. Pari tenu donc, tant ce "Lost Themes" ne semble jamais vouloir procurer la moindre note d'espoir, comme si Morricone et Goblin s'étaient passé le mot pour n'honorer que le noir, toujours. Ici, les claviers martèlent et (ou) emmènent loin, les progressions sont comme des mantras maléfiques, des larmes rouges, des couteaux luisant sous une lune sans lendemain. A l'écoute de cette partition sans image, sans acteur, ni scénario, difficile de ne pas constater l'énorme influence de Carpenter sur plusieurs générations : Daft punk, Nicolas Winding Refn, Mogwai, Kavinsky, beaucoup ont trouvé chez lui la force d'y aller, de s'y mettre sérieusement. De "Vortex", titre d'introduction, sorte de vaisseau métallique perdu qui grince avant de disparaître dans un brouillard glacial, à "Domain", disco démoniaque aux claviers guitares, qui progresse comme une maladie dans un corps encore jeune, Carpenter ressuscite la peur et donc le plaisir. ★★★

JEROME REIJASSE

The Pop Group

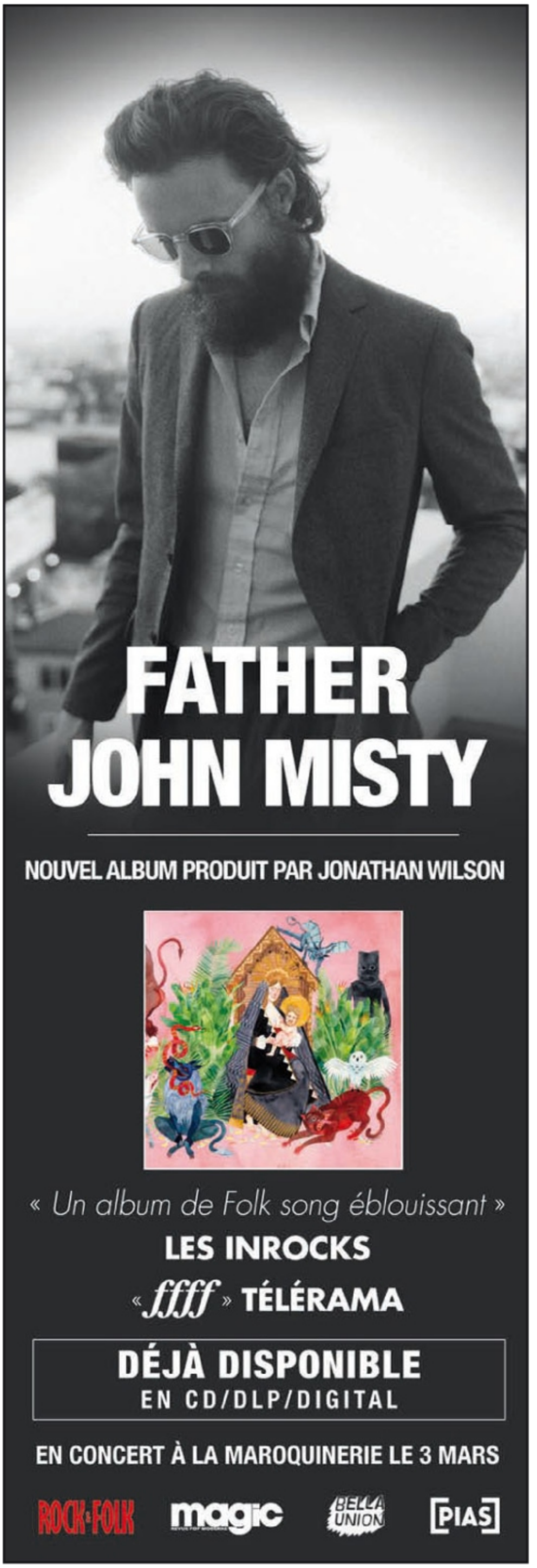
"Citizen Zombie"

FREAKS R US/ !K7 REC/ DIFFER-ANT

"Premier album en 35 ans" : voilà le genre de slogan qui se remarque. En effet, depuis le très écorché "For How Much Longer Do We Tolerate Mass Murder ?" sorti en 1980, le groupe de Mark Stewart (chanteur et auteur) était resté silencieux, ne proposant en avant-garde de son come-back improbable qu'une compilation l'année dernière ("Cabinet Of Curiosities"). Onze titres joués par la formation originale et produits par son fan de longue date Paul Epworth (Phones, Adele, Florence & The Machine, Coldplay) sont au menu de cet album qui démarre dans la distorsion vocale et les couches de guitares empilées avec une rage difficilement contenue. Le Pop Group reste fidèle à ses idéaux post punk et le funk brinquebalant de "Mad Truth" est une des réussites flagrantes de ce disque de soixantenaires qui ont gardé intacte leur juvénile colère. Selon les titres, on navigue entre mélodies malades et éructations tribales, avec quelques envolées messianiques ("Nowhere Girl"). Les rythmiques sont électroniques, organiques parfois ("Shadow Child") et la basse de Dan Catsis assure un semblant de groove derrière le chaos. Ce groupe que le guitariste Gareth Sager décrivait jadis comme tentant de mêler *"les errances rimbaldiennes de Patti*

Smith, James Brown, les Stooges, Roxy Music, T Rex, Ornette Coleman, Debussy, Jacques Brel et la musique classique aléatoire" réussit ici à faire oublier ses influences pour livrer un son métallique et original, loin des tendances et hors des modes. Pour peu que l'on fasse l'effort de pénétrer dans les arcanes de cet album exigeant, on y trouvera de quoi lutter contre le conformisme qui ronge le rock des années 2010. Normal : le Pop Group vient des années 80. ★★★1/2

OLIVIER CACHIN



Disques pop rock

Atari Teenage Riot

"Reset"

DIGITAL HARDCORE REC/ LA BALEINE

Au tout début des années quatre-vingt dix, une lame de fond numérique punk initiée à Berlin balayait le monde de la musique dans un mix extraordinaire de notes distordues emballant des textes pour le moins très engagés contre toutes les formes d'inégalité sociale, injustice, pollution et autres misères du monde. Bref, le Clash 2.0 venait de naître près de l'ancien Checkpoint Charlie. Après le succès vint le temps des galères inhérentes à la fonction : *to split or not to split* ? décès inexpliqué de Carl Crack en 2001, dispersion dans différents projets, problèmes de communication entre membres. Finalement, après quelques années d'errance, Alex Empire finit par stabiliser la formation sous la forme d'un trio

offensif en compagnie de la Texane Nic Endo et du DJ londonien Rowdy SuperStar en 2010. Depuis, cette formation est la version la plus offensive en live ; mais l'album "Reset" est-il bien la bombe attendue et rêvée par tous ? Après écoute, ce projet pratique allégrement la mixité synthétique en mariant des styles habituellement plus tranchés. C'est osé, avec un résultat tantôt bien vu, tantôt pas. Au moins, ATR a pris des risques pour diversifier sa musique et c'est là un point important à prendre en compte.
Nic Endo et Alex Empire se partagent les voix avec une grosse propension pour ce dernier à noyer quelquefois la sienne dans des effets qui nuisent à la compréhension du message. C'est un peu dommage car les textes sont loin d'être inintéressants. Détail qui devrait plaire aux foules nationales, Nic Endo sonne comme Mona Soyoc. Au final, un album qui contient des hits ("Reset", "J1M1", "Cra$h") et du moins bon ("Modern Liars"). ★★★

GEANT VERT

The Staves

"If I Was"

ATLANTIC

Après avoir tourné pendant trois ans pour promouvoir son premier album, le trio d'Anglaises sort enfin un nouveau disque. C'est un véritable bijou de folk contemporain. Les nombreuses premières parties effectuées pour Bon Iver ont donné envie à Justin Vernon de travailler avec les demoiselles. Cette collaboration tombe sous le sens à l'écoute de ces morceaux. Comme un pendant féminin au groupe du Wisconsin, on retrouve les mêmes recettes. Cette guitare acoustique très en avant, et des voix longues comme des nappes de clavier. Le studio isolé dans la neige aura souvent servi d'inspiration aux trois sœurs, dont les textes parlent de l'absence et des relations qui changent. Une mélancolie omniprésente mais rassurante habille ces morceaux. Deux chansons à la guitare électrique sont d'excellentes surprises et laissent entrevoir une évolution possible. "Black And White" et "Teeth White" semblent très britanniques dans leur composition assez *mccartneyienne*, mais plutôt américaines dans la forme. Le morceau le plus fort est incontestablement le superbe "Damn It All", décliné en deux parties. La première, avec seulement une nappe comme un bourdon et les voix magiques des trois chanteuses, laisse place à la deuxième où la guitare

folk accordée en *ré*, donne une note assez sombre et grunge. Tout sur ces titres paraît très naturel et reste assez incarné pour ne jamais faire propre. Vernon a fait un excellent travail à la production. On devine sa voix dans les chœurs, mais également son jeu sur "Make It Holy", enregistré avec la guitare de son tube culte "Skinny Love". ★★★★

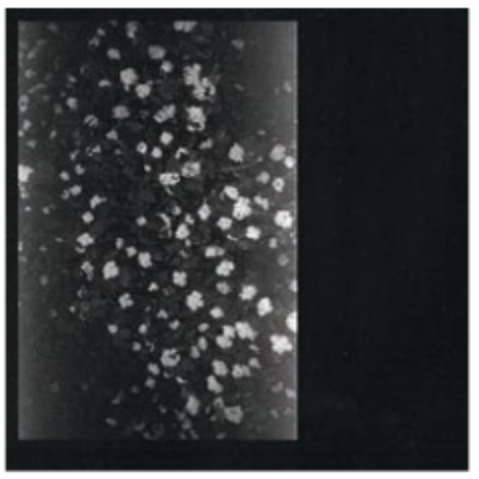
BRIAG MARUANI

Motorama

"Poverty"

TALITRES/ DIFFER-ANT

Résumé des épisodes précédents : alors qu'on les croyait moribondes et liées aux brumes de Manchester, Glasgow ou Crawley, la new wave et l'*indie pop* britanniques (cru années 80) retrouvent des couleurs au XXIe siècle sur le Nouveau Continent. Mais il était temps que le feuilleton connaisse un nouveau rebondissement. Signée sur la structure bordelaise Talitres, déboule donc une formation mixte et russe nommée Motorama, un troisième album sous le bras. Flashé dès 2010 au gré de pérégrinations sur Internet (un superbe premier album numérique, "Alps", depuis publié physiquement), ce quintette excelle dans l'art de la pop monochrome et titille avec un plaisir non feint la... corde de la nostalgie. Mais pas seulement. Sur "Poverty",



enregistré en autarcie et quelques jours dans l'appartement du leader Vladislav Parshin (cheveux ras, voix grave), le groupe a accéléré les tempos et privilégié les rythmiques haletantes, à l'instar de "Corona" et "Dispersed Energy", qui foncent bille en tête sur l'auditeur. Des claviers entêtants et une basse sourde évoquent souvent New Order (*circa* "Power, Corruption & Lies") ou ses cousins écossais The Wake (*circa* "Harmony" *et* "Make It Loud"), comme sur "Heavy Wave", ritournelle tirée à quatre épingles dans son rôle d'hymne à la mélancolie. Quand la guitare nerveuse de "Lottery" évoque celle du jeune Robert Smith, "Write To Me" commence comme un "Blue Monday" — on y revient — dopé aux amphétamines avant de se métamorphoser en antienne robotique. Alors, l'évidence s'impose : depuis la ville portuaire de Rostov-sur-le-Don, un groupe imagine des chansons de poche qui esquissent les contours d'un spleen idéal d'envergure internationale.

★★★★

CHRISTOPHE BASTERRA

A Place To Bury Strangers

"Transfixiation"

DEAD OCEANS/ PIAS

Oliver Ackermann est une institution à Brooklyn. Depuis 2009, il mène la destinée des shoegazers bruitistes d'A Place To Bury Strangers, groupe proclamé *"loudest band in New York"* à ses débuts en raison de ses concerts incroyablement puissants et générateurs d'acouphènes. La recette de cette agression sonore réside dans le fait qu'Ackermann fabrique lui-même ses pédales à effet. Il est même tellement doué dans cet exercice qu'il en a fait son métier, au point que sa boutique Death By Audio est devenue le point focal de la scène underground de Brooklyn quand il l'a aménagée en studio et espace de concert. En huit années, la salle a lancé des dizaines d'artistes et accueilli tous les freaks de passage. Or, fin 2014, la hausse des loyers a fini par avoir raison de cette utopie, poussant Ackermann à déménager. Dernier disque enregistré à Death By Audio, "Transfixiation" porte en lui les traces de ce changement et marque le début d'une nouvelle ère pour A Place To Bury Strangers. Là où les disques précédents étaient emplis de couches étouffantes et anxiogènes, le quatrième album du groupe sonne étonnamment dépouillé et direct (en témoignent les titres post-punk énergiques tels que "Straight",

"Supermaster", "Now It's Over"). C'est également le premier album enregistré avec le batteur Robi Gonzalez qui tourne depuis deux ans avec le groupe et lui donne une dimension plus rock'n'roll. "Transfixiation" possède un souffle et une tension qui témoignent de sa genèse mouvementée. Ackermann a des comptes à régler et ça s'entend. Sa colère se traduit en une explosion de titres abrasifs enveloppés dans un manteau de distorsion, où sa voix désincarnée et ses textes nihilistes font mouche. ★★★★

ERIC DELSART

ATLANTIC

LED ZEPPELIN

PHYSICAL GRAFFITI

Édition 40e anniversaire
du double album incontournable
de Led Zeppelin

Remasterisé & produit par Jimmy Page

Inclus
Kashmir & Trampled Under Foot
+ des prises alternatives de studio inédites.

Disponible en
Coffret Super Deluxe
3CD Deluxe / 2CD / 3LP Deluxe (180gm)
2LP (180gm) / téléchargement

Sortie le 23 février

SWAN SONG

DISPONIBLE
À LA FNAC
ET SUR FNAC.COM
fnac

OÜI FM

Disques pop rock

Otis Taylor

"Hey Joe Opus Red Meat"

IN-AKUSTIK/ HARMONIA MUNDI

Pour ce quatorzième album, Otis Taylor démontre qu'outre des qualités uniques de musicien et de leader, il possède toujours cet inextinguible désir de raconter des histoires, de mettre en musique les tourments des hommes et de l'Amérique. Il réussit ainsi à développer son concept de *trance blues* tout en se renouvelant. En revanche, contrairement à ses habitudes, il a construit son nouvel album autour d'une reprise, "Hey Joe". Ecrit par Billy Roberts en 1962, maintes fois réinterprété depuis, "Hey Joe" est surtout resté associé au nom de Jimi Hendrix avec qui Otis, à l'harmonica, a jammé une nuit après un certain concert à Denver en 1968. Un des temps forts lors de ses concerts, cette histoire d'un homme trompé, en fuite après avoir tué

sa femme, ne pouvait que fasciner Otis. "Hey Joe Opus Red Meat" en propose deux formidables versions, à la fois très proches et très différentes. Pour la première, le cornet de Ron Miles et le violon d'Anne Harris jouent en contrepoints des solos de guitare livrés par Taylor Scott et surtout Warren Haynes, et pour la seconde, le banjo de David Moore et les guitares de Taylor Scott et de Daniel Sproul (Rose Hill Drive) dominent les échanges. S'ensuit un instrumental, "Sunday Morning", décliné en trois parties, avant de revenir à des structures archétypiques du style d'Otis avec le poignant "The Heart Is A Muscle (Used For The Blues)", "Peggy Lee" et un "Red Meat" à la saveur délicatement country sur les hauts et les bas de l'amour. Un autre instrumental, "They Wore Blue", et le funky "Cold At Midnight" complètent un très grand album d'Otis Taylor, chaleureux, inventif et magistral, traversé de puissants solos de guitare. ★★★★1/2

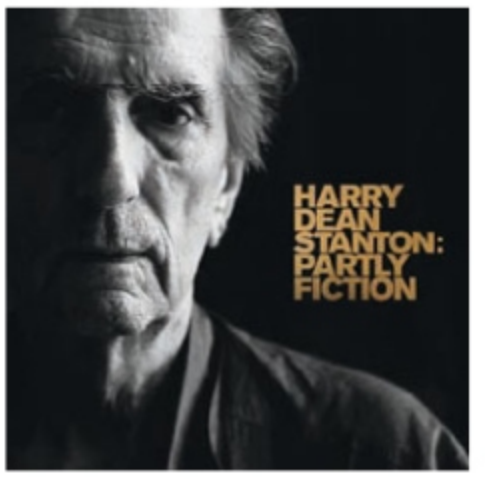
PHILIPPE THIEYRE

Harry Dean Stanton

"Harry Dean Stanton : Partly Fiction"

OMNIVORE RECORDINGS

"Qu'est-ce qui cloche avec le silence ?" Ainsi s'interroge Stanton au crépuscule de son existence en tirant sur sa cigarette. A désormais douze ans du centenaire, le *Repo Man* en profite pour enregistrer son premier album sur lequel il reprend une poignée de chansons folk américaines. Bande-son du documentaire du même nom, "Harry Dean Stanton : Partly Fiction" a été enregistré en une prise dans le salon de sa maison de Los Angeles. *"Une répétition"*, précise l'acteur taciturne à l'air continuellement défait, qui habita quelques années avec Jack Nicholson et dont la longue silhouette familière traverse plus de 250 films : "Luke La Main Froide" ou "Alien - Le 8e Passager", "New York 1997" ou "Paris, Texas"... Dans sa robe de chambre élimée qui appartenait à Marlon Brando, Stanton interprète sans Ry Cooder mais avec la passion nécessaire "Cancion Mixteca", le morceau blues mexicain du film de Wim Wenders, ainsi que "Everybody's Talkin' ", *"chanson sur l'héroïne"* de Fred Neil revisitée avec une grâce hantée sur son canapé. Accompagné de son fidèle guitariste canadien Jamie James et de Don Was à la basse sur trois titres, le comédien remonte de sa voix laconique et expressive les



anecdotes d'une autre époque, mais surtout des classiques sépia de Roy Orbison, George Jones ou de son ami Kris Kristofferson (qui participe au film) chantés avec l'âme et un soupçon d'harmonica. La magnifique partie réelle de "Partly Fiction" émeut parfois jusqu'aux larmes, rappelant s'il le faut que le feu marche toujours avec Harry Dean Stanton, ou qu'ils n'en font plus beaucoup des comme lui à Hollywood. ★★★★

VINCENT HANON

Baden Baden

"Mille Eclairs"

NAIVE

La langue de bois est tellement utilisée dans les argumentaires qui accompagnent les albums de pop française envoyés à la presse, que c'est avant tout un procès pour déforestation à des fins commerciales qu'on devrait intenter aux maisons de disques. Ainsi donc, voilà que surgit, en plein mois des gerçures, le second album d'un groupe de Paris dont *"le leitmotiv se précise : capturer les émotions, suivre son instinct, et sublimer sa singularité"*. Diantre, c'est du sérieux ! Car on ne sourit guère à l'écoute de la plupart de ces onze titres auxquels des entrelacs de guitare clairs, des voix en français portés sur l'aigu et des batteries mixées en avant confèrent pourtant un caractère original. Certes, on confirme que ces gens qui ne sont pas des

gamins, ont dû écouter Radiohead plus que de raison, et aussi les Innocents, ce qui s'entend davantage. Le problème avec ces chansons-là est qu'elles n'existeraient pas si les accords mineurs n'avaient pas été inventés. Curieusement, comme si Daho et Air avaient prêché dans un désert, la pop française actuelle, peut-être complexée, peine à s'exprimer ailleurs qu'au bord du gouffre, en tournant souvent à l'intérieur du pot. Musiciens de goût certainement capables de grandes choses, ces trois Parisiens cultivent la mélancolie comme s'il s'agissait du secret le mieux gardé. A trop forte dose, elle est un piège qui empêche de rêver au présent. Disque bien fichu (là n'est pas la question) qu'on espère intermédiaire, "Mille Eclairs" est exactement le contraire de ce que Baden Baden devrait faire. Au lieu de se replier sur lui-même, sans le vouloir si ça se trouve, le trio aurait tout intérêt à brûler sa cosse et à filer narguer les étoiles. ✪✪

JEROME SOLIGNY

Steve Earle & The Dukes

"Terraplane"

NEWWEST/ SOCADISC

Histoire d'avaler la pilule d'un septième divorce, Steve Earle dégaine un album de blues, son tout premier. Le raccourci est grossier, mais pas inexact. Une bonne partie des titres de "Terraplane" soldent son mariage de huit ans avec la (jolie) chanteuse country Allison Moorer, sous différents angles. Petite nostalgie des ébats passés ("You're The Best Lover I Ever Had"), ritournelle jazzy pour dire que les torts étaient partagés ("Baby's Just As Mean As Me"), volonté de croire que toutes les filles de New York, désormais, lui tendent les bras ("Ain't Nobody Daddy's Now") et célébration des aventures sans lendemain ("Usual Time"). Rien de plombant ici, Earle a le blues plutôt gaillard, à une exception près, "Better Off Alone", qui adresse la rupture droit dans les yeux (émus). La notion d'album de blues est par ailleurs à relativiser : Earle n'a pas grimé ses habitudes vocales en noir, son phrasé s'ourle de ses racines country (sur "Gamblin' Blues" tout particulièrement), il place du violon ici et là et prend souvent le parti — étonnant — d'une guitare lead acoustique tandis qu'une électrique assène des rythmiques graisseuses à souhait. Son chant et son groupe n'ont jamais sonné si relâchés que sur ces shuffles épais que n'aurait pas

reniés Jimmy Reed. Deux ovnis : "The Tennessee Kid", lugubre *talkin' blues* qui revisite ces histoires de pacte la nuit venue avec le diable, ou quelque chose dans le genre ; et un "King Of The Blues" viril et vaudou, variation sur "Hey Joe". Tout ça très organique, live en studio probablement et, comme souvent avec Earle, rugueux de prime abord avant que les subtilités ne se révèlent. ✪✪✪

BERTRAND BOUARD

CULTURE FACTORY STORE

CD VINYL REPLICAS
VINYLES IMPORT US
PLATINES ACCESSOIRES
T-SHIRTS
LIVRES GOODIES
COLLECTORS...
DISTRIBUTEUR OFFICIEL
ELVIS MY HAPPINESS

LE NOUVEAU DISQUAIRE PARISIEN

COUPS DE CŒUR DU MOIS

in Compact-Disc deluxe™ Vinyl Replicas

EDITION CD COLLECTOR LIMITÉE 3000 EXEMPLAIRES

REMASTERING HAUTE DEFINITION 96 KHZ / 24-BIT

SPÉCIAL FOLLOW THAT DREAM

REMISE DE 5 EUROS*

*Dans notre boutique sur présentation du journal. 1 seule offre par client.
Validité 31/03/15

27 RUE DE L'ARMORIQUE
75015 PARIS (METRO PASTEUR)

HORAIRES D'OUVERTURE :
Du lundi au vendredi de 10h00 à 18h30 sans interruption.
Le samedi de 10h30 à 13h00 et de 14h00 à 19h30.

OU SUR WWW.CULTUREFACTORY.FR

Disques français

Olivier Depardon

"Les Saisons Du Silence"

VICIOUS CIRCLE

Olivier Depardon fut à la fin des années quatre-vingt-dix la figure de proue du groupe Virago qui fit parler de lui à l'occasion de ses deux albums et de sa participation à la bande-son de "Baise-Moi", le film de Virginie Despentes. Après quelques années de tâtonnements, il est revenu en 2012 avec un album solo plus apaisé. Son nouveau disque en constitue le prolongement tout en marquant une évolution qui renoue quelque peu avec la fougue de Virago : conçu avec le trio qui accompagne désormais le chanteur en concert, il est plus électrique, plus débridé et joue à fond la carte des contrastes entre de longues phases atmosphériques en apesanteur ("Attrape", "A Jamais Fait") et des

éclats offensifs où les guitares se déchaînent, à l'instar de "Sans Un Bruit", véritable uppercut sonore aussi concis qu'énergique. Parfois même, ces deux tendances participent de l'évolution d'un même morceau : "Laisse Agir" débute sur le mode d'une certaine sérénité avant de se clore par des éclats bruitistes. Les accords glaçants de "Un Inventaire" ou les éruptions rock de "Une Histoire" ont un point commun : ils jouent avec les nerfs de l'auditeur et cultivent la répétition obsédante avec une volonté jamais démentie. Cette particularité est au diapason de textes qui soufflent le chaud et le froid au gré d'incantations poétiques dotées d'un fort pouvoir de suggestion. Ils sont particulièrement bien mis en valeur par une voix au phrasé si caractéristique, entre indolence et énervement, et par l'utilisation d'un parler-chanter qui se situe dans la lignée de précurseurs comme Diabologum ou Experience et se révèle assez proche de la démarche de Fauve. ✪✪✪

H.M.

K'ptain Kidd

"Feelin' "

ROCK PARADISE

Les initiés le savent, le rock'n'roll anglais a généré un génie, Johnny Kidd (1935-1966). Capable de marier la classe virile du rock'n'roll des années 1950 avec la verve mélodique de la décennie suivante, il a chanté du R&B avant les Stones ("I Just Want To Make Love To You"), écrit une poignée de classiques ("Shakin' All Over", "Please Don't Touch"), montré qu'il pouvait être aussi pimpant que les Beatles ("I'll Never Get Over You") et ouvert la voie à Tom Jones de qui son manager s'est ensuite occupé. En France, le culte est entretenu par Vince Taylor, bon repreneur ; par George Collange grâce à qui sort le premier album du Kidd — scoop mondial — et puis par Bashung qui y va de son "Remets-Moi Johnny Kidd". Fan absolu, Tony Marlow monte à son tour au créneau avec un album hommage réalisé sous le nom de K'ptain Kidd, trio formé avec Gilles Tournon (basse) et Stéphane Mouflier (batterie). Les Pirates, groupe de Johnny Kidd, étaient d'une redoutable efficacité. Modèles pour Wilko Johnson (Dr Feelgood) et tant d'autres, ils le sont également pour les trois Français qui donnent tout pour être à la hauteur du défi qu'ils se sont lancé. Leur amour du sujet comme leur compétence évidente sont bien servis par une production rusée due à Lucas Trouble dans son

studio Kayser suffisamment pourvu en indispensable matériel analogique. Tous les grands titres sont là, ceux de la main du maître ("Growl", "Please Don't Bring Me Down") comme ceux qu'il sut emprunter avec tant de discernement, "I Can Tell" (Bo Diddley), "Doctor Feelgood" (Dr Feelgood & The Interns)... K'ptain Kidd s'amuse même à clore la party par une mouture de "Shakin' All Over" en français cette fois, reprenant avec gourmandise, après les Fantômes ou Marie France, "Le Diable En Personne". ✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Lulu Gainsbourg

"Lady Luck"

MERCURY/ UNIVERSAL

Son premier essai constituait une faute de goût caractérisée : en s'attaquant en compagnie de nombreux invités à l'œuvre de son papa, *le fils de* sombrait dans la facilité et la récupération frauduleuse. On comprend maintenant pourquoi à l'écoute de son premier véritable album (qui était annoncé par l'intrusion d'une unique composition personnelle parmi le lot de reprises) : ce pianiste virtuose évolue dans un univers musical très éloigné de celui de son illustre géniteur. Et son option linguistique résolument anglophone le démarque totalement de celui qui fut l'un des piliers d'une chanson française ouverte à la modernité. Adepte de la retenue, Lulu Gainsbourg ne verse jamais dans l'excès, ni la provocation.

Son domaine est celui d'une pop anglophone harmonieuse et ses chansons évoquent parfois celles d'Etienne Daho : elles se caractérisent par leur intimisme et leur élégance, soulignées par une production habile qui a été réalisée entre New York et Londres et qui joue la carte de la séduction à travers des arrangements soyeux. Quelques instrumentaux d'un raffinement subtil viennent rappeler ses qualités de pianiste ("Noces Funèbres", "Lily Rose"). Relayée par quelques duos agréables mais sans relief particulier (avec Anne Hathaway, Ara Starck ou M), sa voix douce et suave ne se départit jamais d'une certaine réserve, même pour effleurer le funk ("Lady Luck"), la ballade ténébreuse ("Moushka") ou la complainte pop ("Trouble"). On souhaiterait parfois qu'il se lâche davantage et s'aventure dans des eaux plus troubles, mais il serait vain de lui reprocher ce manque d'aspérités qui est au cœur même d'un projet placé sous le signe de la délicatesse consensuelle. ★★★

H.M.

The Plastic Invaders

"Who Is Number One ?"

CLOSER

Cinq ans après leur premier album (baptisé "Greatest Hits" en toute simplicité) les Plastic Invaders repartent à l'assaut depuis leur base clermontoise, dans une formation régénérée et sur un label ressuscité — la séminale structure havraise Closer. Ici, les choses sont simples : on joue vite, fort et on ne s'embarrasse pas de fioritures. On connaît ses classiques sur le bout des doigts et on ranime à grands coups de pompes l'axe historique Etats-Unis/ France/ Suède/ Australie (dans le désordre). Alors, en toute impunité, le temps d'une joyeuse partie de bras et jambes en l'air, les Cramps violentent les B-52's, les Hives copulent avec Blondie, les Unknowns de Bruce Joyner se métamorphosent en Real Cool Killers, les Stooges crucifient les New Christs. Guitares marquées au fer rouge, rythmiques assénées comme des coups de poings (le plus souvent donnés bien sûr en dessous de la ceinture), orgue obsédant habillent des chansons qui transpirent le stupre et la luxure. La gouailleuse Nomi Gorgeous répond effrontément au maître de cérémonie Peter Marvel, les invités prennent leurs aises (Thomas de Pourquéry fait du sax quand Suzy Bo des Wendy Darlings donne de la voix) et les repères se brouillent. Alors, tout à

coup, on fantasme "Who Is Number One ?" en bande originale d'une nouvelle version du "Prisonnier" réalisée par Quentin Tarantino ou celle d'un "Reservoir Dogs" avec Patrick McGoohan en haut de l'affiche. Au terme de ce marathon rock'n'roll avalé comme un 100 mètres, les douze (ou quinze) titres de ce disque exclusivement disponible sous forme de diptyque (vinyle et CD) rappellent surtout une vérité élémentaire : les Plastics, c'est fantastique ! ★★★1/2

CHRISTOPHE BASTERRA

Rééditions

PAR NICOLAS UNGEMUTH

De quoi frimer

Richard Hawley

"RICHARD HAWLEY" "LATE NIGHT FINAL" "LOWEDGES"

Setanta (import Gibert Joseph)

En 2001 sortait dans l'indifférence générale le premier disque d'un inconnu nommé Richard Hawley. C'était un mini-album de sept chansons ("Richard Hawley" a depuis été augmenté). En écoutant la chanson "Sunlight" (l'un des rares morceaux qui puissent faire pleurer à chaque écoute) ou "Naked In Pitsmoor", nous avions la certitude d'assister à la naissance d'un truc extraordinaire. Hawley n'a pas déçu : il est devenu, pour beaucoup, le musicien le plus important, le plus génial, des années post-2000. Auparavant, l'homme de Sheffield jouait dans un groupe médiocre, les Longpigs, puis était guitariste chez Pulp. Guitariste... L'homme n'est certes pas manchot, mais tout de même, être guitariste quand on possède l'une des quatre plus belles voix de l'histoire du rock... Quelle idée, quel gâchis ! Heureusement son ami Jarvis Cocker l'a aidé à enregistrer ce premier album, qui ressort aujourd'hui ainsi que plusieurs autres, et le monde a découvert, médusé, la beauté extraordinaire de la musique de Richard Hawley. C'est une musique impossible à décrire tant elle est originale. On pense naturellement, à "Sleepwalk" de Santo & Johnny, mais le truc qui colle le plus à l'art de Hawley, c'est la chanson de "La Nuit Du Chasseur" ("Leaning On The Everlasting Arms"). Il y a quelque chose de résolument fifties dans l'esthétique de Hawley, mais ce serait trop simple : ce n'est ni Roy Orbison, ni Gene Vincent. Dans ses disques, il y a de la guitare baryton, de la lap steel en pagaille (admirablement utilisée), beaucoup de reverb, de la batterie jouée aux balais, des guitares acoustiques et des Gretsch dans des amplis Fender. Et puis, il y a le gros morceau : cette voix. Une voix proprement sublime de crooner sobre (Hawley ne fait pas d'effets de manches comme chez Scott Walker, David Bowie ou Neil Hannon). Son phrasé est monstrueux, le trémolo à peine audible, superbement dosé. C'est un chanteur infernal. Enfin, il y a ses compositions. Dès le premier album, on voit l'approche artisanale, classiciste. Avec le deuxième, "Cole's Corner", tout prend de l'ampleur et s'épanouit : c'est son premier chef-d'œuvre. "Something Is...", "Baby You're My Light", "Love Of My Life", "Can You Hear The Rain Love ?" (la tuerie définitive de l'album) et un titre instrumental à l'intitulé grandiose, "The Light At The End Of The Tunnel (Was A Train Coming The Other Way)", que Morrissey ou Johnny Paycheck n'auraient pas désapprouvé. L'univers de Hawley est en place : il conçoit des disques romantiques et solitaires, à écouter seul tard dans la nuit. A l'époque, on s'était demandé comment il allait bien faire pour suivre après ça, et puis, voici qu'en 2003 sort "Lowedges". Dès le premier morceau, "Run For Me", pan ! c'est un pain dans la gueule, un ouragan... Dieu, d'où sort-il des trucs aussi splendides ? Comment fait-il ? Et cette voix ! C'est possible ? La production, parfaite, est digne de Spector, quoique moins embouteillée. Et une fois de plus, il y a ces chansons phénoménales : "Oh My Love", "The Motorcycle Song", "It's Over Love", "The Nights Are Made For Us", et un instrumental cinématique ("Danny"). C'est la révélation ! Un nouveau prophète ! Hawley, heureusement, n'allait pas s'arrêter là. Nous parlerons bientôt de la suite.

George Harrison

"ALL THINGS MUST PASS"

Apple (import Gibert Joseph)

L'histoire est désormais connue : au début des années 2000, George Harrison a estimé que son grand chef-d'œuvre "All Things Must Pass" était certes bien, mais qu'il sonnait de manière assez datée, trop datée pour un homme vieillissant souhaitant rester jeune. Il fallait donc dé-spectoriser tout cela. Phil Spector était désormais l'homme à abattre, et sa production dantesque, contribuant à faire de "All Things Must Pass" autre chose qu'un disque de riche hippie désabusé enregistré en 1970, n'était désormais plus la bienvenue. Alors il l'a fait : Harrison a kärcherisé partout soulevant les tapis pour bien faire disparaître toute trace de poussière spectorienne. On a effacé Spector comme Staline effaçait certains indésirables sur ses photos de groupe. Une nouvelle version de ce classique est donc sortie vers 2000, elle ressort aujourd'hui. Nous, on préfère naturellement l'original — il n'y a qu'à comparer les deux versions de "Wah-Wah" qui, entre les mains de Spector, sonnait comme un hymne wagnérien — qui n'a d'ailleurs jamais été correctement remasterisé. Le plus intelligent eut été de proposer les deux versions dans un même coffret. Et les gars, on pourrait également supprimer l'écho des enregistrements Sun qui date un peu aussi, non ?

Gene Vincent

"THE INDISPENSABLE VOL 2 - 1958-1962"

Frémeaux & Associés

Trois CD couvrant les cinq années 1958-1962. Le rockabilly sauvage des débuts est oublié, Cliff Gallup n'est plus de la partie — mais Johnny Meeks est encore là pour plusieurs titres — mais tout de même, que de merveilles. Il y a du rock and roll délicat ("Say Mama", "Wild Cat", "She She Little Sheila") avec désormais des cuivres, mais surtout, une avalanche de ballades à tomber à la renverse, montrant une fois de plus que dans ce registre, Gene était le plus grand : pour mémoire, "Now Is The Hour", "Important Words", "You Are The One For Me" (dont on se demande après y avoir réfléchi pendant trente ans si, par hasard, ce ne serait pas tout simplement la plus belle chose qu'il ait jamais enregistrée), la plus belle version jamais enregistrée de "Over The Rainbow" ou d'autres choses ravissantes comme "Maybe". Sur le troisième CD, les choses marquantes se raréfient mais il y a encore quelques pépites comme "Love Of A Man" ou "There I Go Again". Mastering splendide, comme toujours chez Frémeaux & Associés.

Rowland S. Howard

"SIX STRINGS THAT DREW BLOOD"

Libération (import Gibert Joseph)

A la fin de sa vie, il ressemblait à un Rimbaud revenu de Treblinka. Par quel enfer est passé Rowland S. Howard pour avoir un visage aussi ruiné (un cancer du foie, en fait) ? L'âme trouble des Boys Next Door et de Birthday Party est parti sans rien dire en 2009. Il avait 50 ans. Aujourd'hui sort une superbe anthologie consacrée à l'ange déchu australien, s'ouvrant avec un "Shivers" (l'un de ses premiers morceaux avec les Boys Next Door) live extrêmement poignant *("All alcohol and cigarettes, there is no room for cheap regrets")* enregistré en 1999. Puis se sont des titres avec les Boys Next Door, The Birthday Party, Lydia Lunch, Crime And The City Solution, Nikki Sudden, These Immortal Souls, Magic Dirt ou tout simplement en solo. On y entend son art de la guitare, qu'il sait faire sonner comme personne d'autre et qui est le moteur nucléaire de la machine Birthday Party, et puis aussi, sa voix triste et touchante. La reprise de "Some Velvet Morning" avec Lydia Lunch en fait un peu trop dans le registre décadent, mais les titres de These Immortal Souls et Crime And The City Solution restent les meilleures imitations connues de ce que

faisait, d'un autre côté, Nick Cave avec les Bad Seeds, chez qui Blixa Bargeld, à la guitare, s'inspirait nettement du style de Howard. Le duo avec Nikki Sudden ("Wedding Hotel") est superbe, mais ce sont surtout les morceaux en solo (sur le deuxième CD) qu'on retiendra : Sur "Ave Maria", "Autoluminescent" ou "Shut Me Down", Rowland S. Howard atteint des sommets que peu de gens fréquentent.

The Exception

"THE EAGLE FLIES ON FRIDAY COMPLETE RECORDINGS 1967-1968"

RPM (import Gibert Joseph)

Principalement connu pour le single "The Eagle Flies On Friday", petit classique de la scène mod, The Exception n'avait pourtant pas grand-chose de mod. Mené par un batteur proche de Robert Plant (il avait joué quelque temps dans Band Of Joy), le groupe pratiquait une blue-eyed soul assez pop, voire du ska caricatural (avec faux accent jamaïcain) comme le très comique "Rub It Down". Restent des choses mignonnes pas très éloignées de ce que pratiquaient les Equals à la même époque,

LES IMPORTS du mois

GIBERT JOSEPH

GIBERT JOSEPH
présente

TWIN ARROWS

EN SHOWCASE

LE JEUDI 26 FEVRIER
18H

MAGASIN GIBERT JOSEPH
34, BOULEVARD SAINT-MICHEL
75006 PARIS

NOUVEL ALBUM
VINYLE & CD
SORTIE NATIONALE LE 23 FEVRIER

HELL AND BACK

BANISHED

WWW.FACEBOOK.COM/TWINARROWS

GIBERT JOSEPH

Paris St Michel • Paris Barbès • Versailles • St Germain en Laye
Orgeval • Poitiers • Chalon sur Saône • Toulouse • Lyon • Vaux en Velin

LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO

comme l'enchanteur "Helicopter" ou le très gentiment psychédélique "Jack Rabbit". Cette anthologie réunissant près de 30 titres enregistrés entre 1967 et 1969 devrait plaire aux amateurs du genre pop-psyché en version light. Rien n'y est génial, mais tout est très agréable.

Chip Taylor

"GASOLINE"

Retro World (import Gibert Joseph)

Le tonton à Angelina Jolie en avait dans la culotte ! A cet homme, le frère de John Voight (pour les jeunes, c'est le gigolo de "Midnight Cowboy"), on doit tout de même trois des plus grands morceaux des sixties : "Wild Thing", l'impérissable "Angel Of The Morning" (à écouter de préférence par la déesse PP Arnold) et le monstrueux "I Can't Let Go" (à écouter par Evie Sands plus que par les Hollies). Doté d'une gentille

voix assez claire, Taylor s'est rapidement décidé à enregistrer lui-même ses propres compositions, et "Gasoline", son premier album sous son nom, est un joli disque de 1972, pop, folk, avec guitares sèches, cordes et flûtes, de jolis morceaux et même une excellente reprise de "Home Again" de Carole King. Charmant.

Bill Fay Group

"TOMORROW TOMORROW AND TOMORROW"

Revolver (import Gibert Joseph)

Les fans de Bill Fay sont généralement des maniaques très névrosés. Leur petit cœur va palpiter : voici que sort une rareté réunissant des titres parfaitement inédits du génie méconnu enregistrés entre 1978 et 1981 avec un groupe nommé, en toute sobriété, The Bill Fay Group. Où des fans de ses deux albums pour Decca enregistrent quasiment en live des compositions créées à l'occasion par le maître. Une fois de plus, le talent de Bill Fay, la délicatesse de ses chansons, cette atmosphère qu'il sait instaurer et qui n'appartient qu'à lui, laissent pantois. Les fans vont s'évanouir.

"Extermination Nights In The Sixth City"

"CLEVELAND, OHIO : PUNK AND THE DECLINE OF THE MID-WEST 1975-82"

Soul Jazz

Ah ces punks... On n'en sort pas ! Après des années à labourer les régions pécores des Etats-Unis,

Soul Jazz débroussaille aujourd'hui l'héritage de Cleveland, censée être *la* ville punk (on aurait dit Detroit, nous). Mais il est vrai qu'avec les Electric Eels, Pere Ubu et Rocket From The Tombs ("Life Stinks", ça c'est du titre pour un groupe réunissant des Pere Ubu et des futurs Dead Boys...), la ville a de quoi frimer. Donc, c'est une giclée de décibels furieux et un peu dérangés, le temps d'enquiller les morceaux des trois groupes cités ci-dessus, mais également des Broncs, Pagans, Definics, Mirrors, Poli Styrene Jass Band, etc. Tout est assez intéressant, mais Pere Ubu plane au-dessus de tout le monde.

"Burn Rubber City, Burn !"

"AKRON, OHIO : PUNK AND THE DECLINE OF THE MID-WEST 1975-80"

Soul Jazz

La même chose, mais à Akron, dont l'industrie du caoutchouc (pour les pneus) était alors un plein effondrement. Ici, quelques légendes (The Bizarros, Devo) et beaucoup d'inconnus, comme Jane Aire & The Belveders, Denis Defrange, les Rubber City Rebels,

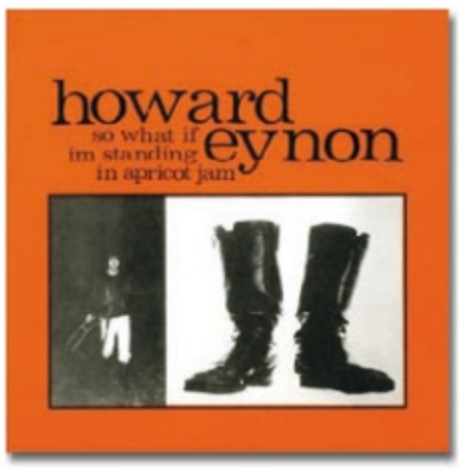
Tin Huey, les Waitresses et Chi-Pig. Tout ce beau monde semble avoir écouté le rock de Detroit mais tous sonnent différemment. Ainsi du funk sexy des Waitresses pour leur excellent "The Comb" ou des inclassables Devo dont le "Mechanical Man" montre déjà une singularité hors-norme plus proche de Kraftwerk que des Stooges. Belles compilations avec des notes copieuses de l'obsédé Jon Savage.

Howard Eynon

"SO WHAT IF I'M STANDING IN APRICOT JAM"

Earth (import Gibert Joseph)

Vendu comme une rareté méga culte à ranger entre Syd Barrett, Nick Drake et Skip Spence, "So What If Im Standing In Apricot Jam" est en fait une curiosité post-psychédélique loin d'atteindre le génie des gens cités sur le sticker, mais



il faut bien admettre que le machin est assez étonnant. Réalisé par un acteur australien devenu chanteur (et certainement amateur d'acide), *"Qu'Est-Ce Que Ça Peut Vous Foutre Si Je Me Tiens Dans De La Confiture D'Abricot"* est un album d'acid folk farfelu et dérangé, avec voix maniérée, éclats de rire, *"lalala"* ridicules, évoquant parfois Kevin Ayers à son plus barré. Excentrique est le mot. Avis aux amateurs donc, d'autant que cet album de 1974 est rarement disponible.

Arthur

"DREAMS AND IMAGES"

Light In The Attic (import Gibert Joseph)

Dans un registre turbo rare également, voici l'album d'Arthur réalisé pour LHI, label indépendant de Lee Hazlewood, en 1968. Arthur était tout le contraire de Hazlewood. Pour commencer, il n'avait pas de moustache. Il était blond et avait une voix de tapette. Mais alors, vraiment. Il faut imaginer un truc entre Dave et le gars de Bronski Beat. Ce peut être difficile pour certains, mais l'intérêt de cet album, outre sa rareté, tient surtout dans ses arrangements. Une féerie de cordes — Hazlewood coréalise le disque — pour une sorte de folk rêveux et envapé pas très loin de ce qu'on peut entendre sur le "Chelsea Girl" de Nico, mais mieux arrangé. Sur des morceaux comme "Pandora", le gars Arthur Lee Harper fait carrément des miracles et embarque tout le monde sur un tapis volant. Valable.

"The Bert Berns Story"

"VOLUME 3"

Ace (import Gibert Joseph)

Troisième volet de la série dédiée au grand songwriter. C'est le moment de se régaler avec des choses comme "Let The Water Run Down" par Ben E King, "Hang On Sloopy" par Arsenio, "Open Up Your Soul" par Erma Franklin, "Teardrops Will Fall" par Wilson Pickett,

"I've Got Nothing To Say But Goodbye" par Tammy Montgomery et d'autres bricoles interprétées par Solomon Burke, Clyde McPhatter ou la grande Betty Harris. On l'aura compris, Bert Berns aimait bien la soul. ❑

Groupes hard rock, groupes cultes

SHARKS

Tout le monde connait Free et son "All Right Now", tube historique du hard rock naissant composé par Paul Rodgers et Andy Fraser. Ce que l'on sait moins, c'est que le second n'a pas disparu de la circulation après ce fait d'armes, et que ses Sharks iront jusqu'à influencer The Clash...

Notre récit commence dans le quartier londonien de Paddington, au mitan des sixties. Andy Fraser est un vrai petit prodige : il étudie le piano dès ses cinq ans. Il passe de longues années sur Mozart puis s'empare d'une six-cordes à treize ans, après le choc Beatles, avec l'objectif de fonder un groupe. Problème, parmi ses amis, personne ne veut devenir bassiste... D'une nature diplomate, Andy décide d'accorder sa guitare une octave plus grave avant d'opter pour la quatre-cordes. Malgré son très jeune âge, il commence à écumer les clubs de Londres, jouant avec de vieux briscards blues ou R&B, rentrant chez sa mère au petit matin : une période rude mais formatrice. Deux ans plus tard, l'adolescent se fait saquer de son rigoriste bahut malgré d'excellentes notes — cheveux trop longs — et se retrouve au plus libertaire College Of Further Education à Hammersmith. Là-bas, il se met à la colle avec Sappho, fille du célèbre Alexis Korner, qui devient quasiment son père adoptif. Andy passe bientôt des heures à écouter l'imposante collection de 33 tours du paternel, à improviser. Pistonné par ce dernier, Andy reçoit un coup de fil de John Mayall : il a besoin, là, tout de suite, d'un bassiste. Au sein des Bluesbreakers, il devient ami avec Mick Taylor, les deux chenapans fumant des joints en cachette. Après cette courte expérience, le virtuose rencontre, toujours grâce à son mentor, le guitariste Paul Kossoff, qui cherche alors un bassiste pour son nouveau groupe, le futur Free... L'idylle dure jusqu'en 1971, puis le quatuor finit par se disloquer, miné par les frictions grandissantes et les terribles addictions de Kossoff. Une première séparation permet à Andy de former Toby, avec le guitariste Adrian Fisher, futur Sparks. Après cela, Free se reforme pour un album ("Free At Last") et une tournée catastrophique qui voit Kossoff sombrer dans l'héroïne. C'est la fin définitive de Free. En 1972, Andy contacte Chris Spedding, fameux guitariste de séances, pour former un nouveau gang en compagnie d'un batteur, Marty Simon. Island, qui abritait déjà Free, signe prestement la prometteuse affaire. A l'insu de Fraser, Muff Winwood, qui bosse alors pour le prestigieux label, impose un vocaliste de vingt-et-un ans venu de Hull, Steve Parsons, qui se fait appeler Snips. Andy s'en voit fort marri, puisqu'il s'entraînait pour passer au micro... Bon gré mal gré, Sharks réalise une première tournée avant de capter son premier opus à Londres, sous la houlette d'Andy Johns. Début 1973, les Sharks repartent en tournée, et Chris Spedding décore pour l'occasion sa Pontiac Le Mans en y ajoutant un aileron. Mais bien vite, la *Sharkmobile* finit dans un platane, accident qui blesse sérieusement Andy au poignet. Ne s'entendant pas avec Snips, l'impétueux garçon y voit l'occasion de s'échapper, juste après la parution de "First Water". Celui-ci révèle pourtant un quatuor très complémentaire : Andy Fraser est un bassiste fin et volubile ainsi qu'un pianiste accompli tandis que Chris Spedding joue d'une manière très parcimonieuse, distillant de brefs mais classieux soli. La révélation du disque est surtout l'organe ultra-rauque de Snips, de la trempe de Paul Rodgers et Joe Cocker. On trouvera peu de morceaux classiquement hard rock ici, mais plutôt des titres soul parfois enlevés comme "Snakes And Swallowtails" ou "Doctor Love" (qui sera repris par Leslie West sur "The Great Fatsby"), lorgnant parfois vers le boogie ("Brown Eye Boy") ou le R&B ("Driving Sideways"). Le meilleur titre est de loin "Ol' Jelly Roll", sur lequel Snips donne sa pleine mesure. Cerise sur le gâteau, la production sans artifice de Andy Johns n'a pas du tout vieilli. Après la défection d'Andy, Ric Grech et Boz Burrell sont considérés comme de possibles solutions. Mick Jagger conseille finalement un bassiste black rencontré dans le Tennessee : Busta Cherry Jones. Un claviériste, Nick Judd, intègre également la bande qui fomente rapidement un second opus, quasi-entièrement composé par Snips à l'exception de l'excellente ballade soul "Baby Shine A Light", signée par Jones, dont le jeu moite et bondissant fait merveille. Cette fois encore, ce "Jab It In Yore Eye" s'avère porté sur la soul ("Rain Or Shine") avec quelques incursions vers des territoires plus chaloupés ("Surrender"), voire country (la très sympathique "Cocaine Blues"). Il comporte deux titres détonants. Le premier est "Kung Fu", qui démarre dans une ambiance très Doors (claviers rappelant "Riders On The Storm", voix croonée) avant un refrain façon Bad Company. Le second est "Sophistication", dont le riff a été repiqué par Mick Jones, apparemment grand fan du groupe, pour créer "Should I Stay Or Should I Go".

Sharks avale les miles sans discontinuer pendant presque un an avant de plancher sur un troisième long format avec John Entwistle, qui sera refusé par Island (et dont les bandes dorment toujours aujourd'hui dans une quelconque crypte). Cet évènement entraîne la dissolution en octobre 1974. Snips se joint très vite au supergroupe Baker Gurvitz Army (où sa voix sera curieusement aseptisée), alors que Chris Spedding retourne à son boulot de sessionman d'élite. Busta Cherry Jones publiera un disque en 1975 avec White Lightnin', trio heavy funk produit par Felix Pappalardi. Il deviendra ensuite un bassiste renommé, collaborant avec Eno et Talking Heads. Quant à Andy Fraser, il forme dès 1975 son propre Andy Fraser Band, trio soul/ funk sans guitare (deux très bons opus, le second capté aux studios Muscle Shoals) avant de partir en Californie et de se concentrer sur sa carrière de compositeur, notamment pour Rod Stewart, Joe Cocker ou Robert Palmer.

ABONNEZ-VOUS

I ❤ R&F

1 an - 12 numéros
+ le DVD du Film
“Get On Up”

71 € seulement
au lieu de ~~100,75 €~~
soit **29%** de remise

La légende du parrain de la Soul

Copyright : Film © 2014 Universal Studios

JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : ROCK & FOLK - Service Abonnements
9 allée Jean Prouvé - 92587 Clichy cedex. Tel : 01 47 56 54 00

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR WWW.ROCKNFOLK.COM

ROFP153A

☐ **OPTION 1** 1 an soit 12 numéros pour **62 €** au lieu de 75,60 € soit **18 % de réduction.**

☐ **OPTION 2** 1 an soit 12 numéros **+** le DVD “Get On Up” ❒ Blue Ray ou ❒ DVD **71 €** au lieu de 100,75 € soit **29% de remise**

Courriel : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays ..... Tel.: .....

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

❑ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. **Tarif France métropolitaine 2015**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au + 33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. Offre valable jusqu'au 30/04/2015 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 6,30€ et le Blue Ray pour 25.15€ frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Vinyles

PAR ERIC DELSART

Un petit miracle

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

THE KINKS

"The Kinks", "Kinda Kinks", "The Kink Kontroversy", "Face To Face", "Something Else", "Are The Village Green Preservation Society", "Arthur"

BMG/ Pias

Alors qu'en fin d'année dernière les frères Davies ont eu droit à un copieux coffret CD pour célébrer les cinquante ans d'existence des Kinks, voici que les sept premiers albums du groupe — soit tout le catalogue Pye à l'exception de "Lola" et "Percy" — sont réédités en vinyle dans leur édition anglaise mono. Superbes pochettes, chansons immortelles... Que dire devant tel monument ? A leur meilleur, les Kinks étaient sans égal. Pour certains, en dehors de "Village Green", aucun de leurs albums n'est parfait mais, en vérité, tous sont indispensables car chacun contient des morceaux magiques (a-t-on jamais fait mieux que "Sunny Afternoon" ou "Shangri-La" ?).

DEL SHANNON

"The Further Adventures Of Charles Westover"

Trouble In Mind

Del Shannon fait partie de cette génération de chanteurs populaires du début des années 60, balayés par l'invasion de jeunes groupes britanniques en 1963. L'auteur de l'inoubliable "Runaway" s'est néanmoins accroché et, quand en 1967 la pop se fit psychédélique, il s'y jeta à corps perdu. Avec ses orchestrations

Photo Bruno Berbessou

ambitieuses, ses passages baroques et ses mélodies mélancoliques, l'album conçu par Shannon dans cette période de mutations est une merveille. Las, il ne s'est pas vendu à sa sortie et ce n'est qu'aujourd'hui qu'il est enfin de nouveau pressé en vinyle. Trouble In Mind le réédite sous sa pochette originale américaine en carton épais, avec son remasterisé. On attend désormais que quelqu'un fasse de même pour Billy Nicholls.

THE KALEIDOSCOPE
"Side Trips"
Music On Vinyl

Il existe deux groupes portant le nom *Kaleidoscope*. L'un, anglais, était spécialisé dans les ballades psychédéliques douces. L'autre, américain, et qui nous intéresse ici, était une bande de hippies multi-instrumentistes qui s'amusaient en 1967 à mixer divers genres et instruments pour voir ce qu'il en sortirait. Le résultat, "Side Trips", est un album singulier, superbe et imprévisible, où on trouve à la fois de la pop californienne, du vaudeville, du folk-rock et de la musique moyen-orientale. Un petit miracle.

THE ANIMALS
"Complete Animals"
Music On Vinyl

Les Animals sont formidables, mais leur discographie complexe (albums différents selon les pays, nombreux singles absents des albums) rend leur œuvre difficilement accessible au premier abord. Sortie à l'origine dans les années 90 en CD, la compilation "Complete Animals" est idéale car elle rassemble le meilleur de la première période du groupe d'Eric Burdon. On y trouve sur trois vinyles l'intégralité des soixante morceaux enregistrés par le groupe anglais entre 1964 et 1965 avec Mickie Most. "The House Of The Rising Sun", "I'm Crying", "It's My Life"... tous les tubes sont là.

SLY'S STONE FLOWER
"I'm Just Like You : 1969-70"
Light In The Attic

Pendant quelque mois (qui correspondent à peu près à la période entre "Stand !" et "There's A Riot Goin' On"), Sly Stone a été à la tête de son propre label, nommé Stone's Flower. Cinq singles sont sortis — produits et enregistrés par Sly — d'artistes tels que Little Sister (Vet Stewart, sœur de Sly) ou Joe Hicks (guitariste accompagné de la Family Stone). Cette compilation assemble l'intégralité des titres funk électroniques de ce label éphémère ainsi que quelques inédits. Comme toujours avec Light In The Attic, le vinyle est tiré des bandes originales remasterisées, emballé dans une pochette épaisse et enrichi d'un passionnant livret.

ELECTRIC EELS
"Die Electric Eels"
Superior Viaduct

S'il fallait écrire l'histoire du lo-fi, les Electric Eels auraient une place à part. Venus de Cleveland, ces quatre hommes en colère proposaient dès 1973 un rock empli de saturation un peu trop en avance pour son époque. Rejeté de toutes parts, le groupe ne dura que le temps de donner une poignée de concerts et d'enregistrer une quarantaine de morceaux nihilistes. Cette compilation rassemble les meilleurs d'entre eux, dont l'immense "Agitated". Le même label réédite par ailleurs le deuxième 45 tours du groupe "Spin Age Blasters", non présent ici mais tout aussi indispensable.

MARIE ET LES GARCONS
"Marie Et Les Garçons"
Gonzaï

Jamais réédité depuis sa parution initiale en 1980, le seul et unique album des punks lyonnais Marie Et Les Garçons revient enfin dans les bacs grâce aux gens de Gonzaï qui viennent de créer leur label. Monté à l'origine après la dissolution du groupe, il rassemble sur sa face A les deux singles du quatuor et sur sa face B un concert enregistré au Théâtre Mouffetard en 1977. Malgré la disparité des sources, ce disque sonne étonnamment bien et possède quelques pépites (dont le tube "Re-Bop" produit par John Cale) qui figurent parmi le fleuron du patrimoine rock hexagonal.

ALAIN GORAGUER
"La Planète Sauvage"
Superior Viaduct

Dessin animé culte ayant remporté en 1973 le Prix spécial du Jury au Festival de Cannes, "La Planète Sauvage" continue de fasciner encore aujourd'hui. La musique composée par Alain Goraguer (arrangeur du Gainsbourg jazz des débuts) est rééditée pour la première fois en vinyle depuis sa sortie. Indissociables du film, sa palette psychédélique et ses rythmes funky en ont fait depuis des années une rareté prisée. Cette nouvelle édition propose une superbe pochette inédite.

Nouveautés

MATTHEW MELTON
"Outside Of Paradise"
Southpaw

Alors qu'il publie pourtant un album par an depuis son arrivée en Californie (avec Bare Wires et Warm Soda notamment), Matthew Melton n'a pas réussi à sortir toutes les chansons qu'il a conçues jusqu'ici. D'où la publication de cette compilation de chansons enregistrées entre 2007 et 2014 par le guitariste moustachu. Etonnamment, la production ici est meilleure que sur le dernier Warm Soda et Melton s'aventure sur des territoires pop (sur la superbe "Outside Of Paradise" nappée de violoncelle). Les fans apprécieront.

PEOPLES TEMPLE
"Weekends Time"
State Capital

Depuis leurs débuts au début des années 2010, les frangins de Peoples Temple prouvent à chaque album qu'ils sont le groupe le plus enthousiasmant à être sorti du Michigan depuis bien longtemps. Enregistré live en studio, "Weekends Time" est le premier disque du groupe loin de la petite structure Hozac (et son second en 2014 !). Moins stoogien que ses prédécesseurs, plus mélodique, "Weekends Time" ouvre pour le groupe un nouveau chapitre qui s'annonce passionnant.

45 tours

SONNY & THE SUNSETS
"He's Ranting, Let's Tranquilize"
Polyvinyl

C'est l'objet du mois : le nouveau single de Sonny Smith est gravé sur une carte postale, elle-même glissée dans une bande dessinée scénarisée par le chanteur. On en oublierait presque qu'il y a une chanson au milieu de tout ça, par ailleurs excellente (et aussi proposée sur un bon mp3).

THE PHARMACY
"Trouble Maker"
Slice Of Wax

Pour sa première référence, le label français Slice Of Wax publie sur vinyle coloré le dernier single des excellents Pharmacy, routiers de la scène garage de Seattle depuis le début des années 2000. Quatre titres psychédéliques sales à écouter au volume maximum. ❑

PAR PHILIPPE MANŒUVRE

Délire

KIM FOWLEY

"Outrageous" *Imperial*

PREMIERE PARUTION SEPTEMBRE 1969

Beaucoup ont découvert Kim Fowley dans le film de Floria Sigismondi sur les Runaways. Kim Fowley, le manager. Et c'est bien plus que cela aussi.
Kim Fowley est l'arnaqueur rock'n'roll par excellence. Chanteur, producteur, découvreur de talents, écrivain... Les Américains ont un mot pour ce genre de visionnaire multi-casquettes : *svengali*. Il a travaillé avec des dizaines de grands noms et sans doute laissé une empreinte durable sur la philosophie du rock.
Né en 1939, abandonné à l'orphelinat par sa mère (actrice) un an plus tard, puis élevé par un père acteur (et gigolo) — *"à l'âge de 6 ans, je voulais me sauver !"* — aliéné par la polio qui le frappe plusieurs fois durant son adolescence, Kim Fowley, comme Sam Phillips, Alan Freed, Phil Spector, Joe Meek, Andrew Oldham, Marc Zermati ou Malcolm McLaren, est un original, un grand frère qui a osé enfreindre toutes les règles du Métier pour enregistrer des témoignages relevant de la folie furieuse comme de la pop la plus valide.
Sa discographie est un océan de productions.
Dans un premier temps, des 45 tours crétins qui se vendent par millions : "Alley Oop" (sous le nom Hollywood Argyles) puis "Nut Rocker" (B Bumble And The Stingers), "Papa-Oom Mow-Mow" (The Rivingtons), etc. Fowley enregistre ensuite le 45 tours d'obédience hippie "The Trip" et est contacté par les Mothers Of Invention de Frank Zappa qui lui abandonne une face de son premier album "Freak Out" (la suite "Help I'm A Rock"). Kim Fowley donne quelques concerts avec Zappa qui décrète : *"Tu seras le Brian Jones des Mothers, je te veux dans le groupe."*

Détestant le mouvement hippie, Fowley s'enfuit en Grande-Bretagne, où on le retrouve en 1966 produisant des faces pop pour PJ Proby, Jackie DeShannon, Soft Machine, Ritchie Blackmore, Cat Stevens, Them. Mais son arrogance, son aspect dément (1,99 m et une maigreur d'insecte) déjà le singularisent et il rentre à Los Angeles en 1968. Mo Austin lui confie un poste chez Imperial. Fowley déniche avant tout le monde Johnny Winter ("Progressive Blues Experiment"), réactive Gene Vincent ("I'm Back And I'm Proud"), découvrira Warren Zeavon, les Modern Lovers.
Ayant un groupe et un studio sous la main, il enregistre la valeur d'un album personnel intitulé "Outrageous" dans lequel il décide de briser les derniers tabous du rock. Pour Kim Fowley, Jim Morrison est le meilleur chanteur de rock blanc de tous les temps. Servi par un groupe d'élite où brille Michael Monarch (de Steppenwolf, guitare), il invente un personnage dément, surexcité, sexuel, alien. Dès le premier titre, "Animal Man", l'auditeur se prend en pleine face un rocker en délire gluant qui gargouille des trucs abominables comme on n'en réentendra pas avant l'arrivée des Cramps de Lux Interior. L'époque vire hard rock ? Fowley reprend du Chuck Berry par-dessus la jambe ("Barefoot Country Boy"), s'offre le luxe d'un tube potentiel ("Bubble Gum", repris par Sonic Youth) et soumet l'auditeur à une torture sonique chinoise.
Tout le projet culmine vers le milieu de la seconde face. Après avoir mouliné rock, pop et blues, Fowley se prend soudain pour James Brown ("Up") et se lance dans un nouveau délire super sexuel, jam funk à cent à l'heure, jonglant sur les chambres d'écho pour barrer dans le gothique. Une descente de flics impromptue ("Down") se termine en grande divagation. Ivre de parano, Fowley se roule sur le sol. Il flippe, hurle : *"Vous êtes défoncés ? Faut qu'on arrête ? Les flics sont là ? Ahhhhhhhhhhhhhhhhhhh."* Le groupe repart en mode stoogien. Fowley vomit, beugle, brame et livre un moment de rock théâtral pas entendu depuis le "Constipation Blues" de Screamin' Jay Hawkins.
Aujourd'hui encore, l'écoute de "Outrageous" de Kim Fowley fera la différence entre les hommes et les petits garçons. Cet album au succès confidentiel mais à l'aura culte sera suivi par un disque de reprises jouées à l'orgue ("Born To Be Wild"), un album de sucreries psyché ("Good Clean Fun"), un disque hard rock ("I'm Bad", vingt ans avant Michael Jackson) et un disque glam impénitent ("International Heroes") puis la discographie de Fowley persiste dans l'underground. Un des ultimes plaisirs des fouilles vinyliques restant de découvrir un album comme "Animal God Of The Street" (Skydog). Ou même le LP produit pour Flash Cadillac And The Continental Kids, jamais réédité en CD. En 1992, Fowley s'engueule avec Phil Spector qui lui reproche de n'avoir découvert aucun artiste majeur : *"Oui, sauf que moi j'enregistre toujours !"* Car depuis 1969, l'homme a placé des chansons aux Byrds, Hollywood Stars mais aussi à Kiss, Alice Cooper, Van Halen et Mötley Crüe. Le film "Runaways" montre son rôle crucial dans la gestation de Joan Jett. Celui qui se qualifie modestement de *"John Wayne du Rock'n'Roll"* décrétait dans une interview à Rock&Folk en 2003 : *"Mon problème c'est que j'ai toujours été en avance."* ❑

Qualité France

par H.M.

Face aux suiveurs

Sortir des sentiers battus est souvent une priorité pour parvenir à se faire remarquer. Face aux suiveurs qui brandissent comme un étendard l'écurie et le courant dont ils se réclament, ces aventuriers prennent des risques pour casser les codes et les habitudes,

Avec son second EP depuis 2008, le chanteur/ guitariste rennais **Nils Arrec** plonge l'auditeur dans un bain de fraîcheur et de quiétude. Après son apprentissage instrumental au sein d'un groupe de rock, puis sa reconversion en prof de guitare électrique, il a opté pour des eaux beaucoup plus calmes. Ses quatre chansons anglophones jouent la carte du dépouillement folk et affichent leur sérénité : proches de la confidence, elles sont portées par une guitare acoustique virtuose et une voix au timbre séduisant *("Friendship And Family Ties", Nils Arrec ✆ 02.99.32.37.44).*

Moins de deux ans après ses débuts, le quintette parisien **Tigers Can Swim** a su concocter un premier six-titres soigné et lumineux. Que ce soit sur le guilleret "Thank You", sur la ballade "Tigers Can Swim" ou sur le *new-wavisant* "Fort Mirage", il met en valeur sa pop sophistiquée et aérienne en affirmant l'importance des claviers qui épaulent les guitares, et les qualités vocales d'un chanteur franco-britannique qui n'a aucun problème d'accent avec un répertoire anglophone *("Tigers Can Swim", Ramona Music ✆ 06.24.88.67.77).*

Le trio strasbourgeois **Amor Blitz**, en activité depuis peu, surmonte sur son second single quelques maladresses et problèmes de mixage pour donner corps à un projet attachant et bricolo. Il revendique l'étiquette *minimal indie pop* mais avoue des influences croisées (Clash, Velvet Underground, Jacques Dutronc) et impose son choix francophone grâce au charme offensif d'une voix qui cultive l'ambiguïté et trouve ses marques sur une ballade ou une poussée de fièvre lascive au titre prédestiné : "L'Odyssée Nocturne" *("Kilimandjaro", Amor Blitz ✆ 06.27.91.63.48).*

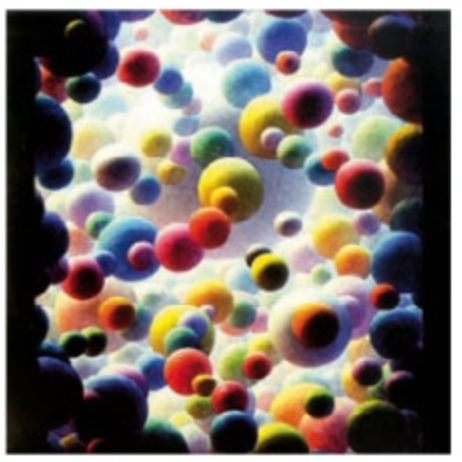
Sous le nom intrigant de **MP1point2** officie un combo toulousain qui a la particularité de se composer de deux MC et de deux hommes/ machines. Si ce groupe existe depuis plus de dix ans et a beaucoup tourné, son nouveau disque est en fait son premier véritable album après les deux EP précédents. Son mélange tonique et stimulant de hip hop, de chanson et d'electro s'appuie sur des textes forts (en français) et sur une ouverture musicale qui positionne le quatuor au carrefour virtuel entre Zebda, Iam et Java *("Les 400 Coups", Bajo El Mar ✆ 06.03.94.23.14).*

même si bien peu parviennent à finaliser leur projet de manière convaincante. Ils sont pourtant majoritaires parmi les huit sélectionnés sur les quarante-quatre arrivages du mois à la rédaction : est-ce le fruit du hasard ou l'amorce d'un retournement de situation ?

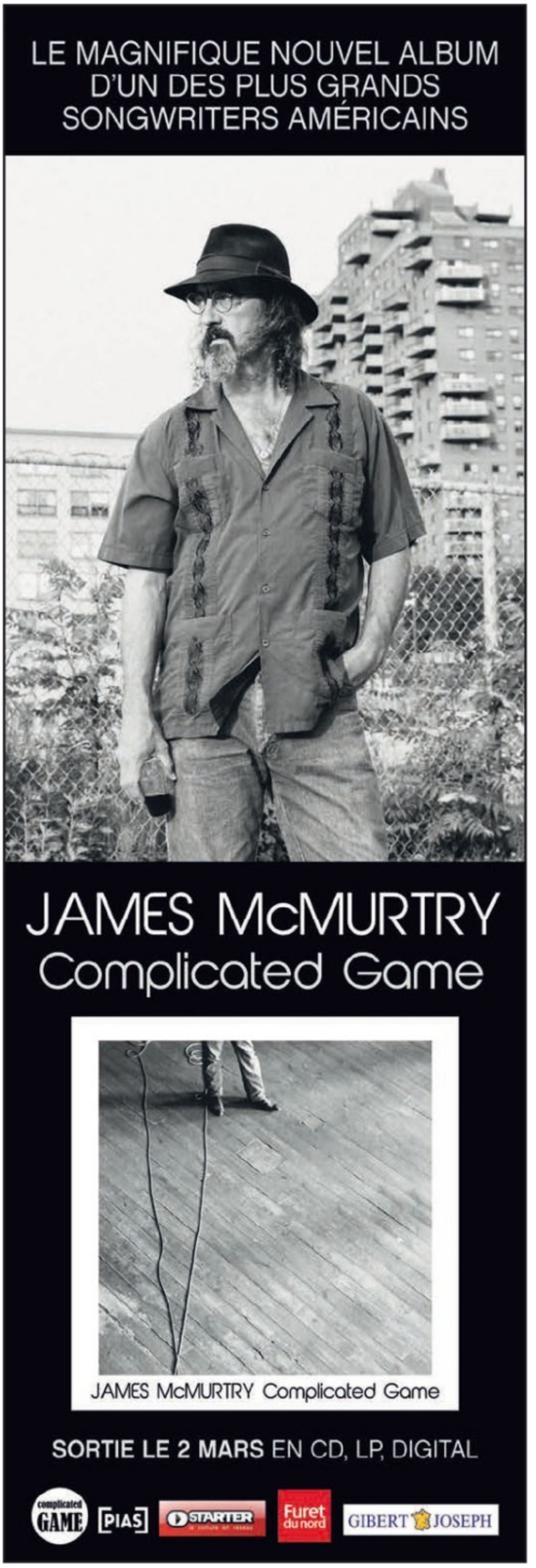
Après un passage par diverses formations antérieures, les cinq comparses parisiens de **One Last Shot** sortent leur premier disque, un cinq-titres qui annonce la couleur : un rock anglophone arborant une influence metal prononcée mais ne dédaignant pas lorgner vers le hardcore ou le punk via leurs options rythmiques et vocales. Comme ils se réclament de Motörhead et Guns N'Roses, le gros son est de rigueur et les guitares offensives sont à la fête *("First Gear", Just For Fun Records ✆ 06.42.14.32.67).*

Du Plomb est un quatuor bordelais qui mérite bien son nom et a pour particularité de défendre sans guitare un rock d'obédience stoner. Ce parti pris risqué a de quoi laisser dubitatif mais l'écoute du premier EP prouve qu'il est tout à fait viable, surtout avec le recours d'une basse distordue et d'une production futée qui a su jouer de cette particularité : les morceaux anglophones s'illustrent par leur force de frappe et leur goût des climats ténébreux ou rageurs *(Du Plomb ✆ 06.42.97.87.28).*

Venu d'Auvergne où il est né en 2013, **Save The King** est un duo atypique composé de deux chanteurs/ auteurs/ compositeurs dont l'un est en sus batteur et l'autre, guitariste. Adepte d'un minimalisme à l'efficacité maximale, son premier sept-titres se délecte d'un blues-rock bricolo oscillant entre tentations heavy et passions rhythm'n'blues avec une impressionnante facilité et une maîtrise vocale et instrumentale qui fait la différence *("Save The King", Lézard Production ✆ 06.32.50.59.92).*



Méconnu du grand public, **Olivier Mellano** est un guitariste émérite et inventif qui a officié aux côtés d'artistes comme Dominique A, avant de multiplier les expériences avant-gardistes, telles que le duo Mobiil ou son orchestre de dix-sept guitares. Son nouvel album correspond à un projet solo où il parvient à conjuguer ses différentes aspirations : la passion des expérimentations, relayée par une veine mélodique qui en facilite l'accès, les échappées noisy ébouriffantes et l'attirance pour la musique baroque *("Mellanoisescape", Mellano & Ulysse Productions ✆ 06.30.79.42.00).* ❑



Beano Blues

PAR CHRISTIAN CASONI

ROBERT JOHNSON

1911 (Mississippi) - 1938 (Mississippi)

Le diable. Pourquoi *le diable* ? Le mythe parle d'un grand homme noir qui rend service à un carrefour, sans réclamer l'âme de son obligé. Robert Johnson. Pourquoi diable *Robert Johnson* ? Vers 1965 LeDell, frère de *Tommy* Johnson, relate l'histoire du carrefour à David Evans. Tommy charriait son superstitieux frangin pour se foutre de sa gueule. *Tommy* Johnson, pas Robert. Cette fable figure d'ailleurs dans la bio de Tommy Johnson par David Evans, nulle part ailleurs.
"Hello Satan, I believe it's time to go." Calmos. Le diable est le clown blanc d'à peu près tous les bluesmen, leur sève magique et leur pouvoir sur les femmes. Peetie Wheatstraw se présente comme le shérif suprême de l'enfer, cette forfanterie fait florès à l'époque. Elijah Wald raconte avec quelle passion Dave Van Ronk interprète "Hoochie Coochie Man". Muddy Waters le retrouve dans sa loge : *"Tu sais, c'est d'abord une chanson rigolote."* Toutes les cultures font grand cas du diable, qui prête son mystère poétique aux images de la rue. Le mot *blues* lui-même en est une scorie (*blue devils*). Quand Skip James chante : *"I catch the devil everywhere I go"*, il veut seulement dire qu'il se fait jeter de partout. "Crossroads" : Bob arrive à un carrefour et se demande s'il doit prendre à gauche ou à droite, c'est tout. "Me And The Devil Blues" : *"I'm gonna beat my woman until I get satisfied"*. C'est tellement plus décadent de traduire *"to beat"* par *"tabasser"* plutôt que par *"baiser"*.
Ses textes promènent bien des relents de vaudou, *hot foot powder* ou *nation sack*, mais Bob ne fait pas exception. L'œuvre de Muddy Waters en est farcie. Nodules de superstition, boniments de vendeur, autant de clins d'œil à une clientèle ciblée. Que reste-t-il du pauvre Robert Johnson là-dedans ? La momie d'un schizophrène qui ne rit jamais, vient du néant et chante pour les ténèbres. Comme si son boulot ne consistait pas à divertir un public parlant fort, porté sur la boutanche et les pogos du samedi soir. Bob est le péché tardif de quelques bénédictins blancs qui l'érigèrent en mythe dans les années 60. John Hammond publia le premier album posthume de l'icône en 1961, puis vinrent des exégètes psychédéliques, déformés par les devinettes symbolistes, Clapton, les Stones... Les bluesmen d'alors sont quasiment tous des chanteurs de variétés. Pour ces amuseurs publics, le disque est un accident. Bob n'aura figé dans la cire que quelques heures de sa carrière, choix péremptoire d'un producteur qui lui demandait de chanter du blues. Ces 28 titres saisis à San Antonio puis à Dallas, en 1936 et 1937, ne sont jamais qu'un reliquat de l'énorme répertoire que produisait cette machine à recycler nommée Robert Johnson, jouant au débotté l'air de Bing Crosby ou de Jimmy Rodgers qu'il venait d'entendre à la radio.
Au-delà de cet autre pia-pia : une éventuelle accélération de l'appareil à graver (hypothèse sans doute aussi fumeuse que le reste), pourquoi HC Speir, talent-scout de Jackson, crut-il bon d'envoyer chez ARC les acétates d'un bluesman au style rural déjà passé ? Pourquoi Ernie Oertle, le type de chez ARC, accompagna-t-il ce bluesman jusqu'à San Antonio et le confia-t-il au directeur artistique Don Law ? Voilà la question.
Robert n'est pas un matamore campagnard à la Charley Patton, mais un jeune homme soluble dans l'air de son temps. Il essaie de parler *hype* quand il n'est pas imbibé et se tire à quatre épingles, il est marqué par des ruraux (Son House) mais surtout par les vedettes de la ville (Lonnie Johnson, Leroy Carr, Tampa Red). Il absorbe leurs styles, les compacte en une synthèse dynamique et livre le moteur des modèles à venir. "They're Red Hot" offre un bel étalage de ce qu'il peut faire de sa voix, un peu plate mais colorée, avec ce chant maniéré qui décompresse en voix de tête. Sa guitare a des émotions bien pesées, un lyrisme lapidaire. Ses blues rétro-futuristes sont pétris de métaphores recherchées, d'accords diminués, de basses ambulantes, de turn-around, qui leur donnent de la géométrie et les apprêtent en périmètres pop ("Sweet Home Chicago", "Love In Vain") avec cette exécution soignée dont les bluesmen du Delta n'étaient pas toujours soucieux. De son vivant Bob ne vendit pas grand-chose, mais il était attendu par les blues-rockers blancs dans un angle des années 60. L'intégrale de son œuvre, commercialisée par Sony, sera le blockbuster du deuxième revival. L'homme parlait très peu de lui. Les confidences de ses compagnons de route ont été surexploitées, on ne débusquera plus de nouveaux témoins. Sauf à se contenter de satisfactions idolâtres, historiquement stériles, à quoi bon disséquer les deux portraits dont on dispose, scruter une à une les notes d'une vieille guitare captée dans les années 30 ? Tous les boyaux sont maintenant murés, il faut se résigner à cette indigence documentaire. Désolé, fétichistes de tous pays, on n'est même pas certain qu'il soit mort assassiné. Mais Robert Johnson vaut tellement mieux que son mythe.

Photo Dalle

Erudit rock

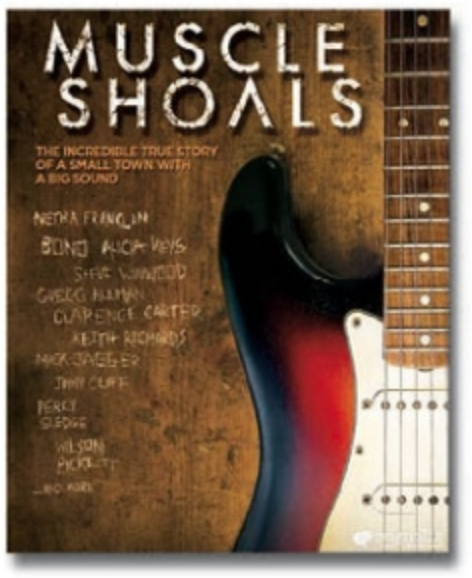
PAR PHILIPPE THIEYRE

Rick Hall et Clarence Carter

Cher Erudit, je souhaite avoir toutes les informations concernant les MUSCLE SHOALS STUDIOS et sur le documentaire qui leur est consacré. Une sortie sur nos écrans est-elle prévue ?
■ BERNARD *(courriel)*

Ce documentaire intitulé **"Muscle Shoals"** a été réalisé par Greg *Freddy* Camalier. Distribué par Magnolia Pictures, il est sorti en septembre 2013 aux USA, puis au Royaume-Uni. Il a été accueilli par de très bonnes critiques. Une sortie cinéma en France ne semble pas prévue pour le moment. Cela dit, sait-on jamais, mais films et documentaires musicaux bénéficient rarement de sorties françaises. En revanche, "Muscle Shoals" est disponible en DVD ou en Blu-ray. Le documentaire n'est pas consacré à un seul studio d'enregistrement mais à deux entités : les Studios Fame et le Muscle Shoals Sound Studio.

Les Fame Studios ont été fondés en 1959 par Rick Hall, Bill Sherill et Tom Stafford. Rick Hall et Bill Sherill formaient déjà un duo de



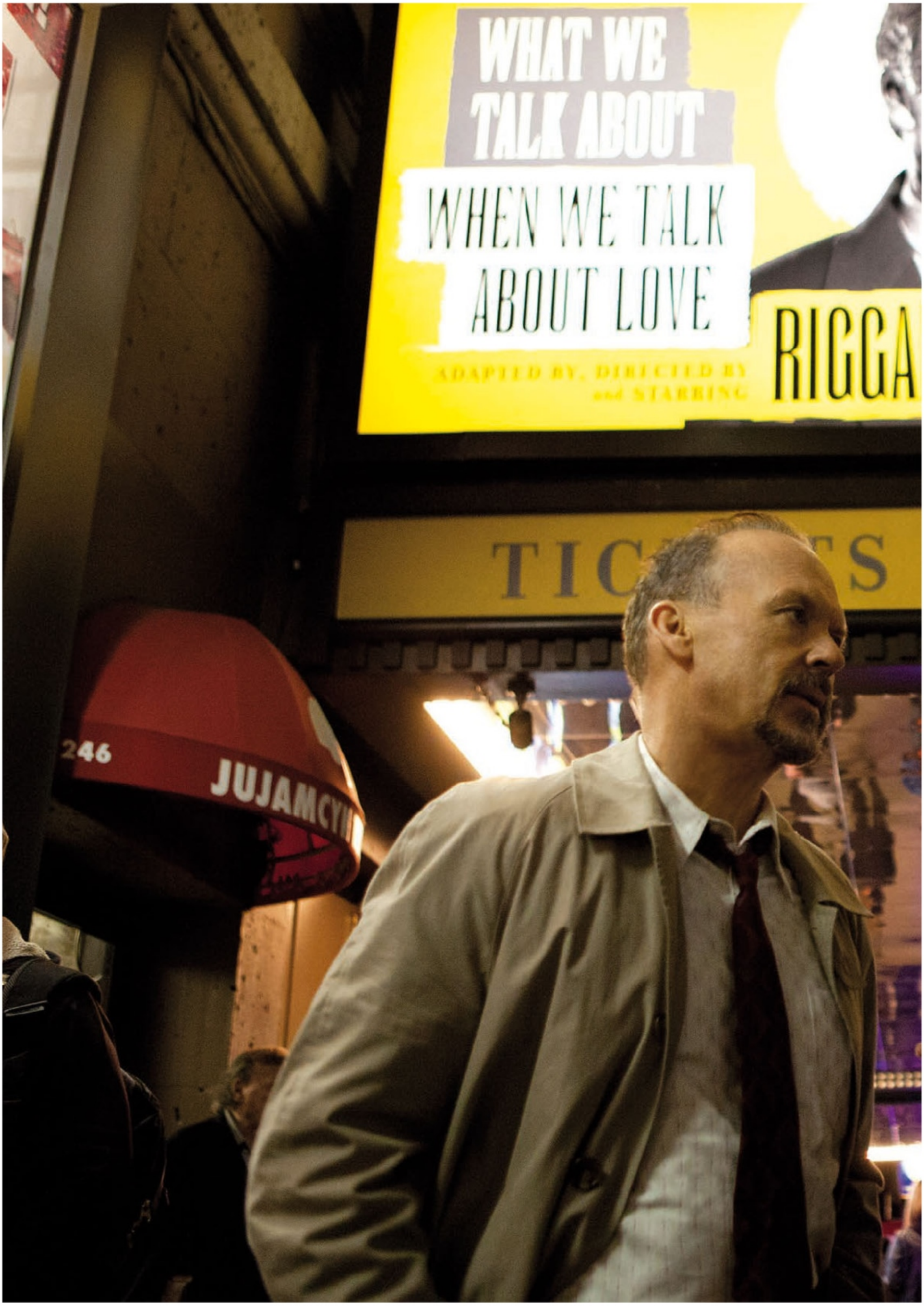
compositeurs tout en faisant partie des Fairlanes, groupe de rhythm'n'blues dont le chanteur était Dan Penn. Ils ont écrit des chansons pour Roy Orbison, Brenda Lee et George Jones. Florence, située dans le nord de l'Alabama, est la ville de naissance de deux grandes figures du blues et du rock'n'roll, WC Handy, *le père du blues*, et Sam Phillips créateur de Sun Records. C'est à Florence que Hall et Sherill rencontrent Tom Stafford qui a créé un label, Spar Records, et possède un petit studio d'enregistrement installé dans un local au-dessus du drugstore de son père. L'association prend le nom de FAME (Florence Alabama Music Enterprises), communément écrit *Fame*, mais ne dure pas très longtemps, car Sherill quitte Florence pour Nashville où il deviendra un producteur et un arrangeur de country music à succès. Quant à Stafford, il vire Hall des studios en raison d'incessantes disputes, en partie dues au caractère difficile de ce dernier, mais lui laisse les droits sur le nom Fame. Après avoir éclusé quelques bouteilles de whisky, Roe Erister *Rick* Hall (né le 31 janvier 1932 dans le Mississippi) décide de remonter un studio dans une ancienne manufacture de tabac à Muscle Shoals, commune limitrophe de Florence. Par l'intermédiaire de Stafford, Rick Hall rencontre Arthur Alexander dont le "You Better Move On" sorti en décembre 1961 deviendra le premier hit pour Fame, lui permettant une modernisation et un agrandissement des studios dans un nouveau bâtiment au 603 East Avalon Avenue. "You Better Move On" sera repris, notamment, par les Rolling Stones en 1964. Comme dans tout studio, Fame regroupe des compositeurs à demeure, dont Dan Penn et Earl *Peanut* Montgomery, et des musiciens résidents qui servent de backing band pour les artistes. Parmi la première équipe de musiciens issue des Pallbearers qui accompagnaient Dan Penn, se côtoient David Briggs (claviers), Norbert Putnam (basse), Jerry Carrigan (batterie), Donnie Fritts (claviers), Bobby West (guitare)... tous étant également compositeurs, arrangeurs ou producteurs. Après des enregistrements pour Tommy Roe ("Everybody"), les Tams ("What Kind Of Fool Do You Think I Am"), Joe Tex, les studios connaissent un deuxième hit d'importance grâce au "Steal Away" de Jimmy Hughes, le cousin de Percy Sledge. A la fin de 1964, lassés d'être payés au minimum syndical par Rick Hall, ses musiciens attitrés quittent Fame pour ouvrir leurs propres studios à Nashville. Hall recrute donc en 1965 une nouvelle équipe de session men qui sera baptisée la Muscle Shoals Rhythm Section ou les Swampers. En font partie les claviéristes Spooner Oldham, qui forme un duo de compositeurs renommé avec Dan Penn, puis Barry Beckett, le batteur Roger Hawkins,

The Swampers

le bassiste David Hood, les guitaristes Jimmy Johnson et Pete Carr auxquels se joindront Eddie Hinton et Duane Allman. Entre 1965 et 1969, les studios Fame ont travaillé pour des dizaines d'artistes soul et rhythm'n'blues élaborant des succès mémorables : Percy Sledge ("When A Man Loves A Woman"), Wilson Pickett ("Land Of 1000 Dances", "Mustang Sally"), Aretha Franklin avant que Rick Hall ne se bagarre avec son mari et ne se fâche définitivement avec Jerry Wexler producteur d'Atlantic Records ("I Never Loved A Man..."), Arthur Conley ("Sweet Soul Music"), Clarence Carter ("Slip Away"), Etta James ("Tell Mama"), Otis Redding, etc. Paradoxe pour un Etat ségrégationniste comme l'Alabama, des musiciens blancs au service des chanteurs noirs.
En 1969, toujours pour les mêmes raisons financières et le caractère autoritaire de Rick Hall, les Swampers Barry Beckett, Roger Hawkins, Jimmy Johnson et David Hood quittent Fame et fondent leur propre studio, le Muscle Shoals Sound Studio, qu'ils installent au 3614 Jackson Highway à Sheffield, non loin des locaux de Rick Hall. Ce dernier recrute alors sous le nom de Fame Gang : Harrison Calloway Jr (trompette et directeur des Muscle Shoals Horns), Junior Lowe (guitare), Jesse Boyce (basse), Aaron Varnell (saxophone), Ronnie Eades (saxophone baryton), Harvey Thompson (saxophone ténor), Clayton Ivey (claviers), Freeman Brown (batterie) et Mickey Buckins (producteur et arrangeur). Si Rick Hall continue d'enregistrer et produire des artistes soul (Candi Staton, Lou Rawls ou Clarence Carter), il se diversifie et se tourne, avec un certain succès commercial, vers la country, son style de prédilection, et vers la pop avec des artistes tels que Bobbie Gentry, les Osmonds, Paul Anka, Mac Davis, Ronnie Milsap, Alabama, Jerry Reed, Tom Jones... A la fin des années 80, les studios continuent de fonctionner et un Fame Gang II voit le jour pour accompagner Reba McEntire, Blackhawk, Tim McGraw, les Dixie Chicks, Travis Tritt, Drive By Truckers, Bettye Lavette... et sont encore en activité de nos jours.
En 2011, est parue la compilation en 3 CD "The Fame Studios Story - 1961-1973" (Kent US 011).

De leur côté, les associés du **Muscle Shoals Sound Studio** vont très vite faire parler d'eux et attirer une clientèle de musiciens illustres, parfois au détriment de leur ancien patron. Dès 1969, sont ainsi enregistrés : en tout premier l'album de Cher, "3614 Jackson Highway" dont la photo de pochette rassemble les musiciens devant l'entrée des studios, puis celui de Boz Scaggs, "Boz Scaggs" avec Duane Allman. En décembre 1969, les Rolling Stones y enregistrent "Brown Sugar" et "Wild Horses", deux morceaux emblématiques de "Sticky Fingers". Dans les années suivantes, Jimmy Cliff, JJ Cale, les Staple Singers, Paul Simon, Canned Heat, Rod Stewart, Art Garfunkel, Bob Seger, Blackfoot, Cat Stevens, Lynyrd Skynyrd (dont le titre "Sweet Home Alabama", bien qu'enregistré ailleurs, contient une référence à la Muscle Shoals Rhythm Section), Bob Dylan, Julian Lennon, Linda Ronstadt, Tony Joe White, Bobby Womack, Willie Nelson, Levon Helm, Delbert McClinton, Lou Ann Barton...
En 1978, le studio avait déménagé dans un bâtiment situé sur les rives du Tennessee, toujours à Sheffield.

En 1985, Malaco, maison de disques spécialisée dans la soul, rachète Muscle Shoals Sound et y produit des disques de Bobby Blue Bland, Little Milton, Johnny Taylor, Etta James... et Dan Penn. En 2001, le 3614 Jackson Highway est remis en état et rouvert. Les Black Keys y enregistrent l'album "Brothers" en 2009.
Le documentaire "**Muscle Shoals**" raconte l'histoire de ces deux studios à travers les témoignages de Rick Hall, de producteurs, de musiciens et des artistes qui y ont enregistré. La BO est également sortie en CD, sur Republic Records.
En complément, deux livres sur le sujet : "Sweet Soul Music" par Peter Guralnick chez Allia en 2012 et "Muscle Shoals, Capitale Secrète Du Rock Et De La Soul" par Sébastien Danchin (qui, en général, écrit de très bons livres sur le blues et la soul), chez Autour Du Livre en 2007.
A Muscle Shoals, Florence et dans les environs, il y a eu d'autres studios d'enregistrement en dehors de ces deux-là qui restent des références. ❑


WHAT WE
TALK ABOUT
WHEN WE TALK
ABOUT LOVE
ADAPTED BY, DIRECTED BY
and STARRING
RIGGA
TIC S
246
JUJAMCYN

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Sans plan de coupe

Birdman

DE ALEJANDRO GONZALES INARRITU

"La Soif Du Mal" d'Orson Welles, "Week-End" de Jean-Luc Godard, "Profession Reporter" de Michelangelo Antonioni, "Shining" de Stanley Kubrick, "Ténèbres" de Dario Argento, "Snake Eyes" de Brian De Palma, "Panic Room" de David Fincher, "Irréversible" de Gaspar Noé, "Gravity" d'Alfonso Cuaron... Cette tripotée de films cultes réalisés par des génies du septième art ont tous un point commun : leurs remarquables plans séquences qui, le temps de quelques minutes, immergent totalement le spectateur dans l'action sans que l'œil ne soit gêné par des plans de coupe. Les années passant, les plans séquences sont devenus plus faciles à réaliser, surtout grâce à la portabilité de caméras numériques de plus en plus légères. A tel point que d'autres cinéastes se sont risqués au *plan séquence ultime* avec des films réalisés en seul et un unique plan. Comme "L'Arche Russe", la ballade/ musée d'Alexandre Sokurov, ou encore "Silent House", obscur film d'épouvante uruguayen. Et aujourd'hui "Birdman" d'Alejandro Gonzales Inarritu où l'exploit technique permet au spectateur de ne jamais quitter les basques du personnage principal. A savoir Riggan Thomson, ex-star du box-office mondial du temps où il jouait un super héros aussi populaire que grotesque. Quasi oublié depuis des années, Thompson essaie de monter une pièce à Broadway, histoire de regagner un peu de son aura et de prouver à qui veut l'entendre qu'il n'est pas qu'un acteur de blockbusters atrophiés. Pour parvenir à ses fins, il va devoir affronter — en plus de son ego partant régulièrement en vrille — tout un entourage de cinglés. Dont un collègue comédien doué mais insupportablement arrogant (Edward Norton, déchaîné), sa fille qui, sortant d'un centre de désintoxication, lui assène sans cesse ses quatre vérités (Emma Stone, craquante) et une critique théâtrale méchante et insensible qui risque fort de détruire son retour sur les planches. Dans le rôle du *Birdman*, Michael Keaton est extraordinaire ! Déjà pour avoir accepté ce personnage très borderline, sorte de mise en abyme excessive de son propre parcours de comédien (Keaton est quasi has-been depuis des années et joua "Batman" pour Tim Burton il y a vingt-cinq ans). La caméra de Inarritu le suit donc non-stop sans le quitter d'une semelle. D'une traite et sans plan de coupe décelable à l'œil. A tel point que l'on compatit sur ses nombreuses affres : de ses pétages de plomb dans sa loge lorsqu'il s'adresse à son double fictif, à ses confrontations permanentes avec les personnes précitées, jusqu'à ses rêves de reconquête de soi lorsqu'il s'imagine en train de planer au-dessus de New York, à la façon du super héros qu'il interprétait jadis... "Birdman" joue également à fond sur les multiples métaphores inhérentes au monde spectacle et de la célébrité : l'influence des réseaux sociaux sur le succès, l'inutilité de la starisation à outrance, le besoin abscons de reconnaissance... Réputé depuis ses précédents films ("Amours Chiennes", "21 Grammes", "Babel") pour être un excellent directeur d'acteurs et un cinéaste qui essaie sans cesse de décortiquer les âmes en détresse avec beaucoup de pointillisme (entre John Cassavetes pour le meilleur et Claude Lelouch pour le pire), Inarritu signe ici son meilleur film. Parce que le plus *ovniesque* mais aussi... le plus drôle ! Car "Birdman" semble également se moquer en biais de tout ce qui pourrait agacer ses éventuels détracteurs. Comme le côté allégorique volontairement appuyé de son discours nihiliste sur le showbiz et des états d'âme de comédiens à la ramasse. Comme si le film — vu avec un sacré recul — se moquait également de toutes formes de performances d'acteurs, aussi bien ceux de l'Actor's Studio, que de la commedia dell'arte ou du théâtre nô japonais. "Birdman" est donc bel et bien un pur délire psychotronique, moins sérieux qu'il n'y paraît et pas loin de ressembler à un certain cinéma américain sous acide des années 70 *(en salles le 25 février).* ❑

Cinéma

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

A l'arrache

Kingsman : Services Secrets

The Voices

Ex Machina

22e Festival International Du Film Fantastique De Gérardmer

Pour sa 22e édition, le festival fantastique le plus couru des Vosges mettait en compétition une poignée de films synthétisant tout ce qu'il est possible de faire en matière de genre : métaphore sur la violence (“L'Homme A La Veste Orange”), croquemitaine persécuteur de jeunes scouts (“Cub”), pétage de plomb d'une jeune femme sous l'influence d'une mystérieuse créature (“Honeymoon”), frangins doutant de l'identité de leur mère au visage perpétuellement bandé (“Goodnight Mommy”), bad road trip dans une région paumée des Etats-Unis (“The Signal”), présence d'une force invisible qui en veut à la sexualité d'une jeune fille en fleur (“It Follows”), intelligence artificielle engoncée dans le corps d'une magnifique femme robot (“Ex Machina”), tueur en série sous l'influence de son chat (“The Voices”), pérégrinations affolées d'un homme douze heures avant l'apocalypse (“These Final Hours”)... Une douzaine de films qui témoignent, une fois encore, des multiples peurs inhérentes à l'homme : peur de perdre sa conscience, peur de sa sexualité, peur de se faire occire, peur d'être propulsé dans d'autres dimensions, peur de la fin du monde, peur de ses pairs et peur de soi-même. A croire que cette sélection de Gérardmer 2015, toute fantastique qu'elle soit, reflétait plus que jamais, la plupart de nos angoisses existentielles.

Kingsman : Services Secrets

Le temps d'attente entre deux James Bond (trois ans minimum) devenant de plus en plus languissant, le cinéaste Matthew Vaughn (“Kick-Ass”, “X Men : Le Commencement”) pallie cette frustration avec ce film d'aventures et d'espionnage bien barré, hommage fétichiste assumé aux 007 d'antan et à ses ersatz (Flint, Matt Helm, Coplan, OSS 117). De jeunes super espions sont entraînés à la dure pour une mission extrême destinée à anéantir un vil génie de la technologie voulant assouvir son pouvoir sur le monde. Explosions, gadgets rétro-futuristes, combats à mains nues tendance “Chapeau Melon Et Bottes De Cuir”, sauts kamikazes en parachute, méchant mégalo/ cabot, suspense de serial et humour british sous influence Monty Python. On nage donc effectivement en plein délire pop et en plein trip Bond période Roger Moore. Notamment avec l'incroyable Colin Firth, épatant en super agent secret aussi flegmatique que bon combattant. Ultra fun *(en salles le 18 février)*.

Réalité

Réalité

Avec ses précédents films ("Steak", "Rubber", "Wrong Cop"), Quentin Dupieux avait inventé une nouvelle forme d'humour aussi bizarre qu'agaçante. Comme si Max Pécas s'était essayé au cinéma d'auteur. La première moitié de "Réalité" est de cet acabit : Alain Chabat, cadreur sans charisme, a la possibilité de réaliser son premier film d'horreur, à l'unique condition qu'il trouve *le meilleur gémissement de l'histoire du cinéma*. Sur cette trame plus ou moins empruntée au "Blow Out" de Brian De Palma (où Travolta cherchait, lui, le cri d'horreur ultime), Dupieux fait languir le spectateur à coups de longues séquences à l'humour pas drôle (... ou d'humour drôle/ branché, au choix). Ainsi, voir Chabat tentant de reproduire pendant des plombes le gémissement tant recherché tient de la potacherie la plus vainement paresseuse. Alors que l'on pensait rester coincé à vie dans cet humour bizarrement mollasson, voilà que le film se met à dévier dans sa seconde partie. Avec rêve dans le rêve dans le rêve, Chabat multiplié dans trois dimensions différentes et connexions folledingues entre différents niveaux de réalité. L'humour finit alors par s'évaporer un brin pour laisser la place à une certaine forme d'angoisse métaphysique assez proche, finalement, de David Lynch. Mais en plus fauché et plus moqueur. Un drôle de trip donc *(en salles le 18 février)*...

Vincent N'a Pas D'Ecailles

Vincent N'a Pas D'Ecailles

Imaginer un film de super héros français sans effets spéciaux numériques et ressemblant à un film d'Eric Rohmer des années 70. C'est le cas de ce premier long métrage de Thomas Salvador qui joue lui-même le dénommé Vincent, homme au physique lambda et au comportement discret découvrant un jour qu'il peut nager aussi vite qu'une truite en plein sprint. A cause d'une jeune femme dont il tombe amoureux et d'un boulot sur un chantier, il est amené à dévoiler son super pouvoir qu'il va utiliser pour échapper à son destin. Traité à la façon d'un film ultra naturaliste qui serait piraté par une petite dose de fantastique, "Vincent N'a Pas D'Ecailles", malgré ses moyens très limités, ose pourtant aller crescendo dans un irréel de plus en plus captivant *(en salles le 18 février)*.

White Shadow

White Shadow

Constatant que de nombreux albinos étaient persécutés en Tanzanie pour de sordides histoires de croyance et de sorcellerie, le cinéaste Noaz Deshe s'est rendu sur place pour tourner à l'arrache cet étonnant long métrage entre fiction et documentaire. On y suit le parcours d'un jeune albinos qui, après le meurtre de son père, trouve refuge chez son oncle tout en survivant de revente de détritus. Bien que âpre, frontal et violent, "White Shadow" est, par moments, amoindri dans son propos engagé à cause de quelques séquences un peu trop stylisées allant à l'encontre du réalisme ambiant. Mais les pérégrinations angoissantes du jeune albinos, joué tout en hargne et fureur par l'incroyable Hamizi Bazili, donnent au film un ton viscéral et urgent qui prend tout de même aux tripes *(en salles le 11 mars)*. ❑

DVD cinéma

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Olé-olé

Emmanuelle

Studio Canal

Le 26 juin 1974 sortait "Emmanuelle" qui allait devenir le film érotique le plus célèbre et le plus culte du cinéma français. Et aussi le plus exporté dans les cinémas du monde entier. Une pellicule prétendue outrageante qui avait été absurdement censurée quelques mois avant sa sortie sous la présidence de Pompidou pour *"manque de respect envers le corps humain"*. Avec 40 ans de recul, on rigole bien des foudres et des scandales provoqués par cette adaptation du roman olé-olé d'Emmanuelle Arsan qui — mine de rien — attira 3 268 874 spectateurs rien que sur la Capitale. Et ce en comptant les entrées d'un cinéma des Champs Elysées (feu le Paramount City Triomphe) où le film resta en exclusivité pendant... dix ans !
A revoir aujourd'hui (pour sa ressortie en Blu-ray), les aventures mutines de cette donzelle aux mœurs légères sont quasiment plus chastes que n'importe quel téléfilm érotique de RTL9. Dans la foulée de son immense succès, Emmanuelle donna lieu à plusieurs suites (qui ressortent également chez Studio Canal) ainsi qu'à une série télé tardive et même à des ersatz venus d'Italie où la splendide Laura Gemser interprètera plusieurs fois le rôle d'une certaine *Black Emanuelle*.
Mais avec un seul *m* pour éviter d'éventuels procès ! La Néerlandaise Sylvia Kristel, la magnifique héroïne du film, inconnue jusque-là, ne supporta pas le succès et sombra dans l'alcool, la drogue et les nanars avant de décéder d'un cancer du poumon en 2012. A tout juste 60 ans.

Balade Entre Les Tombes

Metropolitan

Plus les années passent et plus Liam Neeson (naguère nommé à l'Oscar pour sa prestation dans "La Liste De Schindler" de Spielberg) s'engonce dans des films d'action destroy et des blockbusters explosifs avec des rôles a priori écrits pour Jason Statham (genre "Non Stop", "Battleship", "Sans Identité", "La Colère Des Titans" et "Le Territoire Des Loups"). A plus de soixante ans, l'acteur irlandais aux épaules tombantes continue donc de bander ses muscles et de sortir ses flingues comme s'il avait toujours trente ans. Principalement pour la série des "Taken", son fonds de commerce, qui lui assure désormais des cachets de star. Avec "Balade Entre Les Tombes", Neeson fait une fois de plus son gros dur, mais en beaucoup moins bourrin que d'habitude. Détective privé en marge de la loi (air connu), il se met en tête de retrouver deux kidnappeurs/ psychopathes qui officient dans les bas-fonds de New York. Loin de ressembler au tout-venant du film d'action beaufisant et crétin (comme le récent et insoutenablement con "Taken 3"), ce polar noir de Scott Frank lorgne plutôt, via son ambiance froidement nihiliste, vers les séries télé d'aujourd'hui à la "The Wire" ou les vieux polars anglais des seventies comme le mythique "Get Carter" avec Michael Caine. En ex-flic mélancolique traumatisé par un passé trouble, Liam Neeson insuffle donc un peu d'humanité dans ce monde de brutes où même les pires salopards ne mettent plus d'ordre et de morale dans leurs meurtres crapouilleux.

Discopath

UFO/ Arcadès

Dans le New York des années 70, un redoutable tueur psychopathe est pris de pulsions meurtrières... dès qu'il entend de la musique disco. Il s'exile ensuite à Montréal pour continuer ses méfaits. Voilà pour le résumé de cette comédie d'horreur canadienne ultra potache réalisée et autoproduite avec très peu d'argent par Renaud Gauthier, fan absolu de films d'horreur. Si l'humour québécois a parfois du mal à passer auprès d'un public français plus habitué aux mimiques de Louis De Funès, on appréciera le côté ultra fétichiste de l'entreprise qui, mine de rien, rend de petits hommage en biais aux vieux slashers canadiens des eighties (genre "Le Monstre Du Train" ou "Meurtres A La Saint Valentin"). "Discopath" navigue ainsi sans cesse entre premier et second degré tout en restant très centré sur son look seventies/ eighties au niveau des costumes, décors et accessoires et ce jusqu'au grain même de la pellicule puisque le film semble avoir été réalisé il y a trente ou quarante ans. Côté réalisation, Renaud Gauthier va jusqu'à reproduire (pour la partie polar/ enquête) le ton, l'ambiance et l'humour (quoique en plus forcé) d'un bon vieil épisode de "Starsky & Hutch". Avec, en point d'orgue absurde de ce film de fou, une séquence mi-gore, mi-hilarante où le tueur assassine sauvagement deux jeunes donzelles sous l'influence directe du tube de Plastic Bertrand "Stop Ou Encore". Qui, il est vrai, donne aussi envie de tuer son prochain quand on l'écoute trente fois de suite.

Opération Goldman

Artus

Après le succès des premiers James Bond dans les sixties, le cinéma européen produit en masse des films d'espionnage largement inspiré des aventures de 007.
Mais avec moins de budget et plus de kitsch dans les coins de cadre. Parmi ces centaines d'*Euro Spy* principalement italiens et aux titres vendeurs ("Agent Z 55 Mission Désespérée", "Karaté A Tanger Pour Agent Z 27", "Opération Lotus Bleu"...), l'un d'eux sort du lot : "Opération Goldman". Non pas pour son scénario passe-partout (un agent secret doit retrouver un savant retenu en otage par un taré qui veut dominer le monde), ni ses acteurs au charisme d'huître morte (surtout le fade Anthony Eisley, copier-coller raté de Bond), mais pour la réalisation inventive d'Antonio Margheriti. Stakhanoviste du cinéma de genre italien des années 60 à 80, Margheriti aura tâté de tous les genres (péplum, science-fiction, western, polar, horreur) avec une particularité : il maniait à la perfection le filmage de maquettes. A tel point que Sergio Leone lui demanda même de concevoir l'explosion de train à la fin de son "Il Etait Une Fois La Révolution". Margheriti se déchaîne donc dans la seconde partie d' "Opération Goldman", quand l'agent secret se met à évoluer dans une base sous-marine au look art déco et qui finit par exploser dans tous les sens à la façon du Bond du moment ("On Ne Vit Que Deux Fois"). A coups de plans pop et de maquette qui fond, Margheriti retrouve alors, le temps de ces séquences destructrices, l'essence même du cinéma bis le plus cinglé. ❑

ABONNEZ-VOUS

I ♥ R&F

1 an - 12 numéros
+ l' Edition Deluxe de THE JAM
"Setting Sons"

71 € seulement
au lieu de ~~102,75 €~~
soit **31%** de remise

Un bijou pop des Jam

JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : ROCK & FOLK - Service Abonnements
9 allée Jean Prouvé - 92587 Clichy cedex. Tel : 01 47 56 54 00

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR WWW.ROCKNFOLK.COM

☐ **OPTION 1** 1 an soit 12 numéros pour **62 €** au lieu de 75,60 € soit près de **18 % de réduction.**

ROFP153B

☐ **OPTION 2** 1 an soit 12 numéros **+** Edition Deluxe de The Jam "Setting Sons" pour **71 €** au lieu de 102,75 € soit **31 % de réduction.**

Courriel : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays ..... Tel.: .....

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

❑ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. **Tarif France métropolitaine 2015**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. Offre valable jusqu'au 30/04/2015 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 6,30€ et le CD pour 27.15€ frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

DVD musique

PAR JEROME SOLIGNY

Beau, oui !

La rubrique se met au goût du mois et présente David Bowie en six DVD indispensables : trois films de concert et trois de cinéma. Histoire de remettre en perspective quelques moments clef de la carrière du musicien, acteur à ses heures, dont la confusion des genres et les rebondissements ont toujours été le fondement de son art à part.

"Ziggy Stardust And The Spiders From Mars – The Motion Picture"

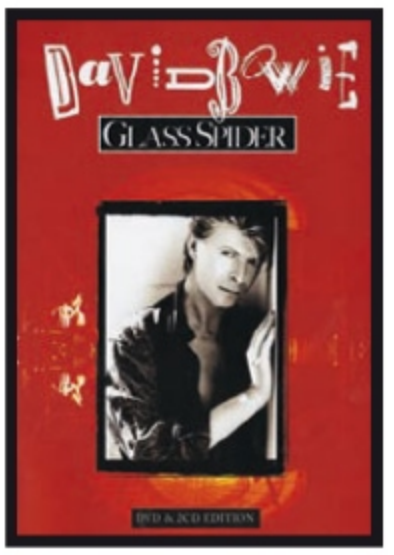
EMI

On connaît la chanson : *"Ziggy jouait de la guitare, faisait un chouette bœuf avec Weird et Gilly..."* Sauf qu'à l'été 1973, patatras ! le Ziggy en question en a eu marre. Ras la brosse orangée. Ayant, quelque part, atteint l'objectif de gloire qu'il s'était fixé une petite décennie plus tôt, David Bowie a compris que dans le genre glam de luxe, il risquait d'avoir beaucoup de mal à faire plus fort que "Aladdin Sane", paru en avril. Finalement, pour perpétuer la légende de Ziggy et avant de passer à autre chose, le mieux était de l'immoler sur scène, à Londres, dans un Hammersmith Odeon bourré à craquer. De fans que l'annonce allait faire panteler. Depuis ce fameux *retirement gig* du 3 juillet, les théories les plus contradictoires s'affrontent quant à savoir qui était informé de quoi et depuis combien de temps. On peut avancer, a posteriori, que Tony Defries, manager, et Mick Ronson étaient dans la confidence, mais pas les autres *Araignées de Mars*. Elles allaient avoir toutes les peines du monde à avaler la pilule. Personne ne sait plus (non plus) comment et pourquoi, Jeff Beck a atterri sur les planches ce soir-là. Une chose est certaine : la prestation du guitariste, héros de Bowie et Ronson, est absente du film de DA Pennebaker. La qualité de son jeu ou sa tenue ce soir-là en seraient la cause, mais la pingrerie de Defries était telle qu'il est fort possible qu'ils ne se soient pas mis d'accord sur le salaire que le musicien devait obligatoirement percevoir pour sa participation à un concert filmé. Remasterisée en 2003, la qualité de l'image de ce seul document consistant de l'ère Ziggy est passée de médiocre à acceptable et, sur le plan sonore, la prestation a été remixée en 5.1 par Tony Visconti. Malgré tout, beaucoup continuent de lui préférer celle de 1972 à Santa Monica (Los Angeles), sans image, mais avec du gros son *(réédition DVD 2003)*.

"Serious Moonlight"

EMI

Le Triptyque Européen, mis en boîte en France, en Allemagne et en Suisse durant la seconde moitié des années 70, a permis à David Bowie de rebondir sur le plan artistique. Le fait de se consacrer intensément à ces trois albums façonnés avec Tony Visconti et Brian Eno (auxquels on peut ajouter les deux premiers disques solo d'Iggy Pop) l'a également aidé à se débarrasser de sales tics chopés aux USA entre 1974 et 1976, ainsi que d'un management jugé aussi néfaste qu'inefficace. Au tournant de la décennie, Bowie va également rompre avec Angie, obtenir la garde de leur fils et devenir maître de sa carrière, notamment sur le plan pécuniaire. En le voyant en costume-cravate sur la scène du Serious Moonlight Tour (dans une quinzaine de pays et devant un public estimé, en fin de parcours, à près de trois millions de spectateurs) défendre un album taillé pour les charts comme "Let's Dance", des fans de la première heure ont reproché au musicien d'être rentré dans le rang. Les rares déçus de cette tournée n'ont pas su lire entre les lignes. Pour Bowie, passer du stade de rocker adulé par des initiés à celui de vedette grand public n'a jamais été une fin, mais une étape nécessaire afin de booster durablement une carrière jusque-là basée sur des soubresauts. La preuve, dès 1984, alors qu'accoucher d'un "Let's Dance II" paraissait à sa portée, David Bowie, pour des raisons connues de lui seul, empruntera une autre voie. Quoi qu'il en soit, ce concert filmé en septembre 1983 au Canada, couplé, dans cette édition, avec "Ricochet", documentaire sur la section indonésienne de la tournée paru séparément à l'époque, est impeccable. Filmé par David Mallet, avec Earl Slick à la guitare, le batteur de Chic (Tony Thompson) et les frères Simms aux chœurs, "Serious Moonlight" offre une irréprochable sélection de classiques (de "Look Back In Anger" à "Young Americans" en passant par "What In The World" et "Cracked Actor") remis au goût de l'époque *(réédition DVD 2006)*.



"Glass Spider"

EMI

Rien ne se perd dans la carrière de David Bowie. Tout se transforme, toute déconvenue lui permet de réagir. Régulièrement depuis le début des années 70, le musicien a fait part de sa volonté de monter des spectacles aux allures de comédie musicale. Comme Alice Cooper, il compte parmi les rockers qui ont développé le concept de rock théâtral à l'extrême. Mais alors que l'Américain ne s'est toujours produit que dans des décors de film d'horreur avec effets spéciaux sanguinolents à la clef, l'Anglais n'a donné de véritables shows, avec constructions et trucages élaborés, qu'à deux reprises. En 1974 lors de la tournée Diamond Dogs et, treize ans plus tard, dans le cadre du Glass Spider Tour. La première fois, c'est parce qu'il n'a pas obtenu les droits d'adaptation de "Nineteen Eighty-Four" que Bowie a imaginé cette dystopie hantée par Halloween Jack et inspirée, sur le plan visuel, de films expressionnistes tels que "Le Cabinet Du Docteur Caligari" ou "Metropolis". En 1987, alors qu'on le disait au creux de la vague, David Bowie a décidé de monter sa tournée la plus ambitieuse (également la plus complexe et onéreuse) pour défendre un album controversé, "Never Let Me Down". Dans son esprit, le Glass Spider Tour, avec son araignée géante au-dessus de la scène, ses musiciens (Peter Frampton à la guitare !) et ses six danseurs (parmi lesquels Melissa Hurley, petite amie de ces années-là) était censé illustrer la dualité entre les aspects réels et irréels du rock tout en donnant l'illusion d'un voyage en bateau. Disponible dès 1988 sur deux VHS, "Glass Spider" a ensuite été commercialisé en DVD en coffret limité incluant sa version audio en double CD. C'est l'édition la plus complète de qui restera certainement la tournée la plus spectaculaire de Bowie. S'il devait rechanter en public, on l'imagine mal le faire dans de telles conditions *(réédition DVD 2007)*.

"The Man Who Fell To Earth"

Criterion

Depuis sa diffusion sur les écrans en 1976, on ne manque jamais de rappeler que c'est en regardant "Cracked Actor", le documentaire d'Alan Yentob sur la tournée Diamond Dogs, que le cinéaste Nicolas Roeg a eu l'idée de faire appel à David Bowie pour "The Man Who Fell To Earth". Il le trouvait parfait pour interpréter le rôle de Thomas Jerome Newton, héros d'un roman de l'Américain Walter Tevis, l'histoire d'un extraterrestre venu sur Terre, la *planète d'eau*, pour essayer de sauver la sienne. Ce qu'on mentionne moins, c'est l'importance du film sur la suite de la carrière de Bowie. Le long-métrage engendrera de nombreuses chroniques très positives, mais va surtout contribuer au processus de reconstitution amorcé par l'artiste dès 1975. Conscient que pour échapper aux abus qui lui détruisent la santé il va devoir regagner l'Europe, Bowie utilisera l'album "Station To Station" comme véhicule. Pour la scène, il va inventer un nouveau personnage, le fameux Thin White Duke, qui doit beaucoup à Thomas Jerome Newton. Au point d'ailleurs que le musicien mettra une photo de l'extraterrestre en couverture de l'album et de son successeur ("Low" en 1977). A la fois perdu et déterminé, le Thin White Duke, comme Newton, porte un costume sombre (avec ou sans veste) sur une chemise blanche et va tout mettre en œuvre pour échapper à son destin. Aussi, parce qu'on lui refusera la possibilité d'en signer la bande originale, Bowie virera son manager d'alors et trouvera l'équilibre, notamment budgétaire, en présidant à son destin. Enfin, et même si très peu de ce qu'il avait enregistré pour le film avec Paul Buckmaster s'est retrouvé sur "Low" (quelques pistes du morceau "Subterraneans"), on peut estimer que les faces B des deux premiers albums du triptyque européen, sous influence krautrock évidente, doivent leur caractère de musique de film à "The Man Who Fell To Earth" *(réédition DVD 2005)*.

"Furyo"

Les Films De Ma Vie

En 1983, en voie de starification globale assumée, David Bowie est sur tous les fronts. Il a publié en avril l'album ultra-commercial "Let's Dance" que Nile Rodgers l'a aidé à mettre en boîte et, avant de partir en tournée mondiale marathon, il passe par le festival de Cannes pour la promotion de "Merry Christmas Mr Lawrence" ("Furyo" en France), son deuxième long métrage dans lequel il partage la vedette avec Ryuichi Sakamoto, Tom Conti et un Takeshi Kitano que l'Europe découvre alors. Cette fois, Bowie n'éprouve aucune frustration par rapport à la musique du film puisque celle-ci a été confiée, assez logiquement par le réalisateur Nagisa Oshima, à Sakamoto, star de la pop électronique au Japon et leader de Yellow Magic Orchestra. Dans ce film dont l'action se situe sur l'île de Java en 1942, dans un camp de prisonniers américains, Bowie est Jack Celliers, un détenu hanté par son passé qui va faire craquer le capitaine Yonoi. Ainsi, on trouve dans le communicateur archi-pro en conférence de presse, dans le chanteur lisse et distant des clips de "Let's Dance" (tournée en Australie) et "China Girl" (au final un peu hot...) puis, dès le 18 mai à Bruxelles, dans celui qui arpente la scène du Serious Moonlight Tour, des composantes du personnage de Celliers. Bien sûr, le Bowie musicien de cette année-là contrôle sa situation bien mieux que son alter ego dont le destin va chavirer à cause d'un baiser. Mais quelque part, la fascination qu'il exerce sur Yonoi va trouver une résonance dans celle que, pour la première fois alors, le grand public éprouvera à son égard. La chromie légèrement passée et dominante du film (le beige des uniformes, le gris-vert de la forêt, l'orangé du sol) va se retrouver dans les costumes pastel portés durant la tournée et l'éclairage de la scène, bien plus chaud que les néons crus. Furyo ressort en salle le 18 mars *(réédition DVD 2005)*.

"Basquiat"

Film Office

Au début des années 70, David Bowie a eu une propension, jugée fâcheuse par certains, à voler au secours de ses idoles, en plus ou moins bonne posture, artistique ou financière. Ainsi, il a produit (avec Mick Ronson) "Transformer" de Lou Reed, "All The Young Dudes" de Mott The Hoople (pour qui il a également signé la chanson-titre de ce LP) et "Raw Power" d'Iggy And The Stooges. La collaboration de Bowie avec Iggy Pop, marquée par les albums "The Idiot" et "Lust for Life" — il a poussé le bouchon jusqu'à accompagner son ami américain en tant que claviériste de sa tournée de 1977 — s'est poursuivie jusqu'au milieu des années 80 et, en reprenant à son compte certaines des chansons écrites à quatre mains, mais avec davantage de succès ("China Girl"), le premier a contribué à améliorer sensiblement la situation bancaire du second. Sans leur rendre de service, on sait également que Bowie a croisé bon nombre de ses *héros* (de Jean Genet à William Burroughs en passant par le plasticien Victor Vasarely ou le peintre Balthus). En 1995, il a eu l'occasion de faire encore plus fort en interprétant le fascinant Andy Warhol. Sollicité par l'artiste/ réalisateur Julian Schnabel, il a étoffé, dans cette évocation du peintre Jean-Michel Basquiat, une distribution relevée (Dennis Hopper, Benicio Del Toro, Gary Oldman...) et poussé le vice jusqu'à porter, sur le tournage, perruque, lunettes et blouson ayant appartenu à Warhol. Même s'ils se sont croisés plusieurs fois, les deux n'étaient pas amis et leur première rencontre, fin 1971 — elle a été immortalisée sur pellicule et est diffusée dans l'exposition David Bowie Is — est un sommet de confusion mondaine. Bowie a qualifié Warhol de *"poisson froid"*, une comparaison qui, comme par hasard, a été régulièrement faite à son endroit à l'époque où il nageait en eaux plus ou moins troubles *(réédition DVD 2008)*. ❑

ROCK & FOLK ET LA FNAC
PRÉSENTENT LEUR SÉLECTION
DANS *L'EXCESsive VINYL SESSION*
EXCLUSIVITÉ FNAC
EN EXCLUSIVITÉ AVEC OÜI FM

CLUB VINYL fnac ®
ROCK&FOLK
® un label Fnac

KEVIN AYERS
Joy Of A Toy
Considéré comme l'égal de Syd Barrett, Kevin Ayers, fondateur de Soft Machine, nous présente ici son premier album solo : Joy of a Toy. Un Alice aux Pays des Merveilles musical psychédélique et barré bourré de chefs d'œuvres !

MOTÖRHEAD
Ace Of Spades
1980, la bande à Lemmy sort son 5e album studio. La chanson titre *Ace of Spades* va propulser le groupe en tête des charts. Reconnu comme un classique du heavy métal, ce disque va laisser une empreinte impérissable.

RUTS
The Crack
À l'instar des Clash et de Stiff Little Fingers, ils n'ont pas hésité à incorporer du Reggae dans leur Punk Rock. Un groupe à l'innovation et à la recherche musicale constante qui vous fera remiser *Never Mind The Bollocks* !

JOHNNY WINTER
And
And est l'un des albums où l'Homme à la Firebird s'éloigne le plus de ses racines blues. Un enregistrement plein de classiques dont l'incontournable *Prodigal Son* qui reste l'une de ses compositions majeures.

ROCK&FOLK oüi FM fnac

PAR HUGUES CORNIERE

Champion

Altec *Voice Of Theatre*

Chaque mois, notre spécialiste évoque l'histoire d'un appareil, vêtement, instrument ou bibelot de légende...

Le champion toutes catégories des haut-parleurs professionnels sort en 1945 une gamme d'enceintes destinées aux salles de cinéma qui va être la pierre angulaire du son moderne, rien de moins...

En 1930, Western Electric (un des fournisseurs d'AT&T) crée un département chargé de l'installation et de l'entretien de ses haut-parleurs pour l'industrie cinématographique nommé Electrical Research Products, Inc (ERPI).
Six ans plus tard, ayant revendu sa branche fabrication audio, Western Electric songe à se débarrasser aussi d'ERPI. Finalement, la société est rachetée par une partie de ses dirigeants, qui créent Altec Service Company en 1937.

***Voice Of The Theatre* A7, la *petite* (1,45 m de haut !) enceinte de chez Altec reste une référence mondiale en matière de reproduction sonore.**
Photo Hugue Cornière

La maintenance des systèmes de sonorisation de salles de cinéma fonctionne si bien qu'en mai 1941 la société est en mesure de racheter la Lansing Manufacturing Company, alors au bord de la faillite (*cf* R&F 561). De la fusion des deux sociétés naît Altec Lansing, avec James Lansing comme responsable de la fabrication. Pendant cette période, la société fabrique les séries de haut-parleurs *601 Duplex*. Ce haut-parleur révolutionnaire de 12 pouces (30 cm) est coaxial, c'est-à-dire qu'il est en fait composé de deux haut-parleurs partageant le même châssis. Pour les basses fréquences, on utilise le cône de papier classique et, pour les hautes fréquences, un petit pavillon multicellulaire monté au centre du noyau du woofer et passant à travers son aimant, derrière lequel est fixé un moteur à compression. En 1944, une version retravaillée, le *604 Duplex*, voit le jour, cette fois avec un diamètre de 15 pouces (38 cm). En 2005, le modèle 604 d'Altec Lansing est admis au TECnology Hall of Fame, en tant qu'innovation ayant changé le monde de l'audio. La version B du 604 est capable de supporter une puissance maximale de 30 W, ce qui est considérable à l'époque. Les améliorations vont se succéder au fil des années jusqu'à l'ultime version 604-8K et son pavillon de forme *Mantaray*, fabriqué jusqu'à la fermeture d'Altec, en 1998.
En 1944, John Hilliard (1901-1989) — après avoir participé à l'effort de guerre au sein du Massachusetts Institute of Technology (MIT), notamment sur la mise au point du radar et de systèmes de détection sous-marine — rejoint Altec Lansing. Il y retrouve James Lansing, avec qui il a travaillé sur le projet *Shearer*, et les deux hommes s'attellent à l'amélioration de leurs énormes systèmes de sonorisation. Leurs travaux débouchent sur une nouvelle gamme d'enceintes acoustiques à deux voies baptisée *Voice Of The Theatre*. En 1945, le premier modèle qui voit le jour est le A1, un monstre pesant plus de 800 kg pour presque 3 mètres de haut, directement décliné du *Shearer*. Les suivants, A2 et A4, à peine plus petits et un peu allégés, seront, comme leur prédécesseur, destinés aux énormes salles de cinéma américaines, telles que le Cinerama à Hollywood ou l'Ambassador à New York. Le succès de ces matériels est instantané, et ils deviennent aussitôt le nouveau standard approuvé par l'industrie cinématographique. L'arrivée de la stéréophonie va encore sublimer leurs qualités et, bientôt, des centaines de salles sont équipées de par le monde.
Une gamme intermédiaire apparaît avec les modèles A9 et A10, le premier supportant 50 W en continu et le second jusqu'à 100 W. Puis vient une série de *petites* enceintes, les A5, A7 et A8. C'est de cette dernière que vient le best-seller de la famille *VOTT*, le modèle A7, destiné aux boîtes de nuit, aux salles de conférences ou aux églises. Les qualités de cette enceinte acoustique à deux voies (équipée d'un 416-8A de 15 pouces pour les basses fréquences et d'un pavillon à plusieurs cloisons alimenté par un moteur 807 ou 808-8A) sont telles qu'on la retrouve bientôt dans les cabines de contrôle de très nombreux studios d'enregistrement américains. Elle sert aussi de base pour la sonorisation (*public address* ou *PA*) de salles de concert, où se retrouvent des empilements de caissons reprenant peu ou prou la même architecture. Pour le festival de Woodstock en 1969, l'ingénieur du son Bill Hanley va construire lui-même les caisses de ses enceintes de sono ressemblant à des doubles A7, équipées de D130 JBL, au-dessus desquelles il place deux pavillons multicellulaires alimentés par des moteurs Altec 290. Deux systèmes comme ceux-ci seront installés sur chacun des deux niveaux de deux immenses tours dominant chaque côté de la scène, alimentés par une armée d'amplis McIntosh, le tout livrant une puissance de 12 000 W. Désormais convoitées par les audiophiles et les collectionneurs, ces enceintes mythiques, associées à une amplification de qualité, procurent toujours le plaisir d'une écoute inoubliable. ❑

Pour en savoir plus : www.lansingheritage.org

Combien ça coûtait ?

En 1975
Altec A7 (la paire, neuves) :
6000 FF (915 €)

SMIC mensuel brut en 1975 = 192 €

Combien ça coûte ?

En 2015
Altec A7
(la paire, en parfait état) :
environ 4000 €

SMIC mensuel brut en 2015 = 1624 € (pour 169 heures), 1451 € (pour 151 heures)

L'ALBUM COLLECTOR DU GROUPE MYTHIQUE DE HEAVY METAL

Dans les coulisses de METALLICA

Ce livre coffret contient tout ce que vous devez savoir sur le groupe Metallica. Le groupe qui a réinventé le Heavy Métal.
Revivez son histoire à travers, ses concerts, ses tournées, à travers des documents exclusifs et son lot de flyers, d'affiches, de tickets, de pass et de posters fidèlement reproduits à l'identique des originaux.

Ecrit par Jerry Erwing,un journaliste rock reconnu, grand fan de Métal, qui travaille aujourd'hui pour Classic Rock et Prog, ainsi que pour Metam Huymmer, Maxim, Vox, Stuff et Bizarre Magazine.

NOUVEAU

Commandez-le sur :
boutique.editions-lariviere.fr

COMMANDEZ MAINTENANT

A retourner aux : **EDITIONS LARIVIÈRE - VPC - 9, allée Jean Prouvé - 92587 CLICHY Cedex**
Pour commander par téléphone : **01 47 56 54 00**

❑ Oui, je commande « **Dans les coulisses de Metallica** »
pour 48,65 € (soit 35 € + 13,65 € de port)
Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière**
❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020
❑ CB N° :
Expire : 3 derniers chiffres au dos de votre carte :
Signature et date obligatoires VROFHD4

Email : .....@.....
Nom :
Prénom :
Adresse :
CP : Ville :
Pays : Tél. :

❑ Oui, Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel
Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci après ❑

Video games

PAR JEROME REIJASSE

Lovecraft pactise avec Predator

D'une pierre deux coups. Nintendo démarre 2015 en trombe en balançant deux nouvelles consoles sur le marché. La NEW NINTENDO 3DS et la NEW NINTENDO 3DS XL. Les adeptes des portatives, tous ceux qui aiment pouvoir jouer n'importe où, n'importe quand, vont jubiler. Il est bien sûr ici question d'évolution, d'amélioration(s). La marque nippone a souhaité gonfler ses petites protégées pour rendre l'expérience virtuelle encore plus addictive. Côté technique, pas mal de nouveautés : l'écran de la New Nintendo 3DS est 1,2 fois plus grand que celui de la première 3DS. Ce n'est pas grand-chose mais ça fait toute la différence. Aussi, et ceci est valable pour les deux consoles, le choix des commandes a été élargi avec l'apport d'un stick C et des boutons ZL et ZR. La 3D offre une stabilité tout à fait impressionnante grâce à la technologie de *face-tracking*. Grâce également à des processeurs vraiment costauds, les vitesses de téléchargement sont considérablement réduites, la navigation bien plus fluide sur Miiverse (le système de Nintendo permettant aux joueurs de communiquer entre eux) et les transitions facilitées entre les différents logiciels. Les amateurs de tuning pourront enjoliver la chose avec différentes coques (12 disponibles à la sortie en attendant toutes les autres dans les prochaines semaines). Et les partisans de la New Nintendo 3DS auront le choix de l'acheter en version noire ou blanche et ceux de la New Nintendo 3DS XL en noire métallique ou bleue métallique. Côté éditions spéciales, les fans de Zelda auront tout intérêt à se jeter sur le pack comprenant un exemplaire préinstallé de **"THE LEGEND OF ZELDA : MAJORA'S MASK 3D"** et une console New Nintendo 3D XL customisée aux couleurs du titre culte. Sans oublier le pack **"MONSTER HUNTER 4 ULTIMATE EDITION"**, lui aussi avec le jeu préinstallé et une console marquée de l'emblème Monster Hunter, toujours pour la New Nintendo 3DS XL. Nintendo n'a pas pour habitude de communiquer sur les prix de ces produits mais, après enquête, les possibles acquéreurs auront à débourser plus ou moins 200 euros, selon la version choisie. Honnête.

Sony, lui, propulse dans les bacs **"THE ORDER 1886"**, pour PS4. Une petite perle que personne n'attendait plus, un TPS fantastique et haletant au cœur d'un Londres victorien, sombre et gothique comme il faut. Déjà, la forme mérite plusieurs ovations : tout est beau, on s'y croirait et on se dit que Jules Verne aurait pu signer cette saga violente et mystérieuse. On incarne ici Grayson *alias* Sir Galahad, membre d'une confrérie, les Quatre Chevaliers de l'Ordre. Il lui faudra, avec ses trois collègues de baston, infiltrer, annihiler, progresser coûte que coûte. Et quand nos héros ne privilégient pas les corps à corps (ultra réalistes et bluffants), ils peuvent s'appuyer sur une sélection d'armes tout à fait convaincante. Ici, on défouraille sans compter et c'est particulièrement jouissif. L'aspect imparable, véritablement renversant dans ce jeu comme hors du temps et des modes, c'est cette sensation qu'il n'y a plus de différence entre le gameplay et les cinématiques. Tout est limpide, un film sans pauses, une immersion, une vraie ! On navigue dans un univers évoquant la Ligue Des Gentlemen Extraordinaires. Et on en redemande. *"Découvrez le secret le plus sombre de l'histoire"*, fanfaronne l'argumentaire marketing. Pour une fois, il a raison.

"EVOLVE", chez 2K Games, pour PS4, XboxOne et PC, FPS qui flirte avec une atmosphère à la "Alien", est un titre novateur, où une équipe de quatre joueurs va devoir partir chasser le gros monstre — et c'est encore un euphémisme — à l'autre bout de la galaxie, sur une planète, comment dire, hostile. Ce monstre étant, lui aussi, dirigé par un joueur. Ce qui provoque des séquences inédites dans le gameplay et qui forcera les quatre à réfléchir avant de foncer et au monstre à développer différentes approches pour ne pas se faire piéger comme un couillon. Chaque humain devra choisir sa spécialité. Au menu : un soldat d'assaut dont le boulot consistera surtout à affaiblir le plus possible la bête, un Trapper qui devra repérer et confiner l'ennemi, un officier de Support et un Medic qui requinquera les éventuels blessés. Côté méchants pas beaux, plusieurs créatures maousses dont Goliath, géant effrayant et le Kraken, aux pouvoirs électriques démesurés. Les monstres devront eux aussi apprendre, évoluer et se nourrir afin de gonfler leurs capacités. Tout ici donne le vertige. Et on tremble même parfois. Ce jeu, c'est Lovecraft qui pactise avec Predator. Conçu par les studios Turtle Rock (ceux qui avaient déjà accouché de l'inoubliable "Left 4 Dead"), "Evolve" est une réussite totale, avec une durée de vie sans limite. Obligatoire. ❑

ÉDITION LIMITÉE ANNIVERSAIRE FNAC

PHILIPPE MANŒUVRE ET JÉRÔME SOLIGNY PRÉSENTENT *LES 100 VINYLS INCONTOURNABLES*

LE LIVRE +
LE PREMIER 45T VINYL
D'ELVIS PRESLEY
THAT'S ALL RIGHT MAMA

19€99

144 PAGES ILLUSTRÉES PAR DE NOMBREUSES PHOTOS

Encore plus sur Fnac.com

fnac

Communiqué de presse

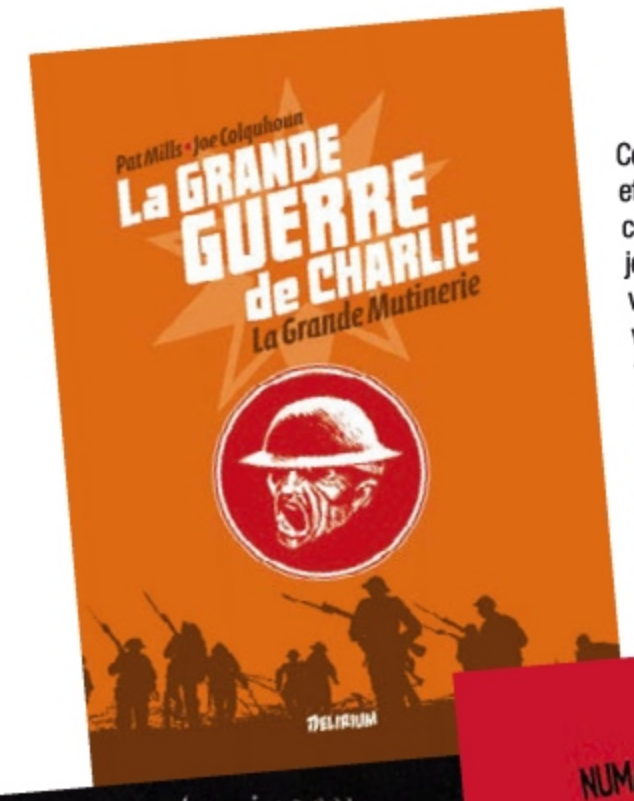
A l'occasion de son partenariat avec le mondial du tatouage 2015 et son organisateur Tin-Tin

8.6 la bière qui cultive depuis toujours le goût de la différence, lance une série collector composée de 4 boîtes 8.6 Original 50 cl au design 100% tattoo inspiré de l'univers de ce 10ème art.

DISPONIBLE DANS TOUS LES POINTS DE VENTE DÈS FÉVRIER 2015.

Bande dessinée

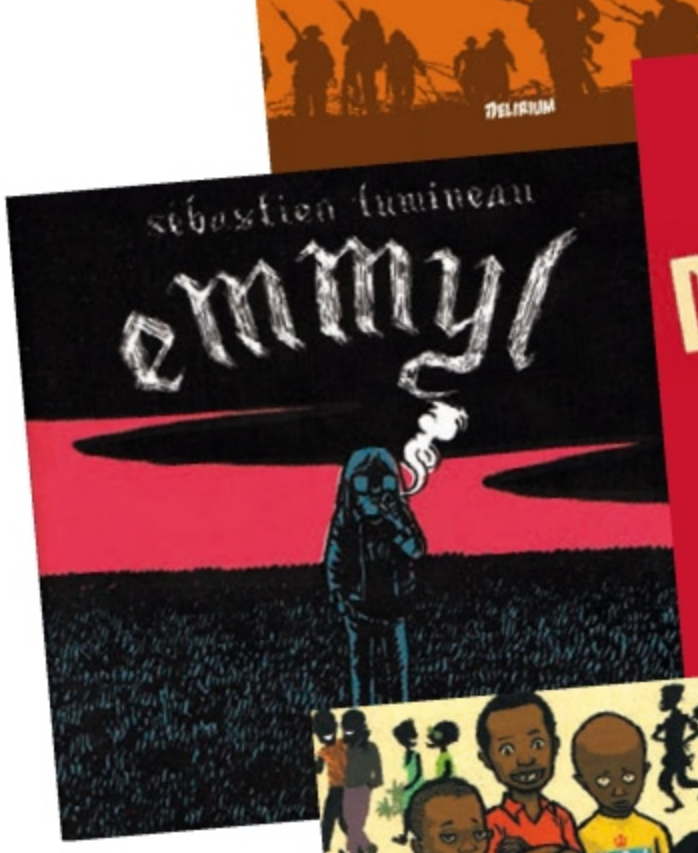
PAR GEANT VERT

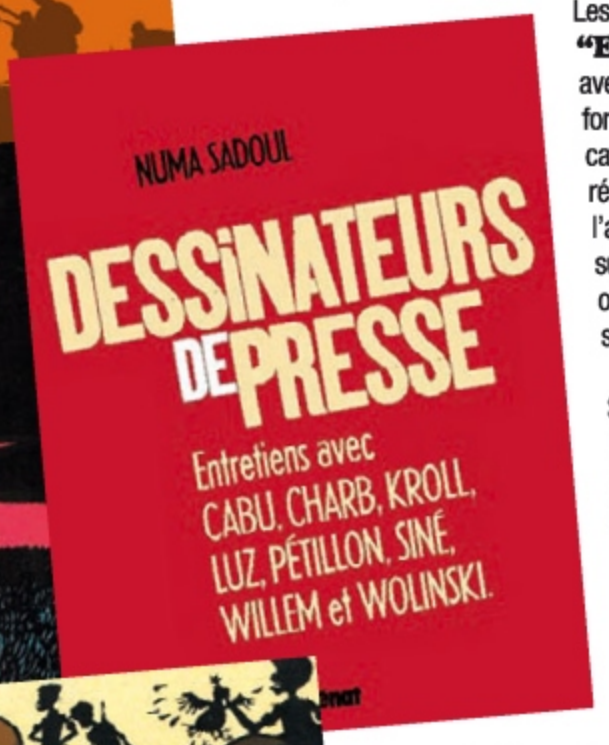


Vaste fresque

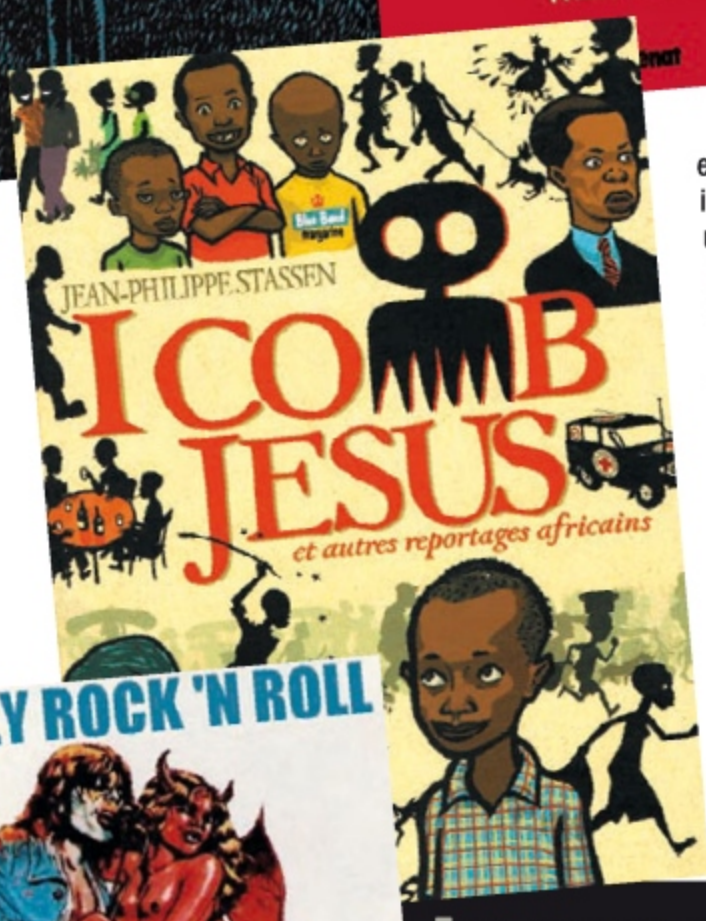
Ce n'est pas la première fois que **"La Grande Guerre De Charlie"** (Delirium) de Pat Mills et Joe Colquhoun vient hanter les colonnes de cette petite page. Vaste fresque dédiée à la folie des hommes, cette BD raconte l'enfer vécu par des soldats de toutes les races ou religions à travers le regard de Charlie, jeune engagé britannique qui, du haut de ses quelques années, désire un monde meilleur où chacun pourrait vivre en paix avec son voisin une fois la boucherie terminée. Chaque histoire est un plaidoyer fraternel pour la vie à tout prix et contre la violence des armes. Simplement, Charlie, aussi idéaliste qu'il soit, doit également faire le choix cornélien de tuer des hommes pour que ses camarades puissent vivre. Au fil des pages, Charlie comprendra dans la douleur qu'il est impossible de faire d'omelette sans casser d'œuf. Plus qu'une simple BD, une réflexion sur l'engagement qui est toujours d'actualité.

A l'origine était un bouquin collectif sur Motörhead édité par Dargaud. Il était beau, il était gros et faisait mal au porte-monnaie. A l'intérieur, le jeune Sébastien Lumineau y narrait brièvement les aventures d'Emile, fan provincial du groupe qui n'a pour autre objectif que d'aller à Reims voir son trio préféré. Les foules en redemandaient. C'est désormais chose faite avec **"Emmyl"** (Inmybed), une version de quarante pages regrattées avec le sens du détail et présentée sous jaquette sérigraphiée dans un format heureusement légèrement plus grand que celui du légendaire catastrophique CD. Le résultat *extended* est un petit bijou de BD régionaliste qui donnera à tous ses lecteurs l'impression que l'auteur décrit point noir par point noir toutes les vicissitudes subies au cours de leur adolescence. La fin est... *humf*... eh bien, on a tous connu ça et c'est pour cette raison que cette BD se doit de figurer dans toutes les bibliothèques.





Sorti il y a tout juste un an, le **"Dessinateurs De Presse"** (Glénat) de Numa Sadoul revient sous les projecteurs alors que son auteur ne demandait rien à personne. A l'intérieur, huit très longues et intéressantes rencontres avec autant de piliers de ce sacerdoce pictural. Sur les huit, trois nous ont brutalement quittés un matin du 7 janvier 2015. A travers ces rencontres admirablement racontées par Sadoul, nombreux seront ceux à s'attarder longuement sur les propos de Cabu, Charb et Wolinski, tous aussi rigolos que lucides sur la puissance dégagée par un simple dessin humoristique. A leurs côtés dans ces pages, leurs camarades Willem, Siné, Kroll, Luz et Pétillon ne sont pas en reste pour raconter un métier purement et simplement extraordinaire. Plus qu'un simple livre d'interviews abondamment illustrées, "Dessinateurs De Presse" est devenu par la force brutale des choses un recueil où se mêlent méditation et spiritualité pour l'édification des consciences. D'un autre côté, c'est plutôt ce genre de pavé que les CRS préfèreraient se prendre sur le coin de la gueule car il est éducatif.



Si la plupart des BD qui paraissent chaque année sont dispensables et n'ont aucune raison d'être, il en est une poignée qui marquent les esprits. Malheureusement, le tsunami d'inutilités noie bien souvent les trésors du genre en les empêchant de rayonner comme ils le devraient au sein des étagères. Ce mois-ci, le trésor est **"I Comb Jesus"** (Futuropolis) du dessinateur voyageur belge Jean-Philippe Stassen. Très beaux, ces cinq récits passent par Liège via le Rwanda, l'Espagne, le Congo et le Maroc et sont autant de témoignages raisonnés que des suites de jolies cases ordonnées. Fruit longuement mûri d'une quête entamée en 2006 et achevée en 2013, "I Comb Jesus" est une BD/ témoignage magistrale avec un auteur qui ne s'est pas contenté de faire du tourisme. Depuis la disparition d'Alain Dister, cela devient de plus en plus rare de croiser des auteurs qui prennent le temps d'aller chercher l'information là où elle se trouve et de la digérer avant de la publier. ❑

Le gros plan du Géant

Et vlan ! La Camarde en a encore fait une belle. Ce coup-ci, c'est au tour du grand, très grand Peter Pontiac de boucler sa flight-case pleine de pinceaux pour s'en aller colorer les nuages. Avant d'être lâchement abandonné par son foie, Pontiac aura eu le temps d'entrer de plein fouet dans la légende en devenant le dessinateur rock absolu dès les années 70 et, forcément, le modèle idéal pour la génération Métal Hurlant qui n'allait pas tarder à exploser avec le punk. Issu des sixties et de la sainte trilogie du Rock, Pontiac a magistralement su transformer son mode de vie en expérience graphique, pour le plus grand bonheur des spectateurs. De son œuvre immense, des fanzines aux BD les plus abouties, le monde retiendra le colossal "Kraut", jumeau maléfique mais néanmoins indissociable du "Maus" d'Art Spiegelman dont Pontiac fit le lettrage de la version batave. Bref, tout ça pour dire que le Robert Crumb Orange s'est fait la malle avant d'avoir finalisé "Crypt", vaste projet sur la mort et sa maladie. Ça craint... Reste Joost Swarte pour se rappeler l'époque...

ÉCOUTEZ NOSTALGIE ET GAGNEZ VOS PLACES

NOSTALGIE

LES PLUS GRANDES CHANSONS

ÉCOUTEZ GRATUITEMENT NOSTALGIE EN TÉLÉCHARGEANT L'APPLICATION SUR Télécharger dans l'App Store · DISPONIBLE SUR Google play · Disponible sur le Windows Store

Jeu du 16 février au 5 avril 2015 règlement disponible sur nostalgie.fr

Livres

PAR AGNES LEGLISE

Bowie affole

Bowie est-il une vache (à lait) ? Quel rapport entre Buñuel, Bowie et la France ? Eric Dahan nous racontera-t-il un jour vraiment tout ce qu'il sait ? David Bowie est-il le roi MAYA ? Qui balafra Bowie de cet éclair qui veut dire à jamais Aladdin Sane ? Quelle déflagration embrasa la Grande-Bretagne le 6 juillet 1972, déflagration sans laquelle, sans doute, rien de tout ceci n'aurait lieu d'être ? Procédons par désordre.

David Bowie

BERTRAND DERMONCOURT

Actes Sud

Bowie affole les foules et les éditeurs, pas fous, veulent nous vendre son monde et accompagnent donc son expo de flots d'ouvrages plus ou moins savants dont la recension s'impose ici. Certains choisissent des textes exceptionnels et d'autres confient le boulot aux mains d'un habile faiseur qui lui, écrit en fait un livre basé sur ces dits textes exceptionnels. Ou sur tout ce qui est déjà paru sur le sujet, vu que le lecteur comprend vite, à la lecture, par exemple du par ailleurs honorable "David Bowie" de Bertrand Dermoncourt et de ses innombrables et importantes citations d'autres livres dont d'autant d'innombrables notes de bas de page confirment la présence, que l'auteur n'a jamais rencontré Bowie, n'en est pas un spécialiste et que sa science repose donc sur des lectures assidues et parfaitement digérées, certes. Et alors, me direz-vous qu'est-ce que ça peut faire si le résultat est honnête ? Voilà, on est d'accord c'est pas grave, beaucoup de lecteurs seront même ravis de trouver ainsi un condensé équilibré et juste historiquement mais on a tous nos tabous littéraires personnels et moi c'est le Reader's Digest syndrome et les citations partout. J'aime pas ça, j'y vois le contraire du boulot d'un écrivain de s'en remettre aux autres pour exprimer ce que lui, faut croire, ne saurait mieux dire. J'ajouterais même que si je voulais lire des livres bourrés de citations d'autres mecs qui ont déjà dit mieux que l'auteur ce qu'il pense, je lirais du Yann Moix. Ceci dit, cette plutôt brève biographie est sobre, précise, bien écrite, un assez parfait début pour le néophyte en études bowistiques surtout qu'elle s'ouvre, quoi de mieux, sur une magnifique préface de l'excellent Eric Dahan dont on regrette seulement qu'elle ne soit pas plus longue.

L'Ovni Bowie - La Flamboyante Epopée de Ziggy Stardust And The Spiders From Mars

DYLAN JONES

Rivages Rouge

"Ce fut un moment éphémère et tissé d'or." Ainsi Dylan Jones décrit joliment l'apparition, un soir de juillet 1972, dans l'émission bien connue, Top Of The Pops, d'un David Bowie alors au seuil de la gloire et dont la performance ce soir-là en Starman bariolé et ambigu, sa musique, sa gestuelle, son look frappa au cœur toute une génération proprement éblouie et lança définitivement la carrière qu'on lui connaît. Ce livre raconte donc ces quatre minutes qui ont changé sinon le monde, du moins

celui de tous les gamins alors devant leur télé et du coup, la quasi-totalité de la musique britannique qui s'ensuivit, rien que ça. L'auteur était comme tous les autres teenagers de son âge, devant son poste, à 19 h 25 ce soir-là, dans la torpeur adolescente d'un été anglais aussi renfrogné et gris que le pays tout entier à leurs yeux, jusqu'à ce que ce *"chanteur pop habillé comme un alien gay"* fasse d'eux tous, en presque quatre minutes, des wannabe rock stars déterminées et des fans hardcore. Comme toute explosion, les effets furent complexes, à effet immédiat et effet retard et Dylan Jones, dans son "L'Ovni Bowie, La Flamboyante Epopée de Ziggy Stardust And The Spiders From Mars" dresse la carte des jolis dégâts. Farci d'anecdotes épatantes, écrit d'une plume vivante, ce livre est concentriquement construit sur cette épiphanie, l'avant/ l'après des spectateurs sidérés devant leurs écrans, tous ceux à qui Bowie inocula là (la la la) direct le virus du rock, des futurs Clash aux futurs Sex Pistols, de Marc Almond à Freddie Mercury, de Boy George à Siouxsie, toute une génération musicale indélébilement marquée par l'ordre inoubliable *"Let all the children boogie"* et qui en dansent encore quarante ans plus tard. Bien sûr, tout autant qu'il tourne autour de ces fondamentales trois cents secondes proprement magiques, le livre tourne autour de David Bowie lui-même et quoiqu'il ne soit pas à proprement parler une biographie, Dylan Jones dresse ici un portrait de l'artiste en jeune homme brillant et visionnaire dont nous nous délectons du récit de l'envol, par la grâce de ces quatre séminales minutes, vers l'immense carrière qu'on célèbre tous aujourd'hui.

David Bowie Une Etrange Fascination

DAVID BUCKLEY

Flammarion

S'il est question de biographie, celle de David Buckley "David Bowie, Une Etrange Fascination" est très certainement une des meilleures et des plus complètes sur le Maître. Ecrite par un fan fasciné et ultra passionné — il dit lui-même que son éditeur l'a empêché d'écrire la version plus longue qu'il avait prévu alors que celle-ci fait déjà cinq cent pages — cette bio couvre toute la vie musicale — pas de coucheries ici — de Bowie avec, comme atout premier, un accès direct à la plupart des témoins et des collaborateurs les plus proches qui lui livrent donc de riches récits de première main qui, ajoutés à son intime connaissance de toute la saga Bowie, ses descriptions fouillées de chaque péripétie, ses questionnements intéressants sur chaque tournant musical, chaque production, chaque album, ses analyses toujours pertinentes et lucides font de ce livre un indispensable outil pour mieux concevoir la globalité de l'œuvre de Bowie, en apprécier l'éclatant génie et entrevoir plus clairement toutes les raisons de la fascination qu'il exerce encore et toujours.

David Bowie Ouvre Le Chien

JEROME SOLIGNY

La Table Ronde

Il ne saurait, c'est la règle tacite, y avoir en France de grands moments bowiesques sans que Jérôme Soligny, notre confrère et ultime expert, en soit. Pas fous, les organisateurs de l'expo à Paris ont donc fait appel à lui pour évoquer dans des conférences, les liens spécifiques que Bowie entretient avec la France. Editées ici sous l'énigmatique titre de "David Bowie Ouvre Le Chien" — on va y revenir — ces conférences abordent donc quelques points essentiels à tout vrai ultimate fan. Qui a joué quoi au château d'Hérouville dans ces sessions mythiques — Bowie y a enregistré les albums "Pin Ups" et "Low" — et toujours disputées avec passion par les irréductibles chercheurs *ès* Bowie est une de ces questions dont nous ne pensions jamais connaître la réponse avant que l'enquêteur Soligny ne s'en empare et nous donne enfin ici, non seulement toutes les précisions que les fans hardcore attendaient mais raconte aussi tout le contexte et les implications de ces sessions, qui était pote avec qui, qui a maquillé qui, qui a râlé sur ses parts de productions et tous ces détails dressent du coup, un vivant portrait de la sphère bowiennienne et par extension évidente, du monde musical de ces années-là. Frenchy but chic, Soligny a enrichi son texte de plusieurs bonus appréciables : longue interview du tourneur français de Bowie le légendaire Alain Lahana, de quelques petits jeunes comme Nicolas Godin d'Air ou Bertrand Burgalat — oui, selon lui, Bowie est bien le roi MAYA, mais rien à voir avec les Mayas, c'est là une référence au "Most Advanced, Yet Acceptable" concept du designer Raymond Loewy. Un abécédaire franco-bowien exhaustif et une brève histoire de Ziggy en guitariste complètent parfaitement l'ouvrage savant mais pas trop. On va pas être chien et sans tout vous révéler sur le mystère du titre que les initiés du plus haut niveau ont seuls déjà compris, sachez que ce sont les seuls mots, ou presque, prononcés en français par Bowie sur un disque et qu'il y a du chien andalou dans cet hommage-là. Et non, hélas, Eric Dahan qui ouvre l'ouvrage par une (autre) préface (toujours parfaite) n'est pas près de nous raconter le Bowie ultra privé et *"les secrets d'alcôve de l'exquise Suzy et autres créatures de la nuit"*, c'était pourtant alléchant.

Bowie Par Duffy, Cinq Séances Photo 1972-1980

DUFFY

Glénat

Sans minimiser en rien le génie de Bowie, on peut affirmer qu'une part non négligeable de son talent a toujours consisté à repérer et à s'entourer d'autres artistes hyper talentueux. Duffy en est un des plus éclatants exemples. Photographe anglais, il n'était déjà plus un inconnu quand Bowie est venu le chercher pour le photographier d'abord en Ziggy Stardust (avec le costume du fameux Top Of The Pops) mais surtout pour une séance de photo qui se révéla proprement exceptionnelle, celle où fut pris le célébrissime cliché, ce *"Mona Lisa de la pop"* qu'est l'image de Bowie sur la couverture d' "Aladdin Sane", bien sûr devenue l'affiche évidente, sinon obligée, de l'expo elle-même. Leur collaboration courra sur cinq séances mythiques, de 1972 à 1980, de "Ziggy Stardust" donc à "Scary Monsters" et c'est de ces photos-là, de leur genèse à leur création, que traite ce magnifique "Bowie Par Duffy, Cinq Séances Photo 1972-1980". Magnifique parce que rarement le processus de fabrication d'images aussi fortes et aussi emblématiques n'aura été si minutieusement documenté, avec toutes les images, celles des essais, de tout le making of, des protagonistes qui témoignent aussi tous, du maquilleur à l'assistant, des costumiers au producteur. Et magnifique parce qu'un autre Bowie y apparaît, le vrai diraient certains, l'artiste complet, complexe et curieux, discret et charmant, sûr de lui mais ouvert, l'homme mystérieux que nous cherchons tous à entrevoir ou à comprendre. Notons que les éditions Glénat organiseront aussi dans leur galerie une exposition de photos de Duffy. Et pour ne pas vous abandonner sans réponses essentielles, sachez que c'est après une suggestion vague de Bowie que le maquilleur Pierre Laroche et le photographe lui-même, Duffy, conçurent l'emblématique éclair qui frappe l'impénétrable visage et zèbre à jamais nos mémoires. ❑

ROCK&FOLK ATTENTION, COLLECTORS !

Sept 13
553
5,70 €

- Les Festivals de l'été
- 22 essentiels funk
- Arctic Monkeys
- Franz Ferdinand
- The Clash

Oct 13
554
6,70 €

- Nirvana
- Peter Doherty
- Mgmt, Sparks
- Metallica
- Le Punk au musée

Nov 13
555
5,70 €

- Anna Calvi
- Thee oh sees
- Hawkind, Motörhead
- The Strypes
- David Walsh

Déc 13
556
5,70 €

- Exposition Kasparian
- Lou Reed
- Jake Bugg
- Festival of Psychedelia
- Paul McCartney

Jan 14
557
6,70 €

- Sonic Youth
- Bob Dylan
- Expo Rolling Stones
- Bomp !
- The Pretty Things

Mar 14
559
5,90 €

- Blondie
- fff
- brian eno
- beatles usa
- Skip the use

Avr 14
560
6,90 €

- Détroit
- Shaka Ponk
- Wilko + Daltrey
- Warlocks
- Rolling Stones

Mai 14
561
5,90 €

- Aubert & Houellebecq
- kurt Cobain
- Judas priest
- Scott Asheton
- Damon Albarn

Juill 14
563
6,90 €

- Jack White
- Rolling Stones
- Jace Everrett
- Black keys
- Imelda May

Août 14
564
5,90 €

- The Black Keys
- Spécial festivals

Hellfest, Eurokeennes Solidays, Main Square, Bonnaroo, Governors Ball...

Sept 14
565
5,90 €

- Elvis Presley
- Courtney Barnett
- Slash
- Ty Segall
- Kate Bush

Oct 14
566
6,90 €

- The Libertines
- Adrien Gallo
- Joe Bonamassa
- Manset
- Eric Clapton

Nov 14
567
5,90 €

- Led Zepplin
- Pink Floyd
- Dylan
- Jimmy Page
- Foo Fighters

Dec 14
568
5,90 €

- AC DC
- Electric Wizard
- The Wytches
- Brian Ferry
- Jack Bruce

Jan 15
569
6,90 €

- Rolling Stones
- Nick Cave
- Smashing Pumpkins
- Billy Idol
- Jerry Lee Lewis

Fev 14
570
5,90 €

- Génération 2015
  Où va le rock ?
- Marilyn Manson
- Joe cocker
- Alex Chilton

20 € + frais de port

L'ÉCRIN INDISPENSABLE

(peut contenir 12 n°)

Simple et sécurisé !

Commandez tous nos anciens n° :

www.rocknfolk.com

BON DE COMMANDE : Editions Larivière - VPC - 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy cedex

Pour commander par téléphone : 01 47 56 54 00

Email : .....@.....

Nom/Prénom

Adresse

CP Ville

Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière** ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N° Expire Cryptogramme

Signature et date obligatoires

N° ou écrin	Prix	Total
VROFP35	*Frais de port	
	TOTAL	

***Frais de port et d'emballage :**
1 à 2 revues : 2,60 € + 1 € par revue suppl
1 écrin : 6,80 € + 2 € par écrin supplémentaire

❑ Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Lariviere à mon adresse courriel. Nous contacter : 01 47 56 54 00 (non surtaxé) ou : abo@editions-lariviere.fr. Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Absolutely live

Les absents ont eu tort

Tav Falco

Photo Lucia Rossi

Tav Falco
16 JANVIER, SILENCIO (PARIS)

A deux pas des Folies Bergère, le club privé imaginé par David Lynch en 2011 laisse ce soir-là carte blanche à Alberto Garcia-Alix. Le photographe espagnol de la marge (souvent associé à la Movida) a convié Tav Falco dans ce décor conçu par le réalisateur de "Mullholand Drive" qui sied à merveille à l'univers visuel underground de l'extravagant chanteur. Entre Chaplin pour le look et Feathers pour le son, Tav Falco est Charlie aussi. Accompagné du guitariste Grégoire Garrigues, d'une redoutable section rythmique et d'une belle et mystérieuse demoiselle de Detroit qui monte sur scène pour danser avec lui le tango de la lune, le plus Européen des artistes américains — il vit aujourd'hui à Vienne — reprend "Bangkok" d'Alex Chilton et nous un autre cocktail.
Tav Falco hypnotise avec maestria son monde et descend jouer dans le public, alternant morceaux de son excellent nouvel album, "Command Performance", ceux du précédent enregistré en France, ainsi que quelques pépites oubliées qui font danser les filles.

VINCENT HANON

Paul Personne
20 JANVIER, OLYMPIA (PARIS)

Après une première partie rondement menée par Fränk qui, seul à la guitare, a presque réussi à mettre l'Olympia debout, Paul Personne attaque en toute simplicité avec "Il Y A", titre d'ouverture du récent "Puzzle 14". Le show, dédiée à *"la tolérance, la liberté, à la vie"* va faire la part belle à ce nouvel album servi royalement par son jeune groupe qui fait preuve d'une cohésion quasi parfaite.
Et lorsque Paul Personne s'attaque à des titres plus anciens ("Comme Un Etranger", "Loco-Loco"), la salle est aux anges avant de décoller littéralement lors d'un "Barjo Land" final particulièrement survolté. Deux rappels seront d'ailleurs nécessaires pour que tout ce petit monde accepte de quitter enfin les lieux.

ERIC DECAUX

White Fence
25 JANVIER, LA MAROQUINERIE (PARIS)

Bien remplie en ce dimanche de janvier, la Maroquinerie accueille, pour commencer, le trio Baston. Ces imprévisibles bretons envoient une prestation à la fois intense et cool, mâtinée de surf rock, dont le clou est certainement l'excellente reprise de "Little Honda" des Beach Boys.
C'est ensuite au tour de White Fence, aujourd'hui renforcé par la charmante guitariste galloise Cate LeBon (en lieu et place du lunaire Jack Name), qui ferraille et harmonise vêtue d'une combinaison immaculée. Bien soutenu par une rythmique explosive (grâce au foudroyant marteleur Nick Murray), Tim Presley peut dérouler son jeu frénétique et novateur sur la fascinante "Baxter Corner", son "Interstellar Overdrive" personnel.

White Fence

Photo Robert Gil

DU 24 AU 29 AVRIL 2015 N°39

BANDS DE BOURGES

LE PRINTEMPS DE BOURGES CRÉDIT MUTUEL

IZIA
BALTHAZAR
THE GROWLERS
STEPHAN EICHER
THE SEASONS
DICK ANNEGARN
HUBERT-FÉLIX THIÉFAINE
SELAH SUE
THE WANTON BISHOPS
ARTHUR H
BLACK YAYA
MINUIT

RIVAL SONS
JULIETTE GRÉCO
THE BOHICAS
FANTASMA
ANGUS & JULIA STONE
ASAF AVIDAN
THE SUBS
JACK GARRATT
YAEL NAÏM
ZUN ZUN EGUI
JEANNE ADDED
HINDI ZAHRA...

HOMMAGE À ELLIOTT SMITH
« FIGURE 8 » FEATURING JASON LYTLE,
KEN STRINGFELLOW,
TROY VON BALTHAZAR.

CRÉATION 2015 « AUTOUR DE NINA »
AVEC HUGH COLTMANN, BEN L'ONCLE SOUL,
CAMILLE, SLY JOHNSON, CAMÉLIA JORDANA,
SANDRA NKAKÉ, LIANNE LA HAVAS...

www.printemps-bourges.com

Locations : www.printemps-bourges.com, www.fnac.com et sur votre mobile
Magasins Fnac, Carrefour, Géant, Réseau Ticketnet (Leclerc, Cultura, Auchan) et Digitick
Infos : 02 48 27 28 29

PB15_3125_D039 / LICENCES 2-1059928 ET 3-1059927 I CONCEPTION GRAPHIQUE : KAFÉ CRÈME

Outre les traditionnelles pièces psyché-*byrdsiennes*, sa performance inclut maintenant de petites respirations pop façon Who (époque "The Who Sell Out") comme "Like That" ou "Anger ! Who Keeps You Under ?" — sur laquelle Tim empoigne un archet — et s'achève sur un tabassage garage-rock en règle.
JONATHAN WITT

Queen + Adam Lambert
26 JANVIER, ZENITH (PARIS)
La collaboration avec Adam Lambert a dû faire peur à plus d'un et c'est devant un Zénith très loin d'être rempli que le groupe entame son concert par "One Vision", comme à la grande époque, enchaîné à une version dantesque de "Stone Cold Crazy". Queen n'est pas sur scène depuis dix minutes que toutes les appréhensions tombent, non seulement Adam Lambert (transfuge d'American Idol) est un bon chanteur mais il assure le show (4 changements de costume tout de même), bien plus dans l'esprit de la formation originale que ne pouvait l'être la mouture avec Paul Rodgers. Un véritable show à l'américaine calibré au millimètre afin de plaire à tous en alternant passages très rock ("Tie Your Mother Down"), acoustiques ("Love Of My Life") et tubes planétaires ("Radio Gaga", "The Show Must Go On"...). 22 titres pour un concert de près de 2 h 30 qui a enchanté le public présent et fait taire les plus réfractaires à l'association Queen + Adam Lambert.
PATRICE GUINO

Queen + Adam Lambert
Photo Patrice Guino

Interpol
27 JANVIER, OLYMPIA (PARIS)
Désormais en trio (et quintette sur scène) Interpol reste l'un des rares groupes de la *nouvelle vague rock* à pouvoir se targuer de remplir l'Olympia deux soirs de suite. Conscients qu'ils le doivent à un public d'une fidélité à toute épreuve (et plutôt âgé — on cherche les jeunes), les New-Yorkais puisent dans tout leur répertoire sans spécialement privilégier le nouvel opus pourtant excellent, commençant par un vibrant "Say Hello To The Angels" qui date de plus de dix ans. Comment s'en sort le remplaçant du bassiste Carlos D ? Avec le minimum d'effets, planqué derrière un rideau de cheveux. Le vrai problème ? La bouillie sonore de claviers qui menace à chaque instant d'engloutir des chansons qu'on serait sinon heureux de réentendre en live.
BUSTY

Matthew Caws & 49 Swimming Pools
29 JANVIER, COOPERATIVE DE MAI (CLERMONT-FERRAND)
Deux artistes, deux nationalités, une même vision de l'*art pop*, à la fois immédiat et atemporel. En tournée européenne bricolée, Matthew Caws revisite avec sa guitare et appétit son répertoire (sept albums avec Nada Surf, un sous le nom de Minor Alps). Cette approche sans filet confirme son talent de songwriter — on ne survit pas à un hit aussi démesuré que "Popular" par hasard — comme l'illustre un morceau de la trempe de "80 Windows". A sa suite, les Français de 49 Swimming Pools rappellent qu'ils excellent dans les mélodies bien troussées et les refrains qui frappent l'imaginaire. Le quatuor privilégie les titres de son excellent troisième album, "Songs Of Popular Appeal", qui prennent une dimension plus euphorisante, à l'instar de "Mary Queen Of Scots" (les Beach Boys rencontrent le Velvet Underground) ou de la ballade "Train And Bathers". Alors, à la sortie de la Petite Coopé, on se dit que ce soir-là, peut-être un peu plus qu'un autre, les absents ont eu sacrément tort.
CHRISTOPHE BASTERRA

Interpol
Photo Marion Ruszniewski

Willie Nelson & Family
30 JANVIER, CHINOOK WINDS CASINO, LINCOLN CITY (OREGON, USA)
Willie Nelson n'a jamais été un *guitar hero* mais le voir jouer à 82 ans avec une telle dextérité est assez étonnant. Pas d'arthrose pour l'adepte de la weed. Ici, tout est vintage : du matos (guitare Martin N20 de 1969, ampli Baldwin) au personnel : Bobbie Nelson (sœur de Willie) 84 ans, reine du ragtime au grand piano Steinway, et le fidèle batteur Paul English, 81 ans. Ça n'est pas une convention gériatrique mais ça pourrait y ressembler. Ce rendez-vous avec la légende country se savoure en 75 minutes. Hommages à Waylon Jennings et Hank Williams et bien sûr des tas d'originaux dont les classiques "Crazy" et "On The Road Again". On ne peut rester insensible à l'écoute du touchant "Always On My Mind" (cette voix !). Et puis, Willie évoque sa disparition avec ironie quand il chante "Roll Me Up And Smoke Me When I Die" et nous demande de ne pas verser de larmes quand le moment sera venu. Ce ne sera pas facile.
DANNY BOY

SECRET PLACE
Home of Underground Rock - Montpellier
DIM 22 FEV
20H - 24€/ADH
REBELLION TOUR 6 2015
MADBALL
ROTNS
RISE OF THE NORTHSTAR
STRIFE
BACK TO BACK
+ SPECIAL GUEST TBA
DIM 01 MARS
20H - 5€/ADH
NIGHT DEMON
+ ENGRAVED
+ THE HOMESICK BOYS
TAF PRODUCTION PRÉSENTE LE FESTIVAL
THIS IS ENGLAND #4
VENDREDI 06 MARS
SAMEDI 07 MARS
THE LAST RESORT
COCKNEY REJECTS
THE OUTCASTS
THE BUSINESS
Hooligans
DEADLINE
UNFIT
FINEST LOSERS
SHAMELESS
MAR 24 MARS
20H - GRATUIT/ADH
ROBERT JON & THE WRECK
+ HOODLUMS
+LONELY LONGHORN
JEU 02 AVRIL
20H - GRATUIT/ADH
THEE FOUR TEENS
+ KENNI
+ BORDERLINE
SAM 04 AVRIL
20H - 22€/ADH
DR FEELGOOD
+LES MILLIARDAIRES
JEU 14 MAI
20H - 10€/ADH
THE SAINTS
+ PALAVAS SURFERS
TOUT À FOND!
TAF
WWW.TOUTAFOND.COM
*POUR ACCEDER AUX CONCERTS DE LA SECRET PLACE ADHESION DE 3€ / 2015
SECRET PLACE - 25 RUE SAINT-EXUPÉRY - 34430 SAINT-JEAN-DE-VÉDAS - 09 64 00 87 11
BE FAST !!!

SEAN ROWE
PARIS - POINT EPHEMERE
27 MARS 2015
NOUVEL ALBUM "MADMAN" DEJA DISPONIBLE (PIAS/ANTI-)
CORIDA
LOCATIONS : POINTS DE VENTE HABITUELS
ROCK&FOLK

THE LORDS OF ALTAMONT
LORDS TAKE FRANCE
MARS 2015
12 BLOIS CHATO'DO
13 CHALON SUR SAONE LA PÉNICHE
14 MONT DE MARSAN CAFÉ MUSIC
15 FUMEL PAVILLON 108
16 BORDEAUX BOOTLEG
19 MARSEILLE LE MOLOTOV
20 MONTLUÇON EMBARCADÈRE
21 SAINT GERMAIN EN LAYE LA CLEF
24 PARIS PETIT BAIN
26 NANCY LE HUBLOT
27 SAINT-BRIEUC LA CITROUILLE
28 LORIENT LE MANEGE
29 RAMBOUILLET L'USINE A CHAPEAUX
ROCK&FOLK

Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

Paris

FEVRIER

★ 15 FEVRIER

Dog Town (Guinness Tavern) ● **Grant Nicholas** (Les Etoiles) ● **TR/ST, Twin Peaks et Jape** (Maroquinerie) ● **Usher et Nico & Vinz** (Zénith) ● **Vague** (Espace B) ● **Yawning Man, Fatso Jetson et Domadora** (Glazart)

★ 16 FEVRIER

Alvvays, Marika Hackman et All We Are (Badaboum) ● **Architects, Every Time I Die, Bless The Fall et Counterparts** (Trabendo) ● **Clarkk and Co et Blackalicious** (Java) ● **D'Angelo** (Palais des Congrès) ● **Blake Mills** (Café de la Danse)

★ 17 FEVRIER

Alone With Everybody et My Broken Frame (Trois Baudets) ● **Bus Driver et Dels** (Batofar) ● **Stephan Eicher** (Bouffes du Nord) ● **Sylvan Esso et Phoria** (Trabendo) ● **Ex Hex** (Divan du Monde) ● **Ghost Culture** (Boule Noire) ● **Harvest Blues Band** (Guinness Tavern) ● **The Kooks** (Olympia) ● **The Rodeo et JP Cooper** (Maroquinerie) ● **Stephen Steinbrink** (Espace B) ● **Superfood** (Point Ephémère)

★ 18 FEVRIER

Ambre 9 (Guinness Tavern) ● **Beyond The Dust, Disperse, Terraform et stömb** (Boule Noire) ● **The Blind Suns** (International) ● **Gaz Coombes** (Maroquinerie) ● **Dan Deacon** (Divan du Monde) ● **Stephan Eicher** (Bouffes du Nord) ● **Prime Time Chaos, Waykiki Boys et Lullaby Of Gasolines** (le Buzz) ● **Ry X** (Gaîté Lyrique) ● **Rosemary Standley** (Philarmonie) ● **Taiga et Tricksterland** (Opa) ● **Together Pangea** (Flèche d'Or)

★ 19 FEVRIER

Atom, Holy Machine et Rather No Answer (Le Buzz) ● **Château Marmont, Ekkah et More Jamz** (Boule Noire) ● **Sean Croft** (Opa) ● **Deerhof et Pneu** (Petit bain) ● **Defunkt** (New Morning) ● **The Drags** (Guinness Tavern) ● **DSL et Boombass** (Badaboum) ● **Stephan Eicher** (Bouffes du Nord) ● **Fujiya & Miyagi et Steeple Remove** (Point Ephémère) ● **His Electro Blue Voice et Havah** (Espace B) ● **Kitty, Daisy & Lewis et James McMurtry** (Maroquinerie, *complet*) ● **Milky Chance** (Casino de Paris, *complet*) ● **Akua Naru, Gavlyn, Oh Blimey & DJ Milke Steez** (Pan Piper) ● **Rosemary Standley** (Philarmonie) ● **Toner Low, Sardonis et Fiend** (Glazart) ● **Charli Xcx** (Trabendo)

★ 20 FEVRIER

Acid Arab et Cabaret Contemporain (104) ● **Arum et Clairvoyant** (Opa) ● **Bear's Den** (Point Ephémère) ● **Stephan Eicher** (Bouffes du Nord) ● **The Preatures** (Maroquinerie) ● **Naomi Punk** (Espace B) ● **The Real Fake MC** (New Morning) ● **Rosemary Standley et Glenn Branca** (Philarmonie) ● **Tricky** (Bataclan) ● **Uptight** (Dame de Canton) ● **Al Von Stramm** (Pop In)

★ 21 FEVRIER

Le Cercle Chromatique (Opa) ● **Chelsea Hotel** (Guinness Tavern) ● **Stephan Eicher** (Bouffes du Nord) ● **Employee Of The Year** (Badaboum) ● **58 Shots** (Bus Palladium) ● **Girlpool** (Pop Up du Label) ● **Roddy Frame** (Point Ephémère) ● **Nite Fields** (Espace B) ● **Speed Freak, Producer et AK 47** (Trabendo) ● **Team Me et Until The Ribbon Breaks** (Flèche d'Or)

★ 22 FEVRIER

Allah-Las et Eerie Wanda (Trabendo) ● **August Alsina** (Bataclan, *complet*) ● **Joseph D'Anvers** (Trois Baudets) ● **Figures In Motion, White Note, The Funeral Warehouse, Lou Angel, Monkey To The Moon et Leshy** (Le Buzz) ● **Jesters** (Guinness Tavern) ● **DJ Shadow & Cut Chemist** (Trianon) ● **Stille Volk, Moonsorrow, Cruachan, Svartsot, The Moon and the Night Spirit, Furor Gallico, Cerevisia et Ithilien** (Machine du Moulin Rouge)

★ 23 FEVRIER

Ascension, Bolzer, Dysangelium et Vassafor (Divan du Monde) ● **Elliphant** (Bataclan) ● **Grand Blanc, Bagarre et Blind Digital Citizen** (Point Ephémère) ● **Soak** (Le Carmen)

★ 24 FEVRIER

Collie Buddz (Trabendo) ● **Cult Of Youth** (Petit Bain) ● **The Dead Mantras et Electro Retro Spectrum** (Le Buzz) ● **Doomraiser** (Klub) ● **Ibeyi** (Carreau du Temple) ● **Isaac Delusion et Years & Years** (Olympia) ● **Yung Lean et Sadboys** (Machine du Moulin Rouge) ● **Emilie Nicolas** (Point Ephémère) ● **Peace** (Badaboum) ● **Pump** (Guinness Tavern) ● **Simian Ghost et Holy Two** (Espace B)

★ 25 FEVRIER

Baxter Dury (Olympia) ● **Black Strobe et Sarah McCoy** (Maroquinerie) ● **Gradur** (Bataclan) ● **Peter Kernel et Robbing Millions** (Point Ephémère) ● **In This Moment et Starset** (Trabendo) ● **The Lucid Team et Wall/ Eyed** (Espace B)

★ 26 FEVRIER

Amor Blitz, L'An 2000 et Princesse (Le Buzz) ● **Arrogant Criminals** (Guinness Tavern) ● **Black Label Society et Black Tusk** (Bataclan) ● **Jerry Bouthier** (Java) ● **Cherry Boop and the Sound Makers et Quinze** (New Morning) ● **Lil Ed and the Blues Imperials** (New Morning) ● **Kid Wise** (Silencio) ● **Monolord et Salem's Pot** (Glazart) ● **Hazel O'Connor et Cormac De Barra** (Café de Paris) ● **Weyes Blood** (Espace B) ● **MZ** (Pan Piper)

★ 27 FEVRIER

Ambre 9 (Guinness Tavern) ● **Billie Brelok, Cadavreski, Cat's Eyes, Ixindamix, Miss Ficel, Mamz'Hell et Prosper** (Java) ● **Cachemire** (Gibus) ● **Alex G** (Espace B) ● **Heavy Trash, Bloodshot Bill et Hayseed Dixie** (Maroquinerie) ● **Je Vous Déteste et Léo & the Kids** (Opa) ● **Marduk et Belphegor** (Divan du Monde) ● **The Medecine Show, Timothee Levi et Melody Says** (Opa) ● **Mz** (Pan Piper) ● **Percevalmusic, Besoin Dead et Radikal Satan & Thomas Bonvalet** (centre Fleury Goutte d'Or)

★ 28 FEVRIER

Anti-D, Pogo Car Crash Control et Sextoy Democracy (Opa) ● **Evan Dando** (Flèche d'Or) ● **Death From Above 1979** (Gaîté Lyrique) ● **Dog Town** (Guinness Tavern) ● **Insanecomp, Anicide, The Badly Chainsaw et Syndro Sys** (Le Buzz) ● **Etienne Jaumet, Harald Grosskopf et Cercueil** (Maroquinerie) ● **Le Peuple de l'Herbe** (Trianon) ● **DM Smith** (Point Ephémère) ● **François Staal** (centre Fleury Goutte-d'Or) ● **Super Popcorn** (Bus Palladium)

MARS

★ 1er MARS

August Alsina (Bataclan) ● **Shawn Mendes** (Boule Noire) ● **Pond** (Maroquinerie) ● **36 Crazyfists et All Hail The Yeti** (Backstage At Sullivans By The Mil)

★ 2 MARS

Combat Rock (Guinness Tavern) ● **Hell's Kitchen, Streets Of Laredo et Jolie Holland** (Maroquinerie) ● **Ariel Pink** (Trabendo) ● **Radio Moscow, Cherry Choke et Colour Haze** (Divan du Monde)

★ 3 MARS

Hoodie Allen (Les Etoiles) ● **Kick** (Guinness Tavern) ● **Krill et Gandy Lake** (Espace B) ● **Kieran Leonard et Father John Misty** (Maroquinerie) ● **Papa Roach** (Trianon) ● **Saint Motel** (Nouveau Casino) ● **Tigran Hamasyan et Mockroot** (Trianon)

★ 4 MARS

Carl Barât & the Jackals (Maroquinerie) ● **Bomb Trax** (Guinness Tavern) ● **Champs** (Boule Noire) ● **FKA Twigs** (Casino de Paris) ● **Hanni El Khatib** (Gaîté Lyrique) ● **Meatbodies et Arrows Of Love** (Point Ephémère) ● **Nosfell** (Trianon) ● **Zebra** (International)

★ 5 MARS

The Business et Lion's Law (Boule Noire) ● **Michel Cloup et Olivier Depardon** (Petit Bain) ● **Guster** (International) ● **Curtis Harding** (Flèche d'Or) ● **Murray Head** (Olympia) ● **Kodaline** (Trianon) ● **Loudblast, Abysmal Dawn et Massacre** (Trabendo) ● **Pump** (Guinness Tavern) ● **R.Seiliog** (Pop Up du Label) ● **Two Gallants et Duck Duck Grey Duck** (Maroquinerie) ● **Devin Townend Project, Shining et Periphery** (Cigale) ● **Adam Wood et The Hub** (Divan du Monde)

★ 6 MARS

Christine and the Queens (Olympia, *complet*) ● **Panda Bear** (Gaîté Lyrique) ● **Set&Match** (Nouveau Casino) ● **Southern et Trampolene** (Flèche d'Or) ● **Traffic Jam** (Guinness Tavern)

★ 7 MARS

Arrogant Criminals (Guinness Tavern) ● **Mark Lanegan Band** (Alhambra) ● **The Mavericks** (Divan du Monde) ● **Milow** (Cigale) ● **Set&Match** (Nouveau Casino) ● **Papa Roach** (Trianon) ● **Low et Heroes** (Philarmonie)

★ 8 MARS

Dog Town (Guinness Tavern) ● **Kamijo** (Divan du Monde) ● **Skeptical Minds, Evolent, The Traps et Needle Sharp** (Klub) ● **Tinashe** (Trianon)

★ 9 MARS

Ambre 9 (Guinness Tavern) ● **Glamour Of The Kill** (Batofar) ● **Neal Morse et Beardfish** (Divan du Monde) ● **Matthew E.White** (New Morning)

★ 10 MARS

Joseph d'Anvers (Café de la Danse) ● **Fauve** (Nouveau Casino, *complet*) ● **José Gonzalez** (Cabaret Sauvage) ● **Jesters** (Guinness Tavern) ● **Marmozets** (Maroquinerie) ● **Murs** (Batofar) ● **Odezenne** (Olympia) ● **Saycet** (Divan du Monde) ● **Weedeater** (Glazart)

★ 11 MARS

Amarillo (Silencio) ● **Caribou et Koreless** (Olympia) ● **Daran** (Café de la Danse) ● **Drowned et Ravencult** (Glazart) ● **Fauve** (Gaîté Lyrique, *complet*) ● **Forever Pavot et Calypso** (Point Ephémère) ● **Freak Kitchen** (Divan du Monde) ● **Monalisa et Oxygen** (Gibus Café) ● **Of Mice And Men** (Machine du Moulin Rouge) ● **Yelle** (Cigale) ● **Tokyo Hotel et Feel It All** (Trianon) ● **Usher** (Zénith)

★ 12 MARS

After Snowfalls (Dame de Canton) ● **Anakronic Electro Orkestra** (Nouveau Casino) ● **Scott Bradlee & Postmodern Jukebox** (Alhambra) ● **Fauve** (Bataclan, *complet*) ● **Feryel & the Killers** (Guinness Tavern) ● **Fiction Plane** (Divan du Monde) ● **Fishbone** (New Morning) ● **Noel Gallagher's High Flying Birds et Black Rivers** (Zénith) ● **Mathis Haug** (Boule Noire) ● **Max Jury** (Maroquinerie) ● **Elliott Murphy** (New Morning) ● **James Taylor** (Olympia) ● **Terror, Risk It, Redemption Denied et Nails** (Petit Bain)

★ 13 MARS

Deportivo (Maroquinerie) ● **Fauve** (Olympia, *complet*) ● **Koudlam** (Trianon) ● **Elliott Murphy** (New Morning) ● **Pierpoljak** (Divan du Monde) ● **The Subways** (Trabendo) ● **Christian Vander Quartet** (Sunside) ● **The Wombats** (Cigale)

★ 14 MARS

All Time Low (Bataclan) ● **Biga*Ranx** (Olympia) ● **Benjamin Booker** (Maroquinerie) ● **The Dandy Warhols** (Trianon) ● **Iphaze** (Batofar) ● **Jabberwocky, Dream Koala, Cherokee, Zimmer, Saje et Crayon** (parc des expos) ● **Elliott Murphy** (New Morning) ● **Tagada Jones, Lofofora, Parabellum et Le Bal Des Enragés** (Alhambra, *complet*) ● **Traffic Jam** (Guinness Tavern) ● **Christian Vander Quartet** (Sunside)

PREVISIONS PARIS ////////////////

Fauve : 17/3 (Casino de Paris, *complet*) ● 18/3 (Trianon, *complet*) ● 19/3 (Trabendo, *complet*) ● 20/3 (Flèche d'Or, *complet*) ● 21/3 (Maroquinerie, *complet*), **Royal Blood :** 17/3 (Olympia), **Asaf Avidan :** 18/3 (Zénith), **Benjamin Clementine :** 19 et 20/3 (Trianon, *complets*), **Sleater-Kinney :** 20/3 (Cigale), **The Lords Of Altamont :** 24/3 (Petit Bain), **UB40 :** 24/3 (Trianon), **Sallie Ford :** 25/3 (Divan du Monde), **The Dø :** 27/3 (Zénith), **Jungle :** 29 et 30/3 (Cigale, *30 complet*), **Lionel Ritchie :** 29/3 (Zénith, *complet*), **Nina Hagen :** 30/3 (Bataclan), **Selah Sue :** 30/3 (Olympia, *complet*), **Robbie Williams :** 30 et 31/3 et 1er/4 (Zénith, *complets*), **Sting et Paul Simon :** 3/4 (Zénith), **Marianne Faithfull :** 17/4 (Trianon), **Jacco Gardner :** 22/4 (Point Ephémère), **Lynyrd Skynyrd :** 25/4 (palais des sports), **La Souris Déglinguée :** 9/5 (Olympia), **Ian Anderson :** 11/5 (Olympia), **Texas :** 11/5 (Folies Bergère), **The Undertones :** 12/5 (Trabendo), **Nick Cave :** 18/5 (Grand Rex, *complet*), **AC/DC :** 23 et 26/5 (Stade de France, 23 *complets*), **Toto :** 28/5 (Zénith), **Jackson Browne :** 2/6 (Cigale), **Mark Knopfler :** 2 et 3/6 (Zénith), **Kool & the Gang, Earth Wind & Fire Experience** feat. **Al McKay et Imagination :** 11/6 (Zénith), **Kiss :** 16/6 (Zénith), **Judas Priest et Five Finger Death Punch :** 17/6 (Zénith), **ZZ Top :** 26/6 (Zénith), **The Who :** 28 et 29/6 (Zénith), **Nickelback :** 8/11 (Zénith), **U2 :** 10, 11, 14 et 14/11 (Bercy, *complets*), **Deep Purple :** 11/11 (Zénith), **Simply Red :** 17/11 (Zénith), **Simple Minds :** 20/11 (Zénith), **Scorpions et Europe :** 24/11 (Bercy),

★ 15 MARS

Angelus Apatrida, Dr Living Dead et Suicidal Angels (Glazart) ● **Chelsea Hotel** (Guinness Tavern) ● **Popa Chubby** (Olympia) ● **Art Garfunkel** (Cigale, *complet*) ● **Lady Stardust Tribute To David Bowie** (péniche Le Marcounet) ● **Otep, Ferium et The Agonist** (Divan du Monde)

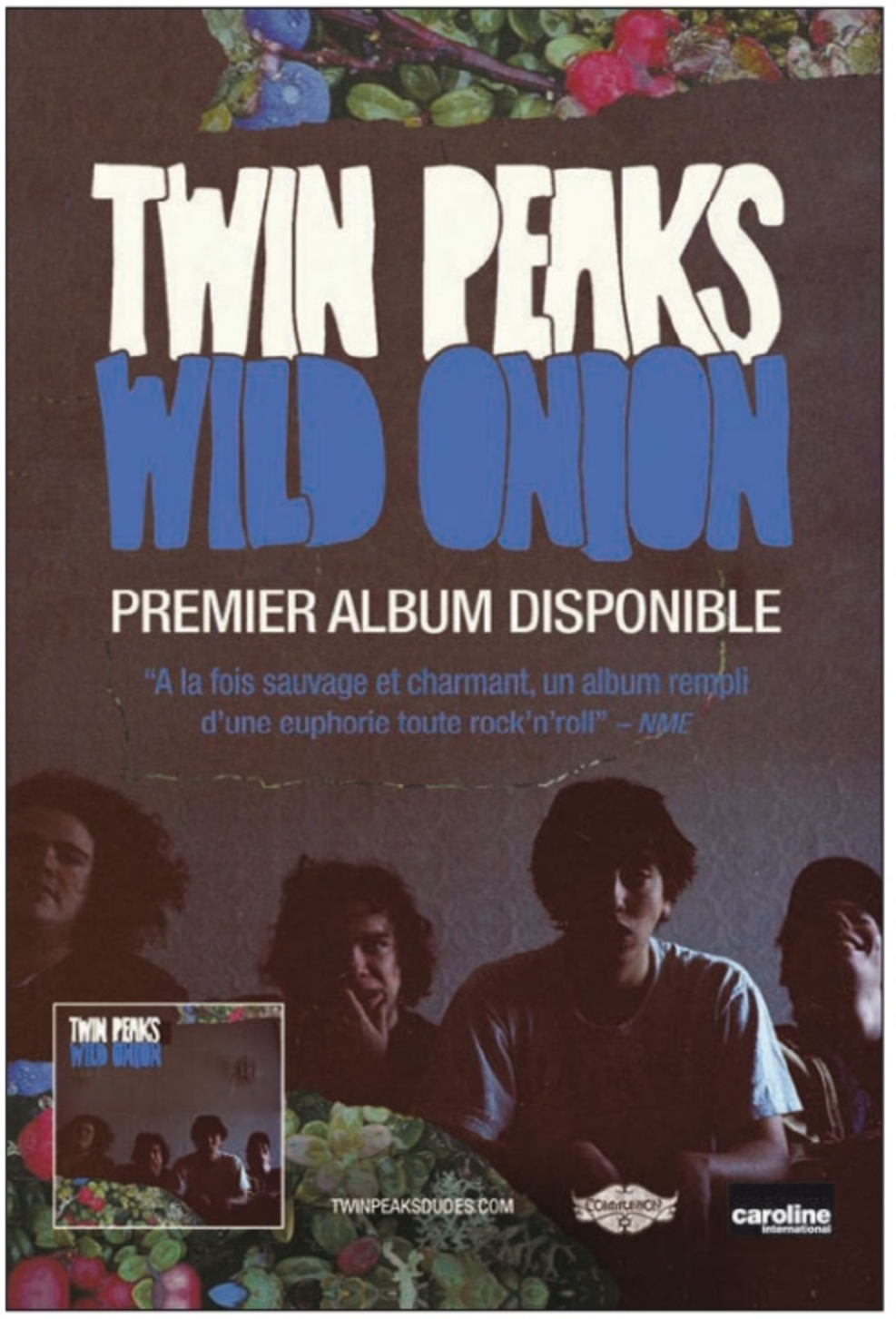
★ 16 MARS

Halestorm, Nothing More et Wilson (Bataclan) ● **The Script et Labrinth** (Zénith) ● **Steel Panther** (Olympia) ● **The Struts** (Maroquinerie) ● **Véronique Vincent et Aksak Maboul** (Divan du Monde) ● **Warpaint et The Garden** (Trianon) ● **Yellow Card, Chunk No! Captain Chunk! et Less Than Jake** (Cigale)

Province

FEVRIER

Alb : 26, Rennes (L'Ubu, avec The Part Time Friends) ● 27, Lorient (Le Manège, avec Forever Pavot) ● **Allah-Las :** 19, Besançon (La Rodia) ● 20, Feyzin (L'Epicerie Moderne) ● 21, Clermont-Ferrand (La Coopérative de Mai) ● 24, Lille (L'Aéronef) ● 26, Nantes (Le Stéréolux) ● 27, St-Malo (La Nouvelle Vague) ● 28, Hérouville-St-Clair (Big Band Café) ● **Amon Amarth, Savage Messiah et Huntress :** 15, Strasbourg (La Laiterie) ● **Ange :** 27, Woustviller (W) ● 28, Strasbourg (La Laiterie, avec Eve-r) ● **Archive :** 19, Nancy (L'Autre Canal) ● 24, Luxembourg (L, Den Atelier) ● 25 et 26, Bruxelles (B, L'Ancienne Belgique) ● **Asa :** 28, Nîmes (La Paloma) ● **Ascension, Bolzer et Vassafor :** 24, Rennes (L'Ubu) ● **Ascension, Bolzer, Vassafor et Dysangelium :** 24, Rennes (L'Ubu) ● **Nina Attal :** 21, St-Nazaire (VIP, avec Karl W Davis) ● 27, Annemasse (Le Château Rouge, avec Charles Passi) ● **Bikini Machine :** 20, Auch (Le Cri'Art) ● 21, Annonay (La Presqu'île) ● 27, Laval (Le 6par4, avec Sarah McCoy) ● **The Billexcited :** 27, Lavaur (Les Américains) ● **Black Label Society et Black Tusk :** 22, Bruxelles (B, L'Ancienne Belgique) ● 27, Strasbourg (La Laiterie, avec Crobot) ● **Black Sick et Loading Data :** 21, Lorient (Le Galion) ● **Blackalicious :** 18, Feyzin (L'Epicerie Moderne) ● 20, Angoulême (La Nef, avec Chill Bump) ● 21, Poitiers (Le Confort Moderne) ● 22, Vendôme (chapelle St-Jacques) ● 25, Rennes (L'Ubu) ● 26, Dijon (La Vapeur, avec Dale Cooper) ● 27, Tourcoing (Le Grand Mix) ● **Blu & Tatoo :** 16, Marseille (El Meson) ● **Betty Bonifassi :** 15, Montbéliard (L'Atelier des Mômes) ● **Broussaï et Steep Bank Project :** 20, Mâcon (La Cave à Musique) ● **Brutal Youth et Angry Sometimes :** 16, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Buvette :** 15, Mulhouse (Le Noumatrouff) ● **Chassol :** 21, Antibes (Anthéa) ● **Chelsea Grin & Veil Of Maya :** 20, Esch-sur-Alzette (L, Kulturfabrik) ● **Christine and the Queens :** 26, Alençon (La Luciole, *complet*) ● 27, Angers (Le Chabada, *complet*) ● 28, St-Martin-des-Champs (espace du Roudour, *complet*) ● **Slim Cincinatti :** 19, Grenoble (Le Café des Arts) ● **Dad Rocks! :** 15, Besançon (La Rodia) ● **Isaac Delusion et Mesparrow :** 27, Limoges (CCM J.Lennon) ● **Demi Mondaine et Judie :** 21, Montauban (El Rio Grande) ● **Divine Pilot et Baden Baden :** 28, Magny-le-Hongre (Le File 7) ● **Dr Feelgood :** 27, Ris-Orangis (Le Plan, avec Coton Belly's et Black Minou) ● 28, Brest (Le Cabaret Vauban) ● **Baxter Dury :** 26, Nancy (L'Autre Canal, avec Marie Flore) ● 27, Massy (Le Paul B) ● 28, Orléans (L'Astrolabe) ● **Hanni El Khatib :** 26, Rennes (L'Antipode, avec Jessica93 et The Pains Of Being Pure At Heart) ● 27, Lille (Le Splendid) ● 28, Besançon (La Rodia) ● **Sylvain Esso :** 16, Lille (La Péniche) ● 18, Strasbourg (La Laiterie) ● 19, Feyzin (L'Epicerie Moderne) ● **Ex Hex :** 18, Lille (La Péniche) ● 25, Lausanne (CH, Le Romandie) ● **Feu! Chatterton :** 15, Kingersheim (Les Sheds) ● **Forever Pavot :** 27, Lorient (Le Manège) ● **Fred and the healers, Jane Doe and the Black Bourgeoises, Sourblast, Manu Gabriele & les Effets Spéciaux :** 21, Houdeng-Goegnies (B, le Stock) ● **Les Glop :** 19, Villerest (Le Satellit Café) ● 20, Forcalquier (Le K'Fé Quoi) ● **Curtis Harding :** 20, Rouen (Le 106) ● 22, Lille (La Péniche) ● 23, Bruxelles (B, L'Ancienne Belgique) ● **Murray Head :** 27, St-Avold (centre culturel) ● **Heavy Trash :** 17, Annecy (Le Brise-Glace, avec Sarah McCoy et Duck Duck Grey Duck) ● 18, Strasbourg (La Laiterie, avec Sarah McCoy et Duck Duck Grey Duck) ● 19, Nancy (L'Autre Canal, avec Sarah McCoy et Duck Duck Grey Duck) ● 20, Hérouville-St-Clair (Big Band Café, avec Sarah McCoy, Duck Duck Grey Duck et Bloodshot Bill) ● 21, Angers (Le Chabada, avec Sarah McCoy, Duck Duck Grey Duck et Bloodshot Bill) ● 22, Brest (Le Cabaret Vauban, avec Bloodshot Bill) ● 24, St-Avé (L'Echonova, avec Bloodshot Bill et Hayseed Dixie) ● 25, Clermont-Ferrand (La Coopérative de Mai, avec Bloodshot Bill et Hayseed Dixie) ● 26, Rouen (le 106, avec Bloodshot Bill et Hayseed Dixie) ● 28, Mâcon (la Cave à Musique, avec Hayseed Dixie) ● **Hell's Kitchen, Jolie Holland et Streets Of Laredo :** 25, La Rochelle (La Sirène) ● 26, Clermont-Ferrand (La Coopérative de Mai) ● 27, Evreux (L'Abordage) ● 28, Amiens (La Lune des Pirates) ● **Irma :** 20, Luxembourg (L, Den Atelier) ● 21, Bâle (CH, grand casino) ● **Kadebostany et Captain Cumbia :** 20, Dole (La Commanderie) ● **Peter Kernel :** 19, Pau (La Centrifugeuse, avec Joujou) ● 20, Limoges (CCM John-Lennon, avec Totorro et Extrême Précaution) ● 21, Nîmes (Le Spot) ● 26, Nantes (pôle étudiant) ● **Kitty, Daisy & Lewis :** 20, Tourcoing (Le Grand Mix) ● 21, Bruxelles (B, L'Ancienne Belgique) ● **The Kooks :** 16, Ramonville (Le Bikini) ● 19, Lille (L'Aéronef) ● 21, Lyon (Le Transbordeur) ● 23, Lausanne (CH, Les Docks) ● **Kyo :** 28, Fougères (La Selle en Luitre) ● **Lætitia Shériff et Jeanne Added :** 27, Annecy (théâtre Bonlieu) ● **Little Big :** 15, Nantes (Le Ferrailleur) ● **Loudblast, Oil Carter et Godisdead :** 20, Istres (L'Usine) ● **Madball, Rise Of The Northstar, Strife et Backtrack Lane :** 22, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Mademoiselle K :** 24, Ramonville (Le Bikini) ● 25, St-Jean-de-Védas (Victoire 2) ● 26, Lyon (Le Transbordeur, avec Le Prince Miiaou) ● 27, Marseille (Le Moulin, avec Le Prince Miiaou) ● **La Maison Tellier :** 27, Montluçon (L'Embarcadère) ● **Massicot et Housewives :** 15, Chalon-sur-Saône (La Péniche) ● **Robin McKelle :** 19, Amiens (théâtre) ● 20, Nice (Forum Nice Nord) ● **Mellanoisescape :** 20, Le Havre (Le Tétris, avec Miossec) ● 21, Rennes (salle de la Cité, avec Purée Dure et Bed) ● 27, Biarritz (L'Atabal, avec Le Mutant et Imparto) ● **Milky Chance :** 15, Esch-sur-Alzette (L, Rockhal) ● 20, Lyon (Le Transbordeur, *complet*) ● **Miossec :** 15, Reims (La Cartonnerie) ● 18, Brest (Le Cabaret Vauban) ● 19, Laval (Le 6par4, *complet*) ● 20, Le Havre (Le Tétris) ● **My Brightest Diamond :** 15, Dijon (Le Consortium) ● **Natas Loves You :** 21, St-Lô (L'Ecran Sonique) ● 24, Luxembourg (L, Rockhall) ● 25, Bruxelles (B, L'Ancienne Belgique) ● 27, Denain (théâtre) ● **The Pains Of Being Pure At Heart :** 24, Rouen (Le 106) ● 26, Rennes (L'Antipode) ● **Peace :** 25, Besançon (La Rodia, avec The Wan) ● 28, Nyon (CH, L'Usine à Gaz, avec The Family Rain) ● **The Preatures :** 23, Bruxelles (B, Le Witloof Bar) ● **Rone :** 20, Reims (La Cartonnerie) ● 21, Strasbourg (La Laiterie)



Agenda concerts

● **Sarh :** 15, Audincourt (Le Moloco) ● **Thomas Schœffler Jr :** 20, Meisenthal (halle Verrière) ● 27, Grenoble (La Belle Electrique, avec Mountain Men) ● **Sianna :** 15, Dijon (La Vapeur) ● **Slow Joe and the Ginger Accident et Psycho Mutants :** 21, Vitry-le-François (L'Orange Bleue) ● **Rosemary Standley :** 15, Vienne-sur-Glane (La Mégisserie) ● 21, Marseille (bibliothèque départementale) ● 23 et 24, Alençon (Scène Nationale) ● 25, Flers (Scène Nationale) ● 27, Arras (théâtre) ● **The Subways :** 26, Zürich (CH, Komplex 457) ● **The Summer Rebellion et Sarah McCoy :** 28, Annonay (La Presqu'île) ● **Surfing Leons :** 27, Besançon (La Rodia) ● **Synth Art Pop et Canada :** 25, Limoges (Le Phare) ● **Tazieff et Black Strobe :** 27, Magny-le-Hongre (Le File 7) ● **TR/ST :** 16, Lille (L'Aéronef) ● **Tricky :** 17, Cognac (Le West Rock) ● 18, Orléans (L'Astrolabe) ● 19, Caen (Le 106) ● 21, Lille (L'Aéronef) ● **Al Von Stramm :** 17, Lyon (La Triperie) ● 18, Chalon-sur-Saône (La Péniche) ● 28, Nantes (Le Stéréolux, avec After The Bees et Tiny Scalp) ● **Les Wampas :** 20, Caluire-et-Cuire (Le Radiant Bellevue) ● **Yelle :** 26, Lyon (salle du Ninkasi) ● 27, Montpellier (Le Rockstore) ● 28, Toulouse (Le Métronum) ● **Zenzile :** 20, Auch (Le Cri'Art) ● 27, Laval (Le 6par4)

MARS

Anais et Joe Bel : 6, Le Rouget (salle polyvalente) ● **Anakronic Electro Orkestra :** 5, Marseille (Le Poste à Galène) ● 6, Epinal (La Souris Verte) ● 7, Rennes (Le 1988 Club) ● **Ange :** 1er, Belfort (maison du peuple) ● 12, Riom (La Puce à l'Oreille) ● 14, Vauréal (Le Forum) ● **Antropofago, 6:33 et Toumaï :** 13, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Archive :** 10, Genève (CH, théâtre du Léman) ● **Ariel Pink :** 1er, Tourcoing (Le Grand Mix) ● 5, Feyzin (L'Epicerie Moderne, avec The Garden) ● **Asa :** 4, Zürich (CH, Kaufleuten) ● 5, Lausanne (CH, Les Docks) ● 6, Annemasse (Le Château Rouge) ● 7, Besançon (La Rodia, *complet*) ● 9, Esch-sur-Alzette (L, Rockhal) ● 10, Nancy (L'Autre Canal) ● 11, Strasbourg (La Laiterie) ● **Atomics Rotors et Brassens Not Dead :** 7, Carcassonne (Le Chapeau Rouge) ● **Nina Attal :** 6, Montauban (El Rio Grande) ● 7, Montpellier (La Jam) ● **Bjørn Berge :** 4, Montpellier (Le Rockstore) ● 5, Toulouse (salle Nougaro) ● 6, Arles (Le Cargo de Nuit) ● **Big Red :** 6, Bourgoin-Jallieu (Les Abattoirs, avec Biga*Ranx) ● 13, Bordeaux (La Rock School Barbey, avec Général Lévy) ● 14, Montauban (El Rio Grande, avec Ashu et Zed) ● **Bikini Machine :** 6, Niort (Le Camji, avec The Buns) ● 7, St-Malo (La Nouvelle Vague, avec Les Wampas et Les Kitschenettes) ● 9, Nîmes (La Paloma, avec Baxter Dury) ● **Benjamin Booker :** 5, Tourcoing (Le Grand Mix) ● 13, Lyon (Le Marché Gare) ● **Brigitte :** 14, Boisseul (Crouzy) ● **Broussaï :** 5, St-Jean-de-Védas (Victoire 2) ● 6, Toulouse (Le Métronum) ● 7, Marseille (Le Moulin) ● 14, Brétigny-sur-Orge (Le Rack'Am, avec Calaloo Sound System feat. Laura Rose) ● **Cachemire :** 6 et 7, Poitiers (Le Pince-Oreille) ● **Chassol :** 14, Vaulx-en-Velin (centre Charlie-Chaplin) ● **Cherry Boop and the Sound Makers :** 6, Montreuil (La Pêche) ● **Chill Bump et Sorg & Napoleon Maddox :** 7, Chalon-sur-Saône (La Péniche) ● **Christine and the Queens :** 3, Grenoble (La Belle Electrique, *complet*) ● 4, Lyon (Le Transbordeur, *complet*) ● 12, Strasbourg (La Laiterie, *complet*) ● 13, Metz (La Boite à Musique, *complet*) ● 14, Annemasse (Le Château Rouge, *complet*) ● **Popa Chubby :** 12, Brest (La Carène) ● 13, Pont-Péan (Le Beausoleil) ● 14, Change (Les Ondines) ● **Benjamin Clementine :** 5, Hérouville-St-Clair (Big Band Café) ● 6, Lille (Le Splendid) ● 10, Marseille (Le Moulin) ● 12, Ramonville (Le Bikini) ● 13, Mérignac (Le Krakatoa) ● 14, Nîmes (La Paloma) ● **Isaac Delusion :** 11, Nantes (Le Stéréolux) ● 12, Caen (Le Cargo, avec Thylacine) ● **Dr Feelgood :** 1er, Hérouville-St-Clair (Big Band Café) ● **Baxter Dury :** 1er, Annecy (Le Brise-Glace) ● 3, Reims (La Cartonnerie) ● 4, Strasbourg (La Laiterie) ● 5, Audincourt (Le Moloco, avec Marie Flore) ● 6, Feyzin (L'Epicerie Moderne) ● 7, Clermont-Ferrand (La Coopérative de Mai) ● 9, Nîmes (La Paloma, avec Bikini Machine) ● 10, Périgueux (Le Sans Réserve) ● 11, La Rochelle (La Sirène) ● 12, St-Avé (L'Echonova) ● 13, Le Havre (Le Tétris) ● 14, Canteleu (espace F.Mitterrand) ● **Stephan Eicher :** 6, Commentry (L'Agora) ● 12, Vichy (centre Valéry-Larbaud) ● 13, Caluire-et-Cuire (Le Radiant Bellevue) ● 14, Vals-près-Le Puy (centre culturel) ● **Hanni El Khatib :** 3, Rouen (Le 106) ● 6, Nîmes (La Paloma) ● 7, St-Etienne (Le Fil) ● 9, Nantes (Le Stéréolux) ● 10, Caen (Le Cargo) ● 11, Reims (La Cartonnerie) ● **Ex Hex :** 8, Borgerhout (B, Le Trix Bar) ● **Fauve :** 4, Bruxelles (B, L'Ancienne Belgique) ● 5, Dijon (La Vapeur, *complet*) ● 6, Limoges (CCM John-Lennon, *complet*) ● 7, Granville (L'Archipel, *complet*) ● **Fiction Plane :** 10, Bruxelles (B, L'Ancienne Belgique) ● 11, Denain (théâtre) ● 13, Dijon (La Vapeur) ● 14, Lyon (salle du Ninkasi) ● **Finntroll et Hatesphere :** 13, Rouen (Le 106) ● 14, Limoges (CCM John-Lennon) ● **Freak Kitchen :** 10, Strasbourg (La Laiterie) ● 12, Lyon (La Marché Gare) ● 13, Vauréal (Le Forum) ● 14, Nantes (Le Ferrailleur) ● 15, Cenon (Le Rocher de Palmer) ● **Fred and the Healers :** 12, Bruxelles (B, L'Ancienne Belgique) ● **Faada Freddy :** 6, Nanterre (salle Daniel-Fery) ● 7, Chelles (Les CuiZines, avec Ommm) ● 14, Sannois (espace Michel-Berger) ● **Les Glop :** 6, Fenouillet (Les Douceurs) ● 7, Albi (Le Gambrinus) ● **Curtis Harding :** 6, Mulhouse (Le Noumatrouff) ● 8, Luxembourg (L, Exit 07) ● **Murray Head :** 3, Forges-les-Eaux (espace) ● 13, Lyon (Le Transbordeur) ● 14, Chenôve (Le Cèdre) ● **Igit :** 12, Lyon (La Marquise) ● 13, Genève (CH, salle du Plainpalais, avec Soviet Suprem) ● **Iphaze :** 6, Toulouse (Le Cap) ● 13, Dunkerque (Les 4 Ecluses, avec Al Tarba) ● **Irma :** 14, Roissy-en-Brie (la ferme d'Ayau) ● **Joke, MZ et Juicy P :** 13, Ris-Orangis (Le Plan) ● **Kid Wise et French 79 :** 13, Avignon (Les Passagers du Zinc) ● **Kitty, Daisy & Lewis :** 10, Rennes (L'Ubu) ● 11, Strasbourg (La Laiterie) ● **Koudlam, Flavien Berger, Judah Warsky et Buvette :** 14, Nancy (L'Autre Canal) ● **Kyo :** 1er, Abbeville (théâtre) ● 13, Beauvais (L'Elispace) ● **Mark Lanegan Band :** 8, Mérignac (Le Krakatoa) ● **Lofofora :** 6, Biarritz (L'Atabal) ● 7, Angoulême (La Nef) ● **Lords Of Altamont :** 12, Blois (Le Châto Do) ● 14, Mont-de-Marsan (Le Café Music') ● 15, Fumel (Le Pavillon 108) ● 16, Bordeaux (Le Bootleg) ● **Mademoiselle K :** 5, Rennes (L'Etage) ● 7, Ris-Orangis (Le Plan) ● 12, Bordeaux (La Rock School Barbey) ● 13, Limoges (CCM John-Lennon) ● **Madjo :** 7, Avignon (Les Passagers du Zinc, avec Clarcen) ● 14, Hyères (théâtre Denis) ● **Marduk et Belphegor :** 5, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Marmozets :** 8, Bruxelles (B, L'Ancienne Belgique) ● **Mathis Haug :** 14, Cast (salle polyvalente) ● **Robin McKelle :** 4, Cholet (théâtre) ● 5, Nantes (salle Paul-Fort) ● 6, St-Brieuc (La Citrouille, avec Constance Amiot) ● **Martin Mey et Birdy Hunt :** 6, Annonay (La Presqu'île) ● **Miossec :** 11, Audincourt (Le Moloco, avec Ladylike Lily) ● 12, Genève (CH, casino théâtre) ● 13, Gap (centre municipal) ● 14, Auxerre (Le Silex) ● 15, Ris-Orangis (Le Plan, avec Singe Chromes) ● **Faster John Misty :** 4, Bruxelles (B, L'Orangerie) ● **Natas Loves You :** 11, Nantes (Le Stéréolux, avec Isaac Delusion et Alb) ● 13, Rennes (L'Ubu) ● **Night Demon, Engraved et The Homesick Boys :** 1er, St-Jean-

de-Védas (Secret Place) ● **Nightcreepers, Drakwald, Fenhir, Belenos et Suidakra :** 7, Dijon (La Vapeur) ● **Nosfell :** 7, Murat (halle, avec Tallisker) ● 13, Montbéliard (Les Bains Douches) ● 14, Massy (centre Paul B, avec Nevche) ● **Otep et The Agonist :** 14, Lyon (MJC Monplaisir) ● **Peace :** 2, Mulhouse (Le Noumatrouff) ● **Paul Personne :** 10, Strasbourg (La Laiterie) ● 13, Montluçon (L'Athanor) ● 14, Marseille (espace Julien) ● 15, Perpignan (El Mediator) ● **Psykup et Dwail :** 7, Limoges (CCM John-Lennon) ● **Radio Moscow et Colour Haze :** 3, Bruxelles (B, Le Magasin 4) ● **Rone :** 6, Ris-Orangis (Le Plan, avec log) ● 7, Caen (Le Cargo) ● **Ropoporose :** 4, Limoges (Le Phare) ● 5, Châteauroux (Le 9 Cube) ● 6, Lorient (L'Octopus) ● 7, Pomerit-Jaudy (Le Tourne-disques & Tire-Bouchons) ● **Saint Motel :** 9, Lausanne (CH, La Romandie) ● **Santa Cruz :** 5, Chalon-sur-Saône (La Péniche) ● **Set & Match :** 14, La Roche-sur-Yon (Le Fuzz'Yon) ● **Shaka Ponk :** 11, Angers (L'Amphitéa) ● 12, Esch-sur-Alzette (L, Rockhal) ● 13, Longuenesse (Le Scénéo) ● **Sidilarsen :** 7, Vitry-le-François (L'Orange Bleue) ● 12, Epinal (La Souris Verte) ● **St-Paul & the Broken Bones :** 12, Lyon (Le Transbordeur) ● 13, Clermont-Ferrand (La Coopérative de Mai) ● **Rosemary Standley :** 4, Metz (L'Arsenal) ● 6, Châteaubriant (théâtre de Verre) ● 7, Noisiel (MJC) ● 8, Lyon (chapelle de la Trinité) ● **The Struts :** 12, Beauvais (L'Ouvre-Boite) ● **The Subways :** 11, Bruxelles (B, L'Orangerie) ● **Talisco :** 6, Epinal (La Souris Verte) ● **James Taylor :** 7, Genève (CH, théâtre du Léman) ● 10, Lyon (La Bourse du Travail) ● **This Is The Kit et Lidwine :** 14, Amiens (La Lune des Pirates) ● **Triggerfinger :** 12, Nancy (L'Autre Canal, avec Blondstone) ● 14, Magny-le-Hongre (Le File 7) ● 15, Blois (Le Châto Do) ● **Two Galants :** 2, Bruxelles (B, L'Orangerie) ● 6, Lausanne (CH, Les Docks) ● **We Were Promised Jetpacks :** 6, Lyon (Le Marché Gare) ● **Charlie :** 16, Morzine (plein air) ● **Yelle :** 5, Lille (L'Aéronef) ● 6, Rennes (L'Antipode) ● 7, Magny-le-Hongre (le File 7) ● **Zenzile :** 6, Grenoble (La Bobine)

Festivals

■ **Génériq :** 15/2, Dijon (La Vapeur et Le Consortium, avec My Brightest Diamond, Sianna, Lydia Ainsworth et Loup Barrow) www.generiq-festival.com

■ **Live In Tignes :** 24/2 et 4/3, Tignes (plein air Val Claret, avec – le **24** : FFF et Lilly Wood & the Prick – le **4** : Iam)

■ **Route du Rock/ Collection hiver :** 25/2 au 1er/3, Rennes et St-Malo (divers lieux, avec – le **25** : Les Marquises – le **26** : Hanni El Khatib, The Pains Of Being Pure At Heart et Jessica93 – le **27** : Allah-Las, Ariel Pink, Absolutely Free et Naomi Punk – le **28** : Blonde Redhead, Deerhof, Meatbodies et Mourn – le **1er** : DM Stith) www.laroutedurock.com

■ **Epidemic Experience :** 28/2, Sélestat (Les Tanzmatten, avec Agoria, Karotte, Xilent, Day.Din, Cherokee, Sonic Entity, Chris Veron, Anina Owly et Barenhvrd)

■ **18e Convention Rock n' Metal :** 1/3, Fismes (salle des fêtes, avec Natchez, Death Agony, Factor Hate, Hopes Of Freedom, Tyson Boogie, Darkside, Rankken, Ghord, Drakkar et The Bymz) www.undergroundinvestigation.fr

■ **This Is England #4 :** 6 et 7/3, St-Jean-de-Védas (Secret Place, avec – le **6** : The Last Resort, The Outcasts, Hooligans, Shameless et DJ Tcho – le **7** : Cockney Rejects, The Business, Deadline, Unfit Finest Losers et DJ Tcho) www.toutafond.com

■ **B Side Reggae :** 6 au 8/3, Cergy (L'Observatoire, avec – le **6** : Turbulence, Suga Roy & Conrad Crystal, Maylan et Tronixx – le **7** : Kanka, City Kay, Ackboo meets Bush Chemists et R-Dug – le **8** : Danakil et Samskara) www.lobservatoire-cergy.fr

■ **Free Son Divers :** 6 et 7/3, Les Herbiers (espace Herbauges, avec – le **6** : Cabadzi – le **7** : Le Peuple de l'Herbe, Soviet Suprem, The Last Band In Town, DubSonic Sound System, N'To, Mungo's Hi Fi, Marina P, Dubsonic et Yt) www.freesonsdivers.com

■ **Zion Garden d'Hiver :** 6 au 8/3, Laudun (Le Forum, avec – le **6** : Hollie Cook, Kanka, Legal Shot Sound System, Raging Fyah et Yt – le **7** : Biga*Ranx, Elisa Do Brasil, Skarra Mucci et LMK) www.ziongarden.fr

■ **Assis! Debout! Couché! :** 25 au 28/3, Nantes (Le Lieu Unique, avec – le **25** : Thurston Moore, Richard Pinhas, Arlt et Minisym – le **26** : Grand Blanc, Etienne Jamet et Psychic TV – le **27** : Christine and the Queens et Rhum For Pauline (*complet*) – le **28** : Flavien Berger et Lubomyr Melnyk) www.lelieuunique.com

■ **Headbang Contest :** 3/4, Grenoble (Ampérage, avec Lost Meridian, Gliesers, Ossonor, Heart Attack, Y.Blues et Shinray) www.headbangcontest.org

■ **Chaulnes Metal Fest :** 3 et 4/4, Chaulnes (OCLC, avec – le **3** : Coloqssus, Agressor, My Own Fear et Herkainn – le **4** : Loudblast, Ad Patres, No Return, Otargos, Fleshdoll, Crushburn et God Dethroned www.chaulnesmetalfest.fr

■ **La Meuh Folle :** 3 et 4/4, Alès (parc expos, avec – le **3** : WEC Family, Che Sudaka, Massilia Sound System, Orfaz et Bhale Bacce Crew – le **4** : Barrio Populo, Zoufris Maracas, Groundation et Weeding Dub) www.meuhfolle.com

■ **Reperkusound :** 3 au 5/4, Villeurbanne (Double Mixte, avec – le **3** : Kadebostany, Synapson, Flynimalerie Orchestra, DJ Fly, Jean Tonique, Alle Farben, Flicflac, DOP, DJ Jüles, Douglas (I Am A Chien) – le **4** : La Yegros, Noisia, Savant, Far Too Loud, Iphaze, Acid Cheese Alliance (Ixindamix, Crystal Distorsion, 69Db), Nightmares On Wax et Les Monstroplantes – le **5** : Etienne De Crécy (Super Discount 3), Tchami, Lido, Infected Mushroom, Boris Brejcha, Birdy Hunt, Rich Aucoin, Dusky et Phazz) www.reperkusound.com

■ **Rock In Hell :** 4/4, Colmar (parc expos, avec Dagoba, Black Bomb A, Crucified Barbara, Behemoth, Rise Of The Northstar, Madball, Bukowski et Smash It Combo) www.livecolmar.com

PPS : *Les dates de concerts pour la période* ***15/3 au 30/4*** *qui ne seront pas parvenues au journal le* ***23/2 au plus tard*** *ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention* ***"Concerts"*** *sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation.*

La discothèque Rock INDISPENSABLE 196 pages

ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

Charts

PAR YASMINE AOUDI

ALBUMS ETATS-UNIS

(source Billboard)

01	➤	**FALL OUT BOY**	"American Beauty/ American Psycho"	*Island*
02	➤	**Taylor Swift**	"1989"	*EMI*
03	➤	**Meghan Trainor**	"Title"	*Epic*
04	➤	**Ed Sheeran**	"X"	*Atlantic*
05	➤	**Joey Bada$$**	"B4.Da.$$"	*Cinamatic Music*
06	➤	**Nicki Minaj**	"The Pinkprint"	*Motown*
07	➤	**Decemberists**	"What A Terrible World, What A Beautiful World"	*Capitol*
08	➤	**Marilyn Manson**	"The Pale Emperor"	*Pias*
09	➤	**Sam Smith**	"In The Lonely Hour"	*Capitol*
10	➤	**Mark Ronson**	"Uptown Special"	*Son*

Classement au 7 février 2015

ALBUMS GRANDE-BRETAGNE

(source BBC)

01	➤	**MEGHAN TRAINOR**	"Title"	*RCA*
02	➤	**Ed Sheeran**	"X"	*Atlantic*
03	➤	**Mark Ronson**	"Uptown Special"	*Columbia*
04	➤	**Sam Smith**	"In The Lonely Hour"	*Capitol*
05	➤	**George Ezra**	"Wanted On Voyage"	*Columbia*
06	➤	**Hozier**	"Hozier"	*Island*
07	➤	**Charlatans**	"Modern Nature"	*BMG*
08	➤	**Taylor Swift**	"1989"	*EMI*
09	➤	**Rae Morris**	"Unguarded"	*Atlantic*
10	➤	**Fall Out Boy**	"American Beauty/ American Psycho"	*Island*

Classement au 1er février 2015

FNAC

Top Pop - Rock

Janvier 2015

01	➤	**AC/DC**	"Rock Or Bust"	*Columbia*
02	➤	**Pink floyd**	"The Endless River"	*Warner*
03	➤	**Asaf Avidan**	"Gold Shadow"	*Polydor*
04	➤	**Coldplay**	"Ghost Stories"	*Warner*
05	➤	**London Grammar**	"If You Wait"	*Because*
06	➤	**Woodkid**	"The Golden Age"	*Pias*
07	➤	**Leonard Cohen**	"Popular Problems"	*Columbia*
08	➤	**Lenny Kravitz**	"Strut"	*Kobalt*
09	➤	**George Ezra**	"Wanted On Voyage"	*Columbia*
10	➤	**Imagine Dragons**	"Night Visions"	*Polydor*

ROCK DIGITAL SONGS US

(source Billboard)

01	➤	**HOZIER**	"Take Me To Church"	*Columbia*
02	➤	**Fall Out Boy**	"Centuries"	*Island*
03	➤	**Vance Joy**	"Riptide"	*Atlantic*
04	➤	**Imagine Dragons**	"I Bet My Life"	*Interscope*
05	➤	**Milky Chance**	"Stolen Dance"	*Republic*
06	➤	**Walk The Moon**	"Shut Up And Dance"	*RCA*
07	➤	**Fall Out Boy**	"Immortals"	*Island*
08	➤	**Borns**	"Electric Love"	*Interscope*
09	➤	**George Ezra**	"Budapest"	*Columbia*
10	➤	**Cage The Elephant**	"Cigarette Daydreams"	*RCA*

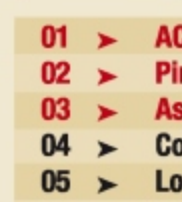
Classement au 7 février 2015

FNAC

Top Imports

Janvier 2015

01	➤	**HOZIER**	"Hozier"
02	➤	**Trent Reznor & Atticus Ross**	"Soundtrack - Gone Girl"
03	➤	**Gov't Mule**	"Dark Side Of The Mule"
04	➤	**(various artists)**	"Native North America Vol. 1"
05	➤	**Saint Saviour**	"In The Seams"
06	➤	**Olly Murs**	"Never Been Better"
07	➤	**Johnny Cash**	"The Sun Singles Collection"
08	➤	**Rebecca Ferguson**	"Heaven"
09	➤	**Wedding Present**	"George Best"
10	➤	**(various artists)**	"Soundtrack - Tarantino Experience The Complete Collection"



FNAC

Top Vinyles

Janvier 2015

01	➤	**Manœuvre & Soligny**	"100 Vinyls Incontournables - 45 Tours..."	*Vinyl Single*
02	➤	**Archive**	"Restriction"	*Dangervisit*
03	➤	**Asaf Avidan**	"Gold Shadow"	*Polydor*
04	➤	**Led Zeppelin**	"Led Zeppelin IV"	*Atlantic*
05	➤	**Pink Floyd**	"The Endless River"	*Warner*
06	➤	**David Bowie**	"Nothing Has Changed"	*Parlophone*
07	➤	**Benjamin Clementine**	"At Least For Now"	*Barclay*
08	➤	**U2**	"Songs Of Innocence"	*Barclay*
09	➤	**The Dø**	"Shake Shook Shaken"	*Cinquième*
10	➤	**Alt-J**	"This Is All Yours"	*Pias*

STARTER 30

Top Pop Rock

Janvier 2015

01	➤	**CALOGERO**	"Les Feux D'Artifice"	*Universal*
02	➤	**AC/DC**	"Rock Or Bust"	*Columbia*
03	➤	**Christine & The Queens**	"Chaleur Humaine"	*Warner*
04	➤	**Asaf Avidan**	"Gold Shadow"	*Polydor*
05	➤	**Zaz**	"Paris"	*Warner*
06	➤	**Pink Floyd**	"The Endless River"	*Warner*
07	➤	**Souchon & Voulzy**	"Alain Souchon & Laurent Voulzy"	*Warner*
08	➤	**Benjamin Clementine**	"At Least For Now"	*Barclay*
09	➤	**Brigitte**	"A Bouche Que Veux-Tu"	*Sony*
10	➤	**Daft Punk**	"Random Access Memories"	*Sony*
11	➤	**Bernard Lavilliers**	"Acoustique"	*Sony*
12	➤	**Marilyn Manson**	"The Pale Emperor"	*Pias*
13	➤	**Archive**	"Restriction"	*Pias*
14	➤	**Julien Doré**	"Love"	*Columbia*
15	➤	**Hubert-Félix Thiéfaine**	"Stratégie De L'Inespoir"	*Sony*
16	➤	**Johnny Hallyday**	"Rester Vivant"	*Warner*
17	➤	**Jul**	"Je Trouve Pas Le Sommeil"	*Starter*
18	➤	**Woodkid**	"The Golden Age"	*Pias*
19	➤	**Agnes Obel**	"Aventine"	*Pias*
20	➤	**Stromae**	"Cheese"	*Universal*
21	➤	**Bruno Mars**	"Unorthodox Jukebox"	*Warner*
22	➤	**Stromae**	"Racine Carrée"	*Universal*
23	➤	**Sia**	"1000 Forms Of Fear"	*Sony*
24	➤	**George Ezra**	"Wanted On Voyage"	*Columbia*
25	➤	**Lenny Kravitz**	"Strut"	*Kobalt*
26	➤	**Coldplay**	"Ghost Stories"	*Parlophone*
27	➤	**London Grammar**	"If You Wait"	*Warner*
28	➤	**Christophe Willem**	"Paraît-Il"	*Sony*
29	➤	**Lana Del Rey**	"Born To Die"	*Universal*
30	➤	**Mark Ronson**	"Uptown Special"	*Sony*

rock'n'roll flashback

PAR VINCENT TANNIERES

Mars 1975 R&F 98

Malgré ce titre qui fait peur et la mine défaite de Mick Jagger, le groupe n'a pas l'intention d'arrêter. Interviewés à Munich, les **Rolling Stones** désormais quatre depuis le départ de Mick Taylor rassurent : *"Un concert est prévu en France."* Tout en peaufinant sa langue de bois, le chanteur fait cette seule concession sur le profil du guitariste remplaçant : *"Il nous faut quelqu'un de sympathique."* Rencontré à Dublin, Rick Parfitt de **Status Quo** apprécie ce nouveau groupe en costume : *"Dr Feelgood ? je les ai vus au Marquee l'autre soir... Bon OK, en fait, je n'ai rien vu j'étais au bar. Mais je suppose qu'ils sont très bons. On me l'a dit."* **Ginger Baker** vit désormais cinq mois par an au Nigeria sous le nom de *"Alagi Bakeri, une sorte de titre honorifique. Quand je suis arrivé à Lagos, tout le monde me reconnaissait. J'étais plus connu là-bas qu'à Paris."* Le batteur rubigineux revient sur la séparation de Bind Faith. *"Eric est responsable à 100 %. Il a détruit le groupe ! Or c'était un meilleur groupe que Cream. Il l'a détruit parce qu'il a décidé que Delaney & Bonnie valaient mieux que Blind Faith."* Il ricane avant d'ajouter : *"Vous avez déjà écouté Delaney & Bonnie ?"*

Mars 1985 R&F 217

Dix ans plus tard, **Mick Jagger** est toujours en couverture. Hilare et photographié par Annie Leibovitz, il présente "She's The Boss", son premier album en solitaire. C'est un disque *"rock"* que seul Charlie Watts, *"surpris"*, a écouté. *"Il ne pensait quand même pas que j'allais faire un disque de jazz !"* **David Lee Roth** qui reprend "Just A Gigolo" se marre : *"Lors d'une party à New York, Madonna vient me trouver. Je lui sors :* 'Hey, mais c'est très coloré ce que vous portez là.' *Elle voit que je me fous d'elle et elle crache :* 'J'ai pensé que ça conviendrait si je me fringuais comme une pouffe pour venir à ta fête.' *Je lui réponds :* 'Eh bien, sois heureuse, c'est particulièrement réussi.' " Après neuf ans d'absence, **John Fogerty,** de retour, fait le jeune mais son vocabulaire trahit son époque : *"L'autre jour, je traverse le living, mon fils écoutait un morceau extra. Je lui demande ce que c'est. Il me dit que c'est un vieux titre de Prince. C'était drôlement bien. Extra."*

Mars 1995 R&F 331

De Melbourne, **Peter Buck** de **REM** rigole des joies de voyager *"crade, les cheveux longs"* en business class : *"Je suis toujours le seul mec sans cravate et si je veux un verre je suis toujours servi le dernier. Ils se disent 'c'est un ivrogne', il n'a pas besoin d'un verre."* San Francisco, **Jello Biaffra** se souvient : *"Plusieurs majors voulaient nous signer à condition qu'on accepte de changer de nom, mais ici, en 1978 le vrai ennemi, c'était Bill Graham et son fucking Grateful Dead. Graham pouvait envoyer la police fermer n'importe quel club punk qu'il ne portait pas dans son cœur. Et il en avait après tous les clubs punk de la ville !"* **PJ Harvey** publie "To Bring You My Love" et reçoit dans *"un petit salon de thé du village de Sherborne dans le verdoyant Dorset"* à quelques miles de la maison de ses parents *"des hippies qui passaient des disques à trois heures du matin"*. A partir de ce numéro, **Rock&Folk** se fera depuis la banlieue. La rédaction déménage à Clichy.

Mars 2005 R&F 451

Homme et femme, chanteur et guitariste, homme et homme, mari et femme, frère et sœur, ce numéro s'intéresse aux couples musicaux et logiquement, les **Kills** font la couverture : *"On est ensemble 24 heures sur 24, 7 jours sur 7, 365 jours par an."* Du coup, **Jamie Hince** reconnaît : *"Etre un duo, c'est fatigant. Nos engueulades nous poussent à ne plus nous parler pendant une semaine."* De son côté, **Alison Mossart** (VV pour les garçons) a un vieux doute : *"Je ne sais pas si à quarante ans je serai folle ou quoi."* A cette époque, **Kate Moss** (future Madame Hince) confirmait son goût pour la fréquentation des rockers et officialise sa liaison avec **Peter Doherty** allant même jusqu'à le présenter à ses parents, *"lesquels le surnomment rapidement Crackhead"*. Mais la Brindille, apprentie groupie, est encore bien loin du tableau de chasse de **Pamela Des Barres** qui, dans un livre, assure avoir *"aligné les conquêtes : Led Zeppelin, les Who, Rod Stewart, Gram Parsons, Mick Jagger..."*

RICHARD WALTER PRODUCTIONS PRESENTE

ROCK IS BACK

REVIVEZ VOS CONCERTS DE LEGENDE

THE BEATLES
PERFORMED BY
THE BESTBEAT

LED ZEPPELIN
PERFORMED BY
LETZ ZEP

QUEEN
PERFORMED BY
KILLER QUEEN

PALAIS DES SPORTS
PARIS - 02 AVRIL 2015 - 20H

INFOS & RESERVATIONS : PALAIS DES SPORTS: 0825.038.039 (0.15 € /MN)
WWW.FNAC.COM/FNAC/CARREFOUR/GALERIES LAFAYETTE/AUCHAN/E. LECLERC/CORA/TOUTES AGENCES : WWW.TICKETNET.FR
WWW.PALAISDESSPORTS.COM / COLLECTIVITÉS : * 01 48 28 46 46
LICENCE 2-136902 - RWP RCS 419 499 348 00037

fnac
RICHARD WALTER PRODUCTIONS
WWW.RWPROD.NET
ROCKAWA.com
ROCK & FOLK
Rolling Stone
france bleu 107.1

NOUVELLE TOYOTA AYGO
ELLE ENLÈVE LE HAUT

TOYOTA

TOUJOURS
MIEUX
TOUJOURS
PLUS LOIN

À PARTIR DE **99 €**(1) **/MOIS**

ENTRETIEN INCLUS**

SANS CONDITION DE REPRISE

LOA* 37 MOIS. 1ER LOYER DE **1500 €** SUIVI DE 36 LOYERS DE **99 €**. MONTANT TOTAL DÛ EN CAS D'ACQUISITION : **10304 €**.

PASSEZ EN MODE FUN | AYGO

UN CRÉDIT VOUS ENGAGE ET DOIT ÊTRE REMBOURSÉ. VÉRIFIEZ VOS CAPACITÉS DE REMBOURSEMENT AVANT DE VOUS ENGAGER.

GARANTIE TOYOTA 3 ANS OU 100000 KM(2)

Consommations mixtes (L/100 km) et émissions de CO_2 (g/km) : de 3,8 à 4,2 et de 88 à 97 (A). Données homologuées CE.

(1) Exemple pour une Toyota Aygo x 3 portes neuve au prix exceptionnel de **8940 €**, remise déduite de **1560 €** (uniquement sur Aygo x). *Location avec Option d'Achat 37 mois, 1er loyer de **1500 €**, suivi de 36 loyers de **99 €/mois** hors assurances facultatives. Option d'achat : **5240 €** dans la limite de 37 mois & 30000 km. Montant total dû en cas d'acquisition : **10304 €**. Assurance de personnes facultative à partir de **9,83 €/mois** en sus de votre loyer, soit **363,71 €** sur la durée totale du prêt. **Modèle présenté** : Toyota Aygo x-wave rouge à **199 €/mois** en LOA*, au prix de **13220 €**, remise déduite de **1710 €** (uniquement sur x-cite, x-clusiv, x-wave et x-play), 1er loyer de **1500 €** et 36 loyers de **199 €/mois**, hors assurances facultatives. ** Entretien inclus dans la limite de 3 ans & 30000 km (au 1er des 2 termes atteint). Offre réservée aux particuliers, valable **jusqu'au 31 mars 2015** chez les distributeurs Toyota participants et portant sur le tarif en vigueur au jour de la souscription du contrat. Sous réserve d'acceptation par TOYOTA FRANCE FINANCEMENT, 36 bd de la République 92423 Vaucresson - RCS 412 653 180 - n° ORIAS 07 005 419 consultable sur www.orias.fr. (2) Garantie 3 ans ou 100000 km, la première des deux limites atteinte.

TOYOTA FRANCE - 20 bd de la République 92420 Vaucresson - SAS au capital de 2 123 127 € - RCS Nanterre B 712 334 040 - Photo véhicules non contractuelle. SAATCHI & SAATCHI + duke